

DANIEL WILDENSTEIN

de l'Institut

CLAUDE
MONNET

Biographie et catalogue raisonné

TOME IV : 1899-1926

Peintures

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS

LAUSANNE - PARIS

17
Skat
150.7
M73wi
V.4

Ont collaboré à ce volume :

Rodolphe Walter

*
* *

Michèle Paret
Marie-Christine Maufus

Marie-Christine Decroocq, Madeleine Manigler, Annie Champié
et les documentalistes de la Fondation Wildenstein
Paris, Londres et New York

* *
*

Les cartes et plans ont été exécutés par Frédéric Grelaud

© Copyright by Daniel Wildenstein, Genève, 1985

Tous droits de reproduction pour les œuvres de Claude Monet réservés by SPADEM, Paris

Achévé d'imprimer le 31 mars 1985
sur les presses
des IRL Imprimeries Réunies Lausanne S.A. (Suisse)

DOCUMENTS¹

I. LETTRES

1434. À GUSTAVE GEFFROY 29 janvier 1899

... Le pauvre Sisley m'avait fait demander de venir le voir il y a huit jours, et j'avais bien vu, ce jour-là, que c'était un dernier adieu qu'il voulait faire. Pauvre ami, pauvres enfants!

G. Geffroy, 1922, p. 215.

1435. À G. GEFFROY Giverny, 3 février 99

Cher ami, J'ai bien reçu votre lettre adressée chez Sisley, mais je n'ai pas eu le temps de vous voir, ayant été à plusieurs reprises à Moret pour l'enterrement d'abord et pour rester un peu près des pauvres enfants. Je vous remercie de l'offre de vos bons offices; votre concours nous sera certainement utile. Pour le moment, je vais m'occuper de faire une vente au profit des enfants; c'est le plus pressant, ensuite on s'occupera de faire une très belle exposition des meilleures œuvres de Sisley.

Je vous verrai prochainement et [nous] causerons de tout cela. J'espère que vous êtes mieux. Je vous ai bien regretté, car il n'y avait personne aux obsèques. En hâte, toutes mes amitiés et mes meilleurs compliments chez vous.

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1436. À PAUL DURAND-RUEL Giverny, 7 février 99

Cher Monsieur Durand, C'est une bien triste nouvelle que je viens vous apprendre. M^{me} Butler, notre chère Suzanne, est morte hier soir, pendant que sa pauvre maman était au lit atteinte d'une très violente bronchite qu'elle a contractée l'autre jour à Moret.

Que d'angoisses et de chagrins coup sur coup! Et cependant il me faut être là et consoler tous les miens. À vous en hâte,

Claude Monet.

Le service aura lieu après-demain jeudi à 10 heures et demie.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1437. À G. GEFFROY Giverny, 7 février 99

Mon cher ami, Je pensais bien vous voir ces jours-ci et n'avoir à m'occuper que de ce pauvre Sisley. Mais le malheur, qui ne cesse de tomber sur nous, vient de nous frapper bien durement. Notre pauvre Suzanne (M^{me} Butler) est morte hier soir, au moment où sa pauvre mère était subitement malade, prise d'une grave bronchite qu'elle avait attrapée à Moret. En plus, Germaine également malade, vous voyez dans quelle terrible situation je suis! Tous ces pauvres malheureux à calmer, à consoler. Quelle terrible chose que la fin de la vie! Je suis bien malheureux.

Votre ami Claude Monet.

Le service aura lieu après-demain jeudi 10 h ½.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1438. À GEORGES PETIT 7 février 1899

... M. Keller a certainement dû acheter le tableau en question à M. van Gogh...

1439. À G. PETIT 9 février 1899

[Monet demande des adresses.]

1440. À G. PETIT 11 février 1899

Cher Monsieur Petit, Je vous écris à nouveau pour vous envoyer mon catalogue revu avec soin et établi chronologiquement. C'est ainsi qu'il doit être imprimé. J'ai aussi revu certains titres et vous prie de vous en tenir exactement à celui-ci. Le n° 5 appartient à M. Rosenberg et c'est le seul dont je ne peux préciser la date exactement, mais je l'ai à peu près placé.

Excusez tous ces détails ennuyeux, mais auxquels j'attache de l'importance. A mardi si possible. Cordialement à vous,

Claude Monet.

Vente autographes, Sotheby, Londres, 12 mars 1974, n° 297. Document original.

1441. À G. PETIT Giverny, 12 février 1899

[Monet envoie par chemin de fer une caisse contenant quatre tableaux destinés à l'exposition, plus deux cadres qu'il a promis à Montaignac...]

Catalogue de livres anciens et modernes, autographes, Librairie H. Saffroy, Paris, n° 6, 1946, n° 2371.

1442. À G. GEFFROY Giverny, 13 fév. 99

Cher ami, Je vous remercie pour ma femme et moi d'être venu à Giverny pour ce triste jour. J'aurais voulu vous témoigner toute notre reconnaissance, mais je ne savais plus vraiment où j'en étais, atterré de ce si subit dénouement et si inquiet de ma pauvre femme; elle est toujours bien malade, Germaine un peu mieux seulement aujourd'hui. Si le mieux continue, je viendrai peut-être demain mardi à Paris pour assister et m'occuper de l'accrochage de l'exposition chez Petit, surveiller le placement des Sisley. Je serai très pris sans doute, mais, si je recevais étant à Paris de bonnes nouvelles de ma pauvre femme, je coucherais à Paris. C'est moins que certain, mais dans ce cas je serais bien aise de vous serrer la main. Vous pourriez me faire demander chez Petit ou m'envoyer un petit bleu, me fixant un rendez-vous où je me rendrai très exactement si je puis rester. Dans le cas contraire, je ne sais quand je vous verrai, tant j'ai de choses pénibles à faire: m'occuper des miens, des enfants Sisley. J'en ai la tête à l'envers, et cette exposition qui tombe juste en pareil moment et dont je n'ai pu m'occuper. C'est tout juste si je sais ce que j'y aurai. Je serais heureux de passer un moment avec vous.

En hâte, amitiés de votre fidèle Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1443. À G. PETIT 24 février 1899

[Monet réclame de l'argent.]

¹ Orthographe, syntaxe et ponctuation rectifiées. Les documents dont nous avons eu connaissance après le 1^{er} mai 1982 ont été intégrés à leur place chronologique sous un numéro bis (indiqué par les lettres a, b, c...)

1444. À G. GEFFROY Giverny, 6 mars 99²

Cher ami, Je viens demain à Paris, pouvez-vous déjeuner avec moi? Je vous prends toujours de court, enfin cela me ferait bien plaisir et [je] vous attendrais chez Flourey de 11 h ½ à midi. Si vous ne pouvez venir, envoyez un petit bleu chez ledit Flourey et donnez-moi un autre rendez-vous, bien que je ne sois pas certain d'être libre le soir. Faites donc votre possible pour venir.

En hâte, amitiés,

Claude Monet.

² Monet a écrit par erreur février. Mais le cachet de l'enveloppe fait foi.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1445. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 mars 99

Cher Monsieur Durand, Vous seriez bien aimable, puisque vous m'aviez promis de vous en charger, de vous assurer auprès de Degas de son concours pour la vente au profit des enfants de Sisley.

La date de la vente est fixée au 1^{er} mai, galerie Petit, avec exposition les 29 et 30 avril; elle se composera des quelques toiles laissées par le pauvre Sisley, et des dons de ses amis et confrères. Je pense que Degas sera heureux de s'associer à cette bonne action et je vous serais très reconnaissant de lui demander le plus tôt possible et de m'informer aussitôt de sa réponse.

Mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué

Claude Monet.

Ma femme est heureusement mieux comme santé, mais sa douleur sera longue à cicatriser. J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de Renoir.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 368 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1446. À FRITZ THAULOW Giverny, 20 mars 99

Mon cher Thaulow, Bien que je sois certain d'avance de votre concours pour la vente en faveur des enfants de mon pauvre ami Sisley, je serais bien aise d'avoir un mot de vous m'autorisant à vous compter parmi les adhérents. Prenez donc votre plume et faites-le-moi savoir. Cordiales amitiés,

Claude Monet.

O. Reuterswärd, 1948, p. 237 (ill.).

1447. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 mars 99

Cher Monsieur Durand, C'est encore moi.

Je serais bien aise d'avoir la réponse de Degas pour la vente Sisley. Un mot m'obligerait et en même temps vous seriez bien aimable de me donner l'adresse de Guillaume, de Zandomenghi.

Merci d'avance. Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1448. À G. GEFFROY Giverny, 22 mars 99

Cher ami, Deux mots d'abord pour avoir de vos nouvelles, car vous n'aviez pas l'air trop bien la dernière fois et [je] serais heureux de savoir que vous êtes tout à fait bien.

Puis je voudrais que vous me donniez l'adresse de Carrière; j'ai à lui écrire pour la vente en faveur des enfants Sisley. Ici, ça va mieux, mais [je] ne puis penser encore à travailler. Je ne suis occupé que de la vente Sisley.

Ecrivez-moi tout de suite. C'est pressé pour Carrière.

Mes compliments chez vous. Amitiés,

Claude Monet.

Voilà ce pauvre Bonnetain mort. Tout le monde s'en va donc, et ce malheureux Lautrec.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1449. À JULIE MANET Giverny, 23 mars 99

Ma chère amie, Je m'occupe en ce moment d'une vente pour venir en aide aux deux enfants de Sisley, restés sans ressources, et, comme leur père n'a laissé comme fonds d'atelier que très peu de tableaux, on joindrait les tableaux de ses amis et confrères à la vente de ses œuvres, ce qui alors pourrait assurer l'indispensable à ces pauvres enfants.

J'ai naturellement le concours assuré de tous ceux qui ont pris part à toutes nos expositions des débuts et j'ai pensé que si votre mère était là, elle aurait été heureuse de s'associer à cette bonne action, et, si vous trouvez que vous pouvez disposer d'une de ses toiles, ne serait-ce pas lui rendre comme un hommage qui vous associerait, elle et vous, à cette bonne œuvre.

Mais si vous pensiez autrement, il y aurait un autre moyen pour vous de participer à cette œuvre, ce serait de prendre part à la souscription, qui se fait en vue d'acheter aux enfants la meilleure toile laissée par Sisley pour l'offrir au Musée du Luxembourg. Mais il me semble que pour la mémoire de votre mère la première combinaison est la meilleure.

Vous serez bien aimable de me donner réponse le plus tôt possible, cette vente devant avoir lieu chez G. Petit le 1^{er} mai avec exposition les 29 et 30 avril.

Nous donnerons, quant à nous, ce que nous avons de mieux, de façon que cette vente soit un succès d'argent pour les enfants Sisley.

Je vous envoie, ainsi qu'à vos cousines, mes meilleures amitiés.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Germaine me charge de vous dire bien des choses aimables, elle compte vous écrire bientôt.

Document original, collection Rouart.

1450. À G. GEFFROY Giverny, 24 mars 99

Cher ami, Je n'ai eu votre lettre qu'hier soir, trop tard pour y répondre. Vous m'excuserez, mais, malgré la joie que j'ai eue de l'acquiescement de Gohier, je désire ne faire partie de comités d'aucune sorte. Vous le savez, ce n'est pas dans mes goûts, pas plus du reste que les banquets.

J'ai votre seconde lettre, je vais faire des fouilles et vous porterai vos bouquins à la première occasion.

En hâte, amitiés et surtout faites attention à votre santé.

Votre vieil ami

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1451. À G. PETIT 26 mars 1899

[Monet viendra à Paris pour parler de la vente Sisley.]

1452. À ARSÈNE ALEXANDRE

Giverny, 3 avril 99

Cher Monsieur Alexandre, Vous savez que je m'occupe activement d'une vente pour venir en aide aux enfants de Sisley. Elle aura lieu le 1^{er} mai, galerie Petit, et se composera des toiles laissées par lui, malheureusement en assez petit nombre et aussi de celles que ses amis et ses confrères voudront bien donner.

Vous avez bien voulu m'offrir vos services et, de son côté, Geffroy s'est également mis à ma disposition. Voici le moment venu de disposer de votre concours.

Un catalogue va être fait chez Petit avec portrait de Sisley et reproductions de quelques toiles, la préface devra donc être de vous et de Geffroy. Je lui écris par ce même courrier et vous ferez bien de vous mettre d'accord sur ce que vous pourrez faire chacun. Votre concours à tous deux est d'un grand poids pour le succès de la vente. Faites donc pour le mieux et voyez ensemble M. Petit.

J'espère, au reste, que ça marchera bien. Les amis proches de Sisley donneront ce qu'ils ont de meilleur. J'ai, du reste, déjà reçu beaucoup d'adhésions et j'ai encore beaucoup de réponses à recevoir.

Voici, du reste, les concours certains: Renoir, Pissarro, Lebourg, Cazin, Besnard, Thaulow, Fantin, Roll, Helleu, Degas, Lerolle, Guillaumin, Zandomenighi, Aman-Jean, Raffaëlli, Vuillard, Carrière, Ménard, Miss Cassatt, M^{me} Morisot (don de M^{lle} Manet), G. Caillebotte (don de son frère).

C'est dire que presque tous les camarades de lutte seront représentés.

Dès que vous aurez vu Geffroy, vous serez bien aimable de me mettre au courant, car le temps presse. Croyez-moi bien cordialement à vous. Claude Monet.

Document original.

1453. À G. GEFFROY

Giverny, 3 avril 1899

Cher ami, Vous avez bien voulu m'offrir votre concours pour la vente Sisley. Je m'en occupe activement. Je vous donne ci-contre la liste des artistes qui m'ont promis de donner et j'attends beaucoup d'autres réponses. La vente aura lieu le 1^{er} mai galerie Petit, vente composée de ce qu'a laissé Sisley, vingt et quelques tableaux, auxquels on joindra ce que ses amis et confrères voudront bien donner. Les amis donneront ce qu'ils pourront de mieux, afin d'assurer le succès d'argent. On a décidé de faire un catalogue avec portrait de Sisley et trois ou quatre reproductions de ses œuvres et naturellement une préface. Vous m'avez offert vos services en même temps qu'Arsène Alexandre, à qui j'écris en même temps qu'à vous. Ne pourriez-vous pas la faire à vous deux, l'un s'attachant spécialement à parler de l'artiste et l'autre de l'œuvre?

Voyez et entendez-vous pour cela, puisque tous deux seriez heureux de rendre ce dernier hommage à notre regretté ami. Cela n'aurait du reste pas besoin d'être long et vous pourriez pour cela voir Petit le plus tôt possible.

En tout cas, tenez-moi au Ct [courant] et donnez-moi de vos nouvelles.

A vous d'amitié,

Claude Monet.

Voilà les noms dont j'ai le concours assuré: Renoir, Pissarro, Lebourg, Cazin, Besnard, Roll, Thaulow, Fantin, Helleu, Degas, Lerolle, Guillaumin, Zandomenighi, Aman-Jean, Raffaëlli, Carrière, Vuillard, Ménard, Miss Cassatt, M^{me} Morisot (don de sa fille), G. Caillebotte (don de son frère). C'est un bon commencement.

Vente autographes. Nouveaux Drouot, Paris, 6 avril 1981, n° 230.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1454. À ALBERT LEBOURG

Giverny, 3 avril 99

Cher Monsieur Lebourg, Monsieur¹ m'a fait espérer que vous donneriez quelque chose pour la vente que j'organise en faveur des enfants du regretté Sisley, vous seriez bien aimable de me faire savoir le plus tôt possible si j'y puis compter.

Croyez-moi bien cordialement votre

Claude Monet.

J'ai déjà le concours assuré des noms suivants: Renoir, Pissarro, Cazin, Besnard, Roll, Thaulow, Fantin, Helleu, Degas, Lerolle, Guillaumin, Aman-Jean, Zandomenighi, Vuillard, Raffaëlli, Carrière, Ménard, Miss Cassatt, M^{me} Morisot, don de M^{lle} Manet, G. Caillebotte, don de son frère.

La vente aura lieu chez G. Petit le 1^{er} mai, exposition 29 et 30 courant. Cl. M.

¹ Aucun nom n'est indiqué.

Document original, collection M. Buthaud.

1455. À RODIN

Giverny, 3 avril 99

Mon cher Rodin, Je m'occupe d'une vente au profit des deux enfants de Sisley, restés orphelins et sans ressource.

On joindrait un très petit nombre d'œuvres laissées par Sisley à ce que ses amis et ses confrères voudront bien donner, et j'ai pensé que vous seriez heureux de vous associer à cette bonne action.

Répondez-moi le plus tôt possible, la vente devant avoir lieu le 1^{er} mai, galerie G. Petit, exposition 29 et 30 courant. J'ai déjà le concours assuré des noms suivants: Renoir, Pissarro, Cazin, Lebourg, Besnard, Roll, Thaulow, Fantin, Helleu, Degas, Lerolle, Guillaumin, Zandomenighi, Aman-Jean, Raffaëlli, Vuillard, Carrière, Miss Cassatt, Ménard, M^{me} Morisot (don de M^{lle} Manet), Caillebotte (don de son frère). J'attends votre réponse. En hâte, amitiés, Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1456. À G. PETIT

Giverny, 9 avril 99

Cher Monsieur Petit, En réponse à votre lettre, je vous adresse ci-joint le catalogue détaillé des tableaux de Sisley destinés à la vente, les mesures des toiles sont exactement indiquées, vous n'avez donc qu'à les faire faire.

Comme je l'explique au bas du catalogue, il y a quatre cadres qui seront fournis par les héritiers Sisley, d'abord celui du Luxembourg ainsi que deux autres mentionnés, et un cadre de 40 que vous devez avoir à Sisley et qui n'aurait pas été pris par M. Depeaux.

Cela ferait donc 24 cadres à commander, plus les pastels et croquis qui vous seront envoyés parmi ces tableaux. Il y en a quatre non signés ainsi que les pastels et croquis. Il sera donc nécessaire de faire un cachet d'authenticité. Pensez-y.

Voici encore deux adhérents pour la vente: M. Montenard, Albert André, 32, rue des Dames. Leur faire écrire de suite.

Je crois que c'est tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui.

Compliments de votre dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Au dernier moment, adhésion de Charles Cottet, dernière adresse: 86, rue N.-D. des Champs.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1457. À G. GEFFROY

Giverny, 10 avril 99

Mon cher ami, Bien que sans réponse à la lettre que je vous ai adressée en même temps qu'à Arsène Alexandre, j'espère que vous vous êtes entendu avec lui pour les quelques pages à faire pour la préface de la vente Sisley. Alexandre m'a bien répondu qu'il avait vu Petit pour cela et qu'il vous écrivait, mais je serais heureux de savoir de vous que c'est chose entendue, car le temps marche et le moment approche. Je crois, du reste, que cette vente marchera très bien. Les artistes auxquels j'ai écrit répondent tous à mon appel, même des sculpteurs comme Rodin

et Bartholomé. Cézanne lui-même m'a de suite répondu qu'il donnerait. Enfin, j'espère un bon résultat pour les enfants. Un mot, mon cher ami, et dites-moi comment vous allez. Amitiés, Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1458. À G. PETIT

Giverny, 14 avril 99

Cher Monsieur Petit, Je suis surpris de la demande qui m'est faite, et me refuse absolument de la transmettre à M^{lle} Sisley.

Je lui écris néanmoins pour lui demander si parmi les trois ou quatre toiles qu'elle conserve comme souvenir de son père, il s'en trouve de signées; dans ce cas on pourrait les changer, le catalogue n'étant pas encore définitif, et dès que je serai renseigné je vous en informerai.

En hâte, votre cordialement dévoué

Claude Monet.

Vous serez en possession de tous les tableaux Sisley pour le 25 au plus tard.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1459. À G. GEFFROY

Giverny, 18 avril 99

Cher ami, Petit m'a écrit pour me prier de vous dire qu'il attend avec impatience ce que vous avez fait sur Sisley. C'est urgent pour le catalogue.

En hâte, amitiés,

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1460. À A. ALEXANDRE

Giverny, 26 avril 99

Cher Monsieur Alexandre, Je vous confirme mon télégramme de ce matin, vous priant de m'excuser d'abuser de vous. Je sais que la cause de ce pauvre Sisley vous est chère, vous l'avez prouvé dans votre excellente et charmante préface. Mais je crains que sous l'avalanche de ventes à sensation dont on s'occupe en ce moment, celle de notre ami ne soit un peu délaissée, ne pouvant, vu la situation, faire les frais d'annonce payée, et j'ai pensé qu'en la circonstance il vous serait possible de la faire annoncer comme elle le mérite, et que *Le Figaro* ne vous refuserait pas la publicité de votre préface.

J'écris dans le même sens à Geffroy pour *Le Journal* et, comme je vous l'ai dit, il faut se hâter afin d'arriver avant les annonces de la vente Doria.

Merci d'avance, et excusez-moi d'abuser de vous.

Bien sympathiquement à vous,

Claude Monet.

J'espère bien vous rencontrer samedi chez Petit. J'y serai dès le matin.

Document original.

1461. À G. GEFFROY

Giverny, 26 avril 99

Mon cher Geffroy, Hier j'étais à Paris pour m'occuper des derniers détails de la vente Sisley. Je n'ai pu vous prévenir de ma venue, c'est pourquoi je vous ai télégraphié ce matin pour vous prier de faire annoncer partout où cela vous sera possible la vente Sisley, car sous l'avalanche de ventes sensationnelles à réclames payées, que nous ne pouvons faire en la circonstance, j'ai pensé qu'on ne vous refusera pas la publication de votre si belle préface au *Journal*. Ce serait très bon pour la vente et je pense que *Le Journal* ne se refusera pas à cela. Il est urgent que cela passe avant la vente et surtout avant les réclames pour la vente Doria. Je serai naturellement à Paris samedi et pour plusieurs jours, je pense; nous pourrions donc nous voir. En hâte, à vous d'amitié et tous mes remerciements. Claude Monet. Vous pouvez m'écrire chez Petit où je serai samedi matin.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1462. À G. PETIT

27 avril 1899

... M^{lle} Sisley regrettant que la toile en question, *Vieux Chemin de Gretz*, n° 3 du catalogue, ne soit pas encadrée, j'espère qu'on trouvera moyen de faire un cadre. Je vous fais envoyer le châssis... M. Pierre Sisley doit vous voir pour signer les quatre toiles...

Autographes et manuscrits, Marc Loliée, Paris, bulletin XXVI, 1958, n° 73.

1463. À G. PETIT

3 mai 1899

... Vous pouvez acheter pour moi, en dehors du Cézanne, le Corot n° 77 jusqu'à 5000 francs ou, à défaut, le 66 jusqu'à 7000 francs. Si je puis avoir Cézanne et les deux Corot pour 15000 francs, faites pour le mieux...

1464. À G. PETIT

5 mai 1899

... Envoyez-moi les tableaux que vous avez achetés pour moi à la vente Doria ainsi que mon Sisley...

1465. À G. GEFFROY

Giverny, 10 mai 99

Mon cher ami, Vous devez m'en vouloir un peu et me maltraiter de ne vous avoir pas vu ces derniers temps à Paris. Je suis, en effet, fautif de ne vous avoir pas même remercié de ce que vous avez fait pour Sisley. Je ne vous ai même pas remercié de votre envoi (les minutes). Excusez-moi donc et ne m'en voulez [sic] pas, car j'ai été si surmené tous ces temps derniers, pour tous les détails de la vente Sisley et avec cela toujours bien des soucis, des inquiétudes. Enfin, j'espère en être sorti et j'aspire à travailler, si aucune tuile ne survient. Et si je venais à Paris, je ne manquerais pas cette fois de vous en prévenir, mais j'ai grand-peur que ce ne soit avant longtemps, ayant besoin vraiment de reprendre le travail. Mais ne pourriez-vous venir un de ces jours? Cela serait chic à vous. Ça me ferait plaisir et vous verrez ma nouvelle installation d'atelier, par contre beaucoup de toiles de toutes les époques. En tout cas, tenez-moi au courant de vos faits et gestes et de vos projets. A bientôt, j'espère. A vous d'amitié, Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1466. À ANDRÉ GALLOIS¹

Giverny, 16 mai 99

Monsieur, Je paye à chaque instant des traites d'une assez forte somme pour avoir le droit de me plaindre de l'abus que vous faites en m'envoyant quantité de coupures insignifiantes, telles qu'annonces d'expositions et ventes reproduites par tous les journaux et jusqu'à sept et huit fois le même article. C'est abusif vraiment et [je] me verrai dans la nécessité de renoncer une bonne fois à vos services, si cela se renouvelle. Je vous en préviens une fois pour toutes.

Recevez mes salutations.

Claude Monet.

Je vous adresse au hasard quelques échantillons sur une quantité énorme que je n'ai pas sous la main.

¹ Directeur du «Courrier de la Presse», bureau de coupures de journaux.

Document original, collection John R. Lehmann, Californie.

1467. AU COMTE ISAAC DE CAMONDO¹

[Juin 1899]

[Monet lui recommande d'acheter La Maison du Pendu de Cézanne à la vente de M^{me} veuve Chocquet, 1-4 juillet 1899].

¹ La lettre aurait été enfermée par Camondo dans une pochette cousue au dos de la toile; cf. *Nouvelles du jour*, «La Maison du Pendu», in: *Le Siècle*, 17/18 avril 1911; cf. également *Une figure de «grand amateur»*, le comte Isaac de Camondo, in: *Mercur de France*, 16, XII, 1916, p. 597.

1468. À G. GEFFROY

Giverny, 5 juillet 99

Mon cher ami, C'est de tout mon cœur que je vous adresse ces 300 francs, heureux de participer à votre bonne action; et, puisque je vous sais à Paris, je vous réitère ma prière de venir passer une journée à Giverny. Vous m'y trouverez en plein travail. Ça n'a pas été tout seul, n'ayant pas travaillé depuis dix-huit mois. Je n'y étais plus du tout et il m'a fallu avoir bien de la volonté pour continuer, car je ne faisais que des cochonneries. Enfin, je ne lâche [pas] et commence un peu à m'y retrouver. Y a-t-il longtemps que nous nous sommes vus! Venez donc sans tarder, vous nous ferez un grand plaisir. A vous d'amitié,

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1469. À G. GEFFROY

Giverny, 11 juillet 99

Mon cher Geffroy, Il y a quelques jours au reçu de votre lettre, je vous ai adressé une lettre chargée, contenant 300 francs pour M^{me} Bonnetain. Sans nouvelles de vous, je me demande si mon envoi vous est bien parvenu.

En hâte, amitiés,

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1470. AU DOCTEUR GEORGE VIAU

Giverny, 26 juillet 1899

[Monet prie son correspondant de l'excuser de ne pas l'avoir remercié pour l'envoi des tableaux] qui sont très bien arrivés... mais quand je travaille, j'oublie tout le reste. Avez-vous des nouvelles de M. Saincère que je sais indisposé? Je lui ai écrit il y a huit jours et, comme je ne reçois pas de réponse, je me demande si ma lettre lui est bien arrivée, ou s'il est plus malade...

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Paris, cat. n° 112, sept.-oct. 1981, n° 550.

1471. À [FRANÇOIS-RUPERT CARABIN?]

Giverny, 3 août 1899

Mon intention n'était certes pas de laisser votre première lettre sans réponse, j'étais en plein travail et j'avais cru pouvoir ajourner ma réponse jusqu'à ce que j'aie un peu de liberté...

Malgré ce qu'il y a de flatteur pour moi dans votre si sympathique admiration, il m'est à mon grand regret impossible de satisfaire votre désir. Je ne possède que de grandes choses et ne ferai jamais de pochades de petites dimensions.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Paris, cat. n° 15, n° 36.

1472. À A. ALEXANDRE

Giverny, 31 août 99

Cher Monsieur Alexandre, J'ai bien reçu votre lettre et j'ai aussitôt répondu à Carabin, peut-être pas selon son désir.

Comme je vous l'ai souvent dit, vous pouvez venir quand vous voudrez, vous n'avez qu'à m'en prévenir un jour ou deux à l'avance.

Je suis ici jusqu'au 14 septembre, car, contrairement à mes habitudes, je vais m'absenter avant l'hiver. Donc si vous voulez venir, il faut vous hâter, mais vous ne verrez peut-être pas le jardin dans toute sa beauté, l'extrême sécheresse que nous avons lui ayant fait bien tort. Mais je serai, quant à moi, très heureux de votre visite. Croyez-moi bien cordialement à vous.

Claude Monet.

Document original.

1473. À P. DURAND-RUEL

Savoy Hotel, Embankment Gardens, London,

17 oct^{bre} 99

Cher Monsieur Durand, Vous pouvez m'inscrire pour 500 francs pour la souscription en faveur de M^{me} Lépine. Je vous les remettrai à mon passage à Paris d'ici une quinzaine.

Voilà un mois que je suis ici, j'ai essayé de faire quelques vues de la Tamise.

Je crois que vous serez bien aise de le savoir.

En hâte, mes meilleurs compliments,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1474. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 6 nov^{bre} 99

Cher Monsieur Durand, Je vous adresse ci-joint une lettre que j'ai oublié de vous montrer hier, lettre à laquelle je ne puis pas ne pas répondre, mais dont je n'ai pu déchiffrer ni l'adresse, ni le nom de la signataire. Vous sachant pas mal de relations en Hollande, vous seriez bien aimable de me donner quelques renseignements en me retournant la susdite lettre, et, puisque je vous écris, je vous envoie le relevé de ce que vous avez choisi hier. C'est énorme, mais il est vrai que je ne garantis pas de pouvoir vous donner tout ce que vous avez marqué, du moins quant à présent, mais vous pouvez être assuré que tout ce que vous avez marqué ne pourra être à d'autres. De la série du Bassin aux nymphéas, il y en a 7 dont: 5 à 6500 francs, 1 à 7000, 1 à 6000.

Ces 7 toiles, vous les aurez sûrement. Puis des Tamises, 11 sont marquées sur lesquelles je crois pouvoir vous en assurer au moins 5 ou 6 avant mon départ pour Londres. Pour les autres, je ferai de mon mieux, vous le savez. Celles que je ne pourrai parfaire ici, je les compléterai sur place à Londres. Ces 11 toiles sont comme convenu à 6000 francs, l'une dans l'autre. Il ne me reste plus qu'à recevoir les reproches de vos confrères qui seront furieux de ne plus trouver grand-chose.

Nous avons été très heureux, ma femme et moi, de votre visite et souhaitons qu'en dehors de toute affaire vos visites soient plus rapprochées.

En hâte, je compte sur votre bonne obligeance pour me donner le moyen de répondre à mon aimable correspondante. Votre tout dévoué

Claude Monet.

Compliments à Renoir. Dites-lui bien de notre part qu'il doit absolument aller à Dax. Je vais, du reste, lui écrire demain ou après.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 368-369 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1475. À ?

Giverny, 8 novembre 1899

[Monet répond à un admirateur qui désire acquérir un tableau. Il s'excuse de le faire tardivement, mais il était] en voyage en Angleterre et de plus en plein travail... Je suis très touché, croyez-le bien, de votre si ardente sympathie, mais comment voulez-vous que je vous fixe un prix pour une œuvre quelconque de moi, et comment admettre que j'en puisse faire le choix... [Il l'invite à venir jusqu'à Giverny.] Je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Paris, cat. n° 17, n° 33.

1476. À PAUL NADAR

Giverny, 18 nov^{bre} 99

Cher Monsieur Nadar, Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à m'envoyer votre belle photographie de notre cher Mallarmé. Je vous en remercie beaucoup, car je suis bien heureux de l'avoir.

Ainsi que vous l'a écrit Madame Monet, nous comptons venir à Paris vers la fin du mois et, puisque vous vous mettez si obligeamment à notre disposition, je vous préviendrai d'avance du jour de notre venue.

Encore bien des fois merci et croyez à mes sentiments les meilleurs. Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettre di Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 108.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits; N. a. fr. 24279, f° 83-84.

1477. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 25 nov^{bre} 99

Cher Monsieur Durand, J'allais justement vous écrire quand votre lettre m'est arrivée. Je voulais vous demander des nouvelles de Renoir. Je lui avais promis de l'aller voir avant son départ pour Dax. Je n'ai pu le faire, ayant été malade moi-même. Pour cette même raison, je n'ai pu que fort peu m'occuper de vos tableaux, mais me voilà rétabli et m'en occupe sans relâche et, dès que quelques-unes de vos toiles seront terminées, je vous les enverrai et ce ne sera pas long, j'espère.

Je voulais vous demander aussi si cela ne vous dérangerait pas de tenir à ma disposition la somme de 30000 francs. Ce n'est pas très régulier de demander de l'argent avant d'avoir rien livré, mais cela m'obligerait beaucoup, ayant pas mal de règlements à faire avec mes entrepreneurs, et je sais qu'avec vous je puis me permettre cela.

Un petit mot de réponse à ce sujet me ferait plaisir et je vous prierais en même temps de me donner des nouvelles de Renoir, et aussi son adresse, car je le suppose parti depuis longtemps.

Vous pouvez être assuré que vous verrez en premier ce que je rapporterai de Londres et, pour vos dessus de porte, je suis à votre disposition, si toutefois vous me laissez du temps devant moi.

Dans ce cas, vous pourriez me donner la mesure des six panneaux.

En attendant réponse, je vous prie de me croire votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — J'ai eu comme des douleurs hépatiques qui m'ont terriblement fait souffrir. Je suis un traitement et souhaite bien que ça ne me reprenne pas de sitôt.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1478. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 28 nov^{bre} 99

Cher Monsieur Durand, En hâte, je vous accuse réception de votre lettre contenant un chèque de 15000 francs sur la Société Générale de Vernon, valeur en compte.

Avec mes remerciements et mes compliments. Votre dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1479. À G. GEFFROY

Giverny, lundi 4 déc^{bre} 99

Mon cher ami, Demain mardi, je viens à Paris pour fort peu de temps. Nous serons à déjeuner, ma femme et moi, chez Julien à midi et quart. J'espère que ce mot vous arrivera à temps et que rien ne vous empêchera de venir déjeuner avec nous, comme j'y compte bien.

En hâte, amitiés,

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1480. À P. NADAR

Giverny, 4 déc^{bre} 99

Cher Monsieur Nadar, Ma femme et moi venons à Paris demain, et serons à votre disposition, soit le mercredi ou le jeudi à l'heure qui vous conviendra le mieux. Vous serez bien aimable de nous fixer un rendez-vous par un petit mot adressé à Terminus Hotel où nous serons dès demain et, comme nous sommes toujours très pris quand nous venons, nous serions bien aises d'être fixés à l'avance, de façon à pouvoir disposer de notre temps.

Avec mes compliments, croyez-moi bien cordialement à vous.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettre di Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 109.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits, N. a. fr. 24279, f° 85-86.

1481. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 10 déc^{bre} 99

Cher Monsieur Durand, M^{lle} Sisley, qui vous remettra ces lignes, a bien voulu se charger également de mon petit Corot que je vous confie pour le faire parqueter, vous priant de ne le donner qu'à quelqu'un de très habile, car j'y tiens beaucoup. Je voudrais bien que ce travail soit fait dans le plus bref délai possible.

Merci d'avance. Avec les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 370. Archives Durand-Ruel.

1482. À G. GEFFROY

15 déc^{bre} 99

Mon cher ami, Quelle déveine de s'être ainsi manqués l'autre jour à Paris, pour une fois que j'y viens et que j'ai été enragé d'avoir si bêtement manqué le train. J'aurais été si content de vous voir, de causer avec vous et puis j'avais comme l'espoir que je vous aurais décidé à faire le terrible voyage de Giverny, toujours si beau l'hiver. Vous êtes un homme si pris, si occupé à présent qu'il faudrait pouvoir vous prendre et vous conduire de force à la gare. Je conserve cependant l'espoir promis depuis si longtemps de vous voir un de ces jours, et ces lignes n'ont d'autre but que [de] vous le rappeler. Vous savez que je suis allé à Londres dernièrement, que j'y ai travaillé pendant plus d'un mois, ce ne sont guère que de vagues essais; mon intention était d'y retourner, mais je serais si content de vous montrer cela et d'avoir votre sensation, ainsi que sur d'autres choses faites pendant l'été et qui vont se disperser d'ici très peu de temps; et puis on aurait tant à se dire sur ce qui s'est passé depuis un an, sur les faits comme sur les gens. Enfin, je ne désespère pas de recevoir un mot de vous m'annonçant votre venue. N'ajournez pas et écrivez-moi le jour. A vous d'amitié, mon cher ami.

Claude Monet.

Pourrez-vous me dire si Clemenceau n'a pas reçu une lettre de moi, lettre à laquelle j'ai été surpris de n'avoir pas de réponse. Je lui disais tout ce que je pense de sa belle campagne en faveur du droit et de la vérité, et lui avouais la honte que j'avais d'avoir en ma possession le tableau Bloc de rochers de la Creuse, et lui disais mon intention de le lui envoyer s'il ne venait avec vous le chercher, le considérant à lui à titre d'admiration réciproque.

A-t-il mal compris ma pensée ou n'a-t-il pas reçu la lettre? Toujours est-il qu'obligé de partir en voyage et, le temps écoulé, je ne sais que faire. Informez-vous prudemment et conseillez-moi.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1483. À P. NADAR

Giverny, 21 décembre 99

Cher Monsieur Nadar, Nous serions bien contents de recevoir les nouvelles épreuves, parce que, si cela était possible, nous voudrions bien pouvoir faire quelques surprises à nos enfants pour la fin de l'année. C'est vous dire le plaisir que vous me ferez en me les adressant le plus tôt possible.

Je n'oublie pas ma promesse de vous envoyer un petit souvenir, mais, étant fort occupé en ce moment, je vous demande de patienter un peu.

Croyez, cher Monsieur, à ma cordiale sympathie.

Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettre di Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 110.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits, N. a. fr. 24279, f° 87-88.

1484. À P. NADAR

Giverny, 25 déc^{bre} 99

Cher Monsieur Nadar, J'ai bien reçu les photographies très réussies cette fois, mais celles que je préfère de beaucoup, ce sont les deux grandes têtes et surtout celle au chapeau.

Je voudrais donc que vous m'en fassiez tirer une douzaine de celle au chapeau, six de l'autre grande tête, six de chaque épreuve que je vous retourne par ce même courrier, et également six de chaque épreuve de M^{lle} Monet. Cela dépassera de beaucoup la commande primitive, mais vous voudrez bien me faire savoir ce que je devrai. En hâte, bien cordialement,
Claude Monet.

Nous serions bien aises d'avoir des épreuves pour le Jour de l'An, si c'est possible, et puis ma femme est anxieuse de voir les épreuves que vous avez faites de moi.

M.L. Proietti, « Lettre de Cl. Monet », Assise-Rome, 1974, p. 111.
Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits, N. a. fr. 24279, f^o 89-90.

1485. À P. DURAND-RUEL Giverny, 25 décembre 1900

Cher Monsieur Durand, Je viens encore vous demander un petit service. M. Pierre Sisley vous remettra un carton contenant un pastel et un dessin de Renoir, un pastel de Jongkind, une esquisse de Fantin et un pastel ancien de moi. Je vous serais très obligé de faire mettre sous verre le pastel de moi avec marge et légère bordure en bois naturel à filet; c'est pour faire un cadeau, et il faudrait que ce soit vivement fait.

Vous voudrez bien mettre de côté les autres choses dont je m'occuperai lorsque je viendrai à Paris. J'avais en effet commencé quelques toiles, croyant que le froid allait persister, mais, hélas! le dégel est venu me surprendre en pleine ardeur et ce que j'ai fait ne sont [sic] que du tout commencement; mais je ne désespère pas de les reprendre si le froid revient et dans ce cas je vous ferai signe, ce qui ne veut pas dire que vous ne pouvez venir sans cela, bien entendu, mais il serait préférable qu'en venant vous voyiez un peu de nouveau. Je vais, en attendant, retravailler à vos tableaux. Recevez mes meilleurs compliments.
Claude Monet.

Je suis désolé de ce que vous me dites de Renoir et serais heureux de savoir qu'il se trouve mieux dans le Midi.

En plus, dans le carton, je mets un pastel de Sisley. C'est celui qui est un peu déchiré.

¹ Monet a daté par distraction du « 25 nov^{bre} 99 » cette lettre où il parle de « froid » suivi de « dégel », deux conditions météorologiques réalisées non en novembre mais en décembre (avec dégel et débâcle de la Seine à partir du 20).

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 369-370. Archives Durand-Ruel.

1486. À G. GEFFROY Giverny, 30 décembre 1900

Mon cher ami, Comme vous le savez peut-être, aussitôt que j'ai eu votre dernière lettre, j'ai envoyé le tableau à Clemenceau, et suis bien heureux de lui avoir causé cette joie. Il m'a écrit me disant qu'il se tenait disposé à venir ici au jour que vous lui fixerez. C'est donc la meilleure des occasions pour vous de venir, et je compte que vous ne vous ferez pas attendre, d'autant que je ne vais pas pouvoir garder bien longtemps la toile que je voudrais vous montrer, il va me falloir la livrer d'ici à peu. En hâte, je vous envoie, mon cher ami, mes meilleurs vœux pour vous et les vôtres. Votre fidèle
Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1487. À WYNFORD DEWHURST [vers le début 1900]

... Les Cathédrales de Rouen, je les ai faites avec le plus grand mal d'une fenêtre d'un magasin situé en face la cathédrale. Donc rien d'intéressant là, si ce n'est le mal énorme que m'a donné cette œuvre, que cela m'a pris trois années...

Wynford Dewhurst, « Cl. Monet-Impressionist », The Pall Mall Magazine, juin 1900, p. 219.

1488. À P. DURAND-RUEL Giverny, 2 janvier 1900

Cher Monsieur Durand, Deux mots pour vous prier de bien vouloir faire remettre mon pastel chez M. Nadar, 51, rue d'Anjou, en y joignant ma carte que je vous mets ci-jointe.

Mes meilleurs souhaits pour vous et tous les vôtres.
Votre tout dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1489. À P. NADAR Giverny, 2 janvier 1900

Cher Monsieur Nadar, Je vous remercie bien de l'envoi que votre lettre ne me faisait pas espérer. Nous sommes enchantés. Tout le monde trouve les épreuves de moi superbes, ainsi que les agrandissements qui sont bien un peu effrayants à cause de la si grande vérité.

Vous serez bien aimable de faire tirer comme c'est déjà convenu 12 portraits de ma femme, celui au chapeau, et 6 de l'autre, j'entends des grands et non les agrandissements bien entendu et sans aucune retouche, j'y tiens; des miens également: 12 [de] celui de face, 6 [de] celui de profil des grands portraits, plus 12 de l'épreuve que je vous adresse par même courrier et qui est particulièrement ressemblant.

Tous mes compliments et félicitations, car je n'ai jamais vu d'aussi belles photographies. Bien cordialement à vous,
Claude Monet.

P.-S. — Vous recevrez ces jours-ci un croquis au pastel que j'ai fait mettre sous verre. Ce n'est qu'un simple croquis déjà un peu ancien, à titre de sympathique souvenir.
Cl. M.

M.L. Proietti, « Lettre de Cl. Monet », Assise-Rome, 1974, p. 112.
Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits, N. a. fr. 24279, f^o 91-92.

1490. À G. GEFFROY Giverny, dimanche 7 janv. 1900

Cher ami, Si réellement vous devez venir cette semaine avec Clemenceau, comme je l'espère bien, soyez assez aimable de m'en indiquer le jour, parce qu'on me réclame les tableaux qui sont vendus depuis longtemps et qu'il me faudra livrer dès le lendemain de votre venue.

En hâte et à bientôt, amitiés,
Claude Monet.

Si vous ne pouvez venir cette semaine, soit dimanche au plus tard, je serais obligé de livrer mes tableaux et le regretterais bien.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1491. À ROGER MARX Giverny, 9 janvier 1900

[Monet désire obtenir des précisions au sujet d'un projet d'exposition rétrospective] dont vous auriez la direction avec M. Bénédict. [Il s'inquiète aussi de prétendus prêts de ses toiles et de celles de ses amis peintres par des collectionneurs privés. Il s'indigne qu'une telle entreprise se réalise] sans le consentement préalable des intéressés.

N'ayant aucune raison de participer à une exposition officielle, je suis absolument décidé à refuser mon consentement. Vous le savez aussi bien que nous, nous avons trop vécu en dehors de toute officialité pour nous prêter à cela, ce n'est pas notre place...

Donations Claude Roger-Marx, Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Paris, 1980-1981, p. 92, n^o 78.

1492. À P. DURAND-RUEL Giverny, 15 janvier 1900

Cher Monsieur Durand, Comme je vous l'ai télégraphié samedi, je vous expédie aujourd'hui par grande vitesse deux caisses renfermant l'une six toiles de la série (*Bassin aux nymphéas*), l'autre deux toiles, dont encore une de la même série, plus une toile que vous voudrez bien mettre de côté pour M. G. Geffroy qui viendra la chercher. Ces toiles, ainsi qu'il a été convenu lors de votre visite, sont aux prix suivants: six à 6500 et une à 6000, soit ensemble 45 000, sur lesquels vous avez eu l'obligeance de m'avancer 30 000 francs. Ceci pour la bonne régularité. Quant aux toiles de Londres, je ne sais si je pourrai vous en livrer avant mon retour. Je vous le dirai d'ici une semaine, tenant à ne vous livrer que des choses qui me satisfassent. Je serais bien aise de savoir ce que Renoir vous a répondu au sujet de l'Exposition universelle, j'espère qu'il est du même avis que moi.

Pissarro, avec qui je suis en correspondance, est dans les mêmes idées et j'ai pour ma part informé M. Roger Marx que j'étais personnellement décidé à m'opposer à toute participation à cette exposition. En effet, si l'administration avait eu le réel plaisir de nous voir prendre part à cette exposition, elle devait avant tout nous consulter, puis nous offrir une vraie salle où nous aurions pu exposer un certain nombre de nos œuvres. Cela n'étant pas, nous n'avons, à mon sens, qu'à nous abstenir, et je compte bien sur vous pour me mettre au courant de ce que vous savez et apprendrez.

Je compte toujours partir à Londres au commencement de février et je vous serais bien obligé de ne pas envoyer en Amérique aucune des toiles que je vous envoie. Il vaut mieux que vous les gardiez pour les montrer cet été.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.

P.-S. — Prière mettre de côté ou mieux me réexpédier la caisse et les plateaux en gare Vernon.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 371 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1493. À P. DURAND-RUEL Giverny, 16 janvier 1900

Cher Monsieur Durand, Vous avez dû être surpris de trouver une toile de moins que je vous annonçais; la vérité est que j'avais plusieurs expéditions à faire et, pressé par l'heure, j'ai oublié deux toiles, une à vous et l'autre à Montaignac.

Je répare mon oubli et je fais expédier les deux à Montaignac le priant de vous faire aussitôt parvenir la vôtre, vous priant d'excuser ce contretemps. Comme je vous le disais hier, je voudrais bien savoir ce que vous a répondu Renoir pour la fameuse Exposition centennale et aussi avoir votre appréciation. J'avais écrit à Roger Marx qui s'en occupe spécialement, je l'avais prié de me dire si les racontars qui me reviennent sont fondés, lui disant formellement que je n'admettais pas que l'on dispose ainsi de nous et que, pour ma part, je m'opposais absolument à participer à cette exposition, sachant trop bien ce qu'il en serait. Il me répond ce matin, ou du moins il m'écrit sans répondre à ma question et sans tenir compte de ce que je lui ai écrit. Je ne doute pas qu'il n'ait les meilleures intentions, mais la première chose serait au moins de consulter les intéressés eux-mêmes. C'est donc ce qui me fait tenir à savoir ce que comptent faire mes amis, et, si nous sommes tous du même avis, nous n'aurons qu'à le déclarer formellement aux organisateurs. Nous savons bien, n'est-ce pas, ce que sont ces expositions où nous ne serons que tolérés, par conséquent mal montrés. J'attends de vous ces renseignements. Vous me direz en même temps si mon pastel a bien été envoyé chez Nadar, 51, rue d'Anjou.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 372 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1494. À G. GEFFROY Giverny, 16 janvier 1900

Cher ami, Je n'ai pas eu le temps hier de vous prévenir que votre toile était partie dans l'envoi que j'ai fait hier à Durand-Ruel. Je l'ai prévenu pour qu'il la fasse mettre [de] côté jusqu'à ce que vous veniez la chercher. Ce n'est pas un merveilleux cadeau que je vous fais là, mais ce sera pour vous un souvenir de notre rencontre à Belle-Ile et en même [temps] un coin qui vous fera penser au vieux Blanqui. J'ai été bien content de vous avoir, vous et Clemenceau, regrettant que vos visites ne puissent être plus fréquentes. En hâte, toutes mes amitiés,
Claude Monet.

P.-S. — Vous seriez bien aimable de tâcher d'avoir quelques renseignements précis sur ce que doit être cette Exposition centennale dont s'occupe Roger Marx; il m'écrit ce matin, mais, malgré les bonnes intentions dont il est animé, je ne vois pas cela bien clair, et il ne répond pas du tout à ce que je tiens [sic]. Tâchez donc de vous informer et écrivez-moi aussitôt. A vous,
Cl. M.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1494a. À GASTON OU JOSEPH BERNHEIM-JEUNE Giverny, 16 janvier 1900

Cher Monsieur, Excusez-moi de ne pas satisfaire votre désir, mais je préfère ne pas me séparer de mon Renoir en ce moment; il se présentera certainement d'autres occasions de montrer ses œuvres, et [je] ne prêterai mon tableau que sur la demande de Renoir lui-même et lorsqu'il le jugera utile, et je pense que vous ne pourriez que m'approuver. Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.
Claude Monet.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1495. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 janvier 1900

Cher Monsieur Durand, Nous recevons ce matin des nouvelles d'Amérique et, justement, nous apprenons que votre fils a dû aller voir les toiles de Butler, qui n'a rien pu faire avec M. Brandus qui ne s'occupe pas spécialement de peinture impressionniste, et nous sommes anxieux pour Butler de savoir si votre fils pourra faire quelque chose avec lui. Je ne sais ce qu'il fait à présent, mais si, comme on me le dit, il est en progrès, ne pourriez-vous engager votre fils à lui exposer un certain nombre de toiles? Comme je vous l'ai dit, il a besoin d'être encouragé, et, en l'aidant un peu là-bas, vous nous ferez le plus grand plaisir, à ma femme et à moi, d'autant plus que son retour sera plus ou moins rapproché selon qu'il réussira plus ou moins vite. C'est vous dire combien nous serions reconnaissants si vous vouliez lui donner un coup d'épaule à New York.

J'avais pensé à écrire un mot directement à votre fils, mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous demander d'écrire vous-même ce que vous croyez pouvoir faire.

Excusez-moi, mon cher Monsieur Durand. Merci d'avance.
Votre tout dévoué
Claude Monet.

J'écris à M. Pitet et dès que j'aurai sa réponse je vous ferai l'envoi des toiles que vous avez choisies hier. N'oubliez pas de voir M. Chéramy et de me tenir au courant.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 372-373. Archives Durand-Ruel.

1496. À R. MARX Giverny, 22 janvier 1900

[Monet ne doute pas des bonnes intentions de Roger Marx au sujet de l'Exposition centennale], mais comme, en somme, vous n'avez pas répondu à ce que je tenais à savoir de vous-même, et comme je n'entends pas que l'on dispose de mon œuvre sans mon assentiment, je suis au regret de vous déclarer que je m'oppose dès à présent à ce que vous disposiez d'aucune toile de moi pour la susdite exposition, et

que j'entends m'y opposer par tous les moyens en mon pouvoir. Et je dois vous prévenir que mes amis Renoir, Pissarro et Degas sont dans les mêmes intentions...

Donations Claude Roger-Marx, Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Paris, 1980-1981, p. 92, n° 80.

1497. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 janvier 1900
Cher Monsieur Durand, M. Pitet, ne pouvant avoir réponse immédiate de son client, me laisse libre de disposer de la toile que vous désirez. Je vous adresse donc une caisse contenant cinq toiles, soit: 2 *Matinées sur la Seine, Le poste douanier - Varengeville, L'île aux orties*; plus *Sandviken, Norvège*, pour la toile promise depuis longtemps et hors compte et un colis contenant: *Sur la falaise près Dieppe, Sur la falaise - matin, Sur la falaise - soleil couchant, La Seine à Port-Villez*. Ensemble 9 toiles, dont 6 à 6000 francs. 36 000 francs
2 à 6500 francs. 13 000 »
1 gratis

avec les 49 000 francs
sur la dernière livraison, reste un total de 15 000 »
64 000 francs à mon avoir.
Si vous le pouvez, je vous serai obligé de m'adresser moitié de cette somme, soit 2000 francs en billets de banque et un chèque de 30 000 francs sur Paris, le reste serait pour plus tard.

En attendant de vos nouvelles en réponse à ma précédente lettre, recevez, cher Monsieur Durand, mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué

Claude Monet.

Pissarro a, comme moi, écrit à M. Roger Marx, tous les deux l'informant que nous nous opposons à l'exposition. Vous feriez bien de dire à Renoir de faire de même. Je viens de recevoir l'invitation à son exposition chez Bernheim, j'espère et suis certain qu'elle lui sera profitable et regrette bien de ne pouvoir y aller ce soir.

2° P.-S. — Prière renvoyer caisse et plateaux en gare Vernon.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 373-374 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1498. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 janv. 1900
Cher Monsieur Durand, Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 25 courant contenant un chèque de 30 000 francs plus 2000 en billets de banque. Avec tous mes remerciements. Votre tout dévoué Claude Monet.
En hâte, je pars à Rouen pour deux jours.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1499. À P. NADAR Giverny, 26 janvier 1900
Cher Monsieur Nadar, J'ai bien reçu dernièrement votre très aimable lettre et suis bien content que mon petit pastel vous plaise, mais nous serions bien heureux de recevoir quelques photographies, d'autant plus que nous devons nous absenter. Je compte sur votre obligeance pour nous en envoyer le plus tôt possible.
Bien cordialement, Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettre de Cl. Monet », Assise-Rome, 1974, p. 113.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits, N. a. fr. 24279, f° 93.

1500. À JULIE MANET Giverny, 29 janvier 1900
Chère Demoiselle et amie, Je suis enchanté pour vous de la bonne nouvelle que vous m'annoncez et vous adresse nos bien sincères félicitations.
Je ne connais pas Monsieur Ernest Rouart, mais son père est un vieil ami et a été l'un de nos premiers défenseurs, et ce m'est une raison de plus pour vous féliciter mutuellement.

Germaine est absente en ce moment, nous lui ferons part de la bonne nouvelle, et elle vous écrira aussitôt.

Merci pour votre affectueuse lettre, et recevez avec mes sincères amitiés tous nos vœux de bonheur.
Claude Monet.

Ne nous oubliez pas, je vous prie, auprès de vos cousines.

Document original, collection Rouart.

1501. À G. GEFFROY¹ Paris, mardi soir [30 janvier 1900]
Cher ami, Un voyage imprévu à Paris. N'ai pu vous prévenir plus tôt. Nous sommes ici jusqu'à demain et déjeunerons à midi chez Julien. Si vous pouvez y venir, nous ferez plaisir. En hâte, amitiés, Claude Monet.
¹Télégramme.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1501a. À SON JARDINIER Giverny [février 1900?]
Semis: environ 300 pots Pavot — 60 [pots] Pois de senteur
environ 60 pots Argémone blanche — 30 [pots Argémone] jaune.
Sauge bleue — Nymphéa bleu en terrine (serre) — Dahlias — Iris Kaempferi.

— Du 15 au 25, mettre les dahlias en végétation sur couche; bouturer avant mon retour ceux qui sortiront. — Penser aux bulbes de lis. — Si les pivoinies du Japon arrivent, les mettre de suite en place si le temps le permet, en ayant bien soin d'abriter pendant les premiers temps les bourgeons du froid, comme de l'ardeur du soleil. S'occuper de la taille: les rosiers pas trop longs, sauf les variétés épineuses. En mars, semer les gazons, bouturer des petites capucines, avoir bien soin dans la serre du gloxinia, des orchidées, etc., ainsi que des plantes sous châssis. Mettre en place les bordures comme c'est convenu; installer les fils de fer pour les clématites et pour les rosiers sarmentueux dès que Picard aura fait le nécessaire. En cas de mauvais temps, faire des paillasons en roseaux, mais plus clairs que les premiers. Planter les éclats de rosiers du bassin autour du fumier dans les poulaillers. S'occuper sans retard des planches à goudronner et planter aussitôt les héliathus latiflorus en bonnes touffes. Pour tout ce qui manquera comme fumier, poteries, etc., le demander à Madame de préférence le vendredi pour l'avoir le samedi. En mars, activer la gestation [?] des chrysanthèmes qui ne débousseraient pas par un peu d'humidité; puis ne pas oublier de remettre les toiles sulfatées sur les châssis de la serre.

Document original.

1502. À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 février 1900
Cher Monsieur Durand, Me voici enfin près de mon départ, je compte partir pour Londres jeudi prochain et tiens à vous rappeler que je compte bien sur mon tableau de Renoir. J'ai donné des instructions à mon encadreur M. Bourdier, 54, rue [de] Chateaudun, qui le fera prendre et l'enverra à Giverny tout encadré.
Mais vous savez qu'en y réfléchissant je trouve que vous ne m'avez pas traité en ami dans cette affaire et que vous ne devriez pas me traiter comme un amateur. Vous avez pu constater vous-même comment les Bernheim ont agi et, d'autre part, vous n'êtes pas sans constater que je vous avais promis de vous donner une esquisse pour une affaire antérieure et que, sur votre désir, je vous ai donné le tableau de

Norvège que votre fils désirait avoir. Si je me permets de vous faire ces remarques, ce n'est pas que je regrette un seul instant de vous avoir prié de me céder ce Renoir, mais bien parce que, ne cédant qu'à mon enthousiasme, j'ai, à la réflexion, trouvé que vous auriez peut-être pu me traiter en ami, voilà tout, et vous me direz si ce n'est pas un peu votre avis.

Comme vous le savez, je descends au Savoy Hotel et j'espère que vous voudrez bien me mettre au courant s'il survient quelque chose au sujet de l'exposition. Je pars plein d'ardeur avec l'espoir d'avoir un temps propice et de rapporter de bonnes choses.

Mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1503. À ALICE MONET Savoy Hotel, Embankment Gardens, London, samedi 2 h^{res} [10 février 1900]

Ma bonne chérie, Comme tu le sais par la dépêche signée de Michel, la traversée s'est bien passée, le temps, bien que très frais, était superbe, et je suis resté sur le pont jusqu'à Newhaven, mais le pauvre Michel, sans avoir été malade, a dû descendre dans le salon, où il est resté tout le temps les yeux clos, et j'ai dû à un moment faire usage de l'eau de Cologne. Enfin, une fois arrivé et une bonne tasse de thé prise, il était tout guilleret. Le concierge du Savoy m'attendait à Victoria, de sorte que Michel m'a tout de suite lâché, et je ne le verrai même que ce soir, car il m'a fait passer un mot ce matin par Mr Darby, que j'ai eu le plaisir de voir, me disant qu'il patinerait toute la journée et que, contrairement à sa promesse, il ne déjeunerait pas avec moi.

J'ai eu bien des déceptions en arrivant: la chambre 641 était bien prête, mais le directeur, c'est-à-dire celui que nous prenons pour tel et qui n'est que le gérant, a fait une tête extraordinaire lorsque, après m'avoir demandé de tes nouvelles, je lui ai dit que peut-être fin mars tu viendrais me chercher, et il m'a avoué qu'il était dans un grand embarras avec la direction, laquelle avait promis la veille même le 641 et plusieurs chambres à la princesse Louise, fille de la Reine, pour des officiers blessés qui reviennent de la guerre (tous les grands hôtels de Londres ont offert ainsi de prendre plusieurs officiers gratuitement, et c'est la princesse Louise qui fait le choix des chambres). Le gérant, bien que très embêté, m'a bien dit que je pourrais exiger de la direction que j'aie quand même le 641, enfin tu vois d'ici ce potin, et finalement, contre ma demande, on ne m'a monté hier soir que ma malle et mon sac, mais pas mes caisses, et ce matin j'ai dû me montrer et demander à voir le fameux directeur, qui m'offre même à plus bas prix la chambre correspondante à l'étage au-dessous, où la vue est moins plongeante, mais, comme les ouvriers, peintres, etc..., y sont, elle ne sera prête que ce soir et [je] ne pourrai m'y installer que demain, à mon grand regret, car j'ai retrouvé la vue semblable, la même brume, le même éclairage, le tout de plus en plus admirable et j'aurais pu travailler dès ce matin; enfin, je serai peut-être mieux encore au cinquième.

En arrivant hier, j'ai trouvé tout un paquet de lettres.

5 h: interrompu par la venue d'un médecin, venu pour me conduire au fameux hôpital, il me faut être bref afin que ces lignes te parviennent sûrement demain. J'ai vu là des choses superbes et j'y aurai toute facilité pour travailler où je voudrai, sauf le dimanche et ce n'est que lundi que je vais pouvoir m'occuper de mon installation.

J'ai eu plusieurs lettres et télégrammes de Sargent qui m'attendait hier pour déjeuner; nous dînons ensemble ce soir avec Michel et sans doute un autre docteur aussi de M^{me} Hunter. Cette dernière est vraiment pleine d'attentions, et j'en suis confus: voici qu'en rentrant tout à l'heure, je trouve dans la chambre une grande boîte emballée à mon adresse, Savoy Hotel. N'ayant rien acheté, j'étais intrigué: je la fais ouvrir et c'était de magnifiques fleurs, tulipes, narcisses, si bien emballées et fraîches avec leurs noms, venant de Selaby [sic]; il a fallu que la maid [sic] trouve des quantités de vases pour les mettre, et c'est un vrai jardin que ma chambre. Quelle délicate pensée tout de même!

Et vous, mes deux pauvres délaissées, vous êtes là toutes seules avec vos tristes pensées, j'ai le cœur gros en y pensant, mais j'espère que tu vas être courageuse, que tu as reçu des nouvelles de Marthe, que J.-P. [Jean-Pierre] sera près de vous demain. Blanche a dû t'écrire naturellement; elle a été bien gentille de venir me voir, mais le pauvre Jean n'a pu quitter la fabrique.

Il me faut finir malgré moi, voilà l'heure. Je vous embrasse bien fort toutes les deux et compte sur Germaine pour te remonter. Je t'embrasse comme je t'aime.

Ton vieux

Claude.

Document original.

1504. À ALICE MONET Londres, dimanche 5 h^{res} [11 février 1900]

Deux mots, ma bonne chérie, pour que tu ne sois pas sans nouvelles.

Hier, en rentrant de dîner avec Sargent et Michel dans un grand club de Pall-Mall, j'ai trouvé tes bonnes lignes qui m'ont fait bien plaisir. Je suis content de te savoir courageuse et bien heureux que tu aies reçu de bonnes nouvelles d'Amérique, et qu'enfin ils reparlent du retour, ce qui doit te rassurer.

Je suis bien installé au 5^e et j'ai les deux chambres que nous avions au 6^e; on a démeublé le 541 et je couche au 542, car, avec tout mon matériel, je n'aurais jamais pu me retourner, mais j'ai bien cru un moment que j'allais être mis à la porte de l'hôtel, on me faisait très bien sentir que, malgré mon droit d'exiger mon appartement, il m'était difficile en qualité d'étranger de me mettre en opposition au désir de la princesse Louise. Enfin, tout est pour le mieux maintenant: ce matin, j'ai organisé et fait tous mes rangements et, après avoir très bien déjeuné au restaurant Savoy avec Michel, je suis remonté me mettre au travail. Il fait très beau aujourd'hui, mais un froid terrible; aussi ai-je du feu. Michel m'a quitté pour aller patiner; hier, il a patiné toute la journée.

Hier soir, il a fait un temps terrible, tempête de neige, on ne pouvait trouver de cab. Sans doute qu'à Giverny il fait froid et que J.-P. [Jean-Pierre] aura pu patiner aussi. Les Anglais paraissent consternés et surtout humiliés de leur déconfiture, et, paraît-il, les étrangers sont fort mal vus, surtout les Français, que l'on renvoie de beaucoup de maisons; au Savoy, il n'y a presque personne, et tout Londres a un air lamentable; il y a de quoi, du reste. Nous avons beaucoup parlé de la guerre avec Sargent, qui a l'air étonné de la joie des Français. C'est égal, c'est très gênant de se trouver ici en ce moment. Heureusement pour moi que je n'ai pas à voir beaucoup de monde.

Je vous embrasse en hâte bien fort toutes les deux, je vais faire un tour vers l'hôpital pour voir le coucher du soleil et dîner solitairement au café Royal.

Toutes les pensées et baisers de celui qui t'aime. Ton vieux

Claude.

Reçu hier soir ce télégramme de M^{me} Hunter qui avait sans doute eu la neige avant nous.

Document original.

1505. À ALICE MONET Londres, lundi 12 fév. 1900

Ma bonne chérie, J'ai reçu ce matin tes deux lettres de samedi et de dimanche et suis content de te savoir raisonnable et courageuse. Les nouvelles que tu as reçues de New York sont bien faites du reste pour te donner courage. De mon côté, tu

penses que je vais mettre le temps à profit pour rapporter de bonnes choses, si possible. J'ai commencé à travailler hier et aujourd'hui encore un peu, mais le temps est terriblement variable; il y a un brouillard des plus épais à ne rien voir par moments. J'avais du reste à sortir encore aujourd'hui pour voir le directeur de l'hôpital qui m'a bien reçu et remis un permis de circulation pour peindre où je voudrais, et j'aurais commencé ce soir, si ce n'était l'épaisseur du brouillard. Enfin, j'ai fait envoyer un cheval et une partie de ce qu'il me faut.

Hier, Michel est venu déjeuner avec moi, mais le patinage le tient; il devait venir ce matin pour me servir d'interprète à l'hôpital, mais il n'a pas paru, et je m'en suis tiré comme j'ai pu, ce monsieur ne parlant pas français; sans doute, il va venir dîner. Excuse-moi de ne pas t'écrire longuement, mais j'ai à remercier M^{me} Hunter et aussi le docteur avec qui j'ai visité l'hôpital samedi, qui m'a donné une lettre pour le directeur et qui m'a prié de lui dire si je suis content de l'accueil qui m'a été fait. Je n'y ai pas de chambre proprement dite, mais une immense salle de réception où je laisserai mes affaires, car il me faudra peindre en plein air, ou du moins sur une terrasse couverte.

Hier soir, j'ai dîné au Royal qui m'a semblé moins bien. Le cadavérique n'y était pas, non plus notre garçon habituel; il est parti.

Je me porte très bien et, comme j'ai eu bien à faire, à sortir et marcher, je dors à merveille.

Il y a bien eu 14 degrés ici, de la neige en masse, mais heureusement elle fond; cela va être le dégel, de là ce terrible brouillard, et il me faudra, je crois, être souvent à l'affût des effets. Allons, ma bonne vieille aimée, à demain; je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que Germaine. Ton vieux Claude.

Subitement je me demande si j'ai bien mis *France* sur ma lettre; je crains d'avoir mis *Angleterre*.

Document original.

1506. À ALICE MONET

Londres, mardi 13 [février 1900]

En hâte, ma bonne chérie. Après une attente trop longue, je travaille et cours vite à l'hôpital. Ce matin et hier, brouillard à ne rien voir; j'ai dû faire ma faction que tu sais; ça vient de se débrouiller et cependant je ne veux pas te laisser sans quelques lignes. Je vais bien, n'ai pas revu Michel depuis dimanche matin à déjeuner; ce matin eu la visite de Mr Dewhurst, je dîne avec lui et Michel auquel j'ai télégraphié de venir, puis invitation à dîner chez le docteur qui m'a conduit à l'hôpital, l'ami de Mr Hunter, pour vendredi.

Excuse ces courtes lignes; je vais à l'hôpital faire des croquis.

Mille baisers pour toi et Germaine, sois courageuse; je t'aime et ne cesse de penser à toi. Ton vieux Claude.

J'allais oublier: hier, est arrivée à l'hôtel une lettre du commissionnaire expéditeur du Savoy; l'un des colis envoyés à Butler pendant notre séjour ici n'a pas été livré, parce qu'il y a 50 francs de douane à payer, que sans doute Butler a refusé de les payer, et l'on demande à l'hôtel ou de lui renvoyer ledit colis ou de payer les 50 francs. Ne sachant le contenu (je crois que c'est le colis du costume de sauvage), je ne sais ce qu'il faut répondre et te prie de ne pas manquer de me répondre; on attend ici pour répondre à New York. Encore toutes mes pensées, Claude.

Document original.

1507. À ALICE MONET

Londres, mercredi 14 fév. 1900, 9 h du soir

Hélas! ma chérie, ces lignes vont te parvenir avec un peu de retard, mais c'est qu'ayant travaillé ce soir à l'hôpital, je suis rentré trop tard pour profiter du courrier, mais tu seras dédommée de ce retard en apprenant que je suis tout au travail enfin. Je commençais à me désespérer avec ce temps épouvantable, car, lorsque ce n'est pas un brouillard à ne rien voir, c'est la neige, des bourrasques, peut-être pire que ce que vous avez. Hier soir, c'était effrayant, un gâchis impossible, et, avec cela, un mal terrible pour avoir des cabs, et il nous en fallait bien, étant attendus pour dîner avec Mr Dewhurst. J'avais envoyé une dépêche à Michel, car, ne l'ayant pas vu depuis dimanche, je commençais à m'inquiéter et à craindre un accident au patinage; il est venu, s'est beaucoup amusé avec Mr Dewhurst qui est un drôle de type, très exalté, mais qui se rend bien compte de la bêtise de ce Chamberlain, et qui voit même l'Angleterre absolument perdue. Nous avons assez bien dîné et avons été au Princess Palace, mais il fallait voir la sortie: quelle tempête de neige! Enfin, après bien du mal, nous avons pu nous fourrer tous les trois dans un cab déposant ledit Dewhurst à son hôtel, moi au Savoy et Michel à Waterloo. Mais quel temps et comme j'étais attristé en pensant à l'impossibilité de peindre! Heureusement, la journée a été meilleure que je ne pensais, j'ai pu travailler avant et après le déjeuner de ma fenêtre et à 5 heures, par un superbe soleil couchant, dans la brume, je faisais mes débuts à l'hôpital. Si tu voyais comme c'est beau et que je t'aurais voulu près de moi à cette terrasse; il paraît qu'il faisait froid, je ne m'en suis pas aperçu étant dans l'enthousiasme du travail et du *nouveau*, mais que ce sera difficile!

Je n'étais pas plutôt installé à peindre que le trésorier de l'hôpital est venu me prier de descendre prendre le thé chez lui, mais ce qu'il ne soupçonnait pas, c'est que je ne pouvais quitter ma toile; je le lui ai fait comprendre, pas en bon anglais, mais par gestes dans l'ardeur du commencement. Dix minutes après, ce brave monsieur m'apportait lui-même ma tasse de thé avec tartines et gâteaux; ce qui m'a, du reste, fait du bien.

Michel est revenu ce matin déjeuner avec moi; il est dans toute l'ardeur du patinage; il va à un club de patineurs très bien installé et très grand, où il a vu, paraît-il, un patineur comme il ne soupçonnait pas qu'il en existe, un homme et trois femmes; il en est baba et trouve Radimiski de la purée; et il paraît qu'à ce club il y a de très forts patineurs; aussi est-il reparti de suite et [je] ne dois le revoir que s'il dégele, ce qui ne sera pas, je crois.

J'espère que tu as enfin reçu la lettre de Marthe, mais suis bien malheureux de vous savoir ce temps si attristant quand on est si seul.

Je reçois régulièrement tes bonnes lettres qui me font un grand plaisir, mais je serais plus heureux, si je savais que pour vous deux les heures soient plus possibles, et ce me serait un soulagement à moi aussi, tout en travaillant, de savoir que le temps vous permet quelques promenades, quelques distractions. Sois donc courageuse en pensant que je travaille.

Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Germaine. Ton vieux Claude.

P.-S. — Je ne t'avais pas dit que j'avais reçu de mauvaises nouvelles de Clemenceau; son secrétaire m'informait qu'il était hors d'état de me répondre, mais, ce matin, lui-même m'écrivit qu'il est mieux et m'envoie une lettre tordante et extraordinaire pour la fameuse femme du ministre (Margot).

Document original.

1508. À ALICE MONET

Londres, vendredi 16 février 1900, 2 h

Ma bonne chérie, Comme je tiens à ce que ces lignes t'arrivent exactement pour ta fête, je profite d'un moment où le soleil me gêne un peu (car il luit, ce qui semble extraordinaire) pour t'envoyer mon petit cadeau que Michel va aller porter à la poste.

Je n'ai pas à te dire quels vœux je t'adresse et combien je suis malheureux de te

savoir seule pour la première fois, combien je regrette d'être loin de toi. J.-P. [Jean-Pierre] et les Rouennais seront heureusement près de toi pour te faire oublier les absences, et Germaine avec eux sauront bien te consoler, ma pauvre chérie. Je t'envoie toutes mes tendresses avec de bons baisers.

Je suis obligé d'être plus bref que d'ordinaire ayant à profiter du beau temps; je vais travailler ici jusqu'à 4 heures, de là à l'hôpital jusqu'à 6 et n'aurai que juste le temps de revenir m'habiller, car c'est ce soir que je dîne chez le docteur ami de Mr Hunter. Je n'ai pas reçu de lettre de toi ce matin, mais suis moins inquiet, puisque Michel a reçu hier soir des nouvelles par Germaine, et j'attribue ce retard à la terrible tempête d'hier. Je serais cependant tourmenté si tes lignes ne m'arrivaient pas ce soir.

Encore tous mes baisers, ma chérie, et bonne fête. Embrasse bien les enfants pour moi. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1509. À ALICE MONET

Londres, samedi 17 fév. 1900, 4 h soir

Bonne journée de travail aujourd'hui malgré la pluie sans arrêt qui m'a empêché d'aller à l'hôpital à mon regret, car ce que j'y ai commencé est admirable à faire et bien plus intéressant que ce que j'ai fait au Savoy.

Enfin, me voilà bien en train à présent, mais que de mal, car pas un jour n'est pareil: hier, du soleil avec une brume exquise, et un splendide coucher de soleil; aujourd'hui, pluie et brouillard, à ce point que je t'écris à la lumière, à 4 heures, lorsque hier j'ai pu travailler jusqu'à près de 6 heures.

J'en profite pour répondre à quelques lettres, dîner ici et me coucher de bonne heure, car, hier, je suis rentré à minuit; soirée assez agréable chez le docteur Payne; j'ai dû endosser l'habit et bien m'en a pris, car il y avait du monde, des dames en décolleté, tout le monde presque parlant français; il y avait le directeur du British Museum, homme fort aimable et intelligent que j'avais rencontré jadis à Paris chez Durand; mais je crains que cela m'entraîne à d'autres invitations.

J'ai trouvé tes bonnes lignes de jeudi hier soir, en rentrant; je vois que vous avez eu le même temps qu'ici, et je m'étonne qu'il n'y ait rien eu de cassé dans le jardin; mais a-t-on été voir au bassin?

J'espère que demain tu auras J.-P. [Jean-Pierre] près de toi, ainsi que Blanche et Jean. Dis bien à Blanche que je la remercie de sa lettre, que je lui écrirai la semaine prochaine; elle me dit que Jean va mieux, ce qui me fait plaisir.

Michel est venu déjeuner avec moi et très gentil; la semaine prochaine, j'écrirai à l'armateur en question pour lui demander un rendez-vous. Quant au colis d'Amérique, je vais donc dire que l'on paye les frais de douane. Je vais le faire en payant ma semaine tout à l'heure.

Je te quitte, car j'ai une longue lettre à faire pour Durand à qui on est venu dire que, pour l'exposition, on était désolé de notre refus, mais que, si nous voulions, on mettrait une salle à notre disposition.

Je n'avais pas besoin de ces tracasseries. Encore bonne fête, ma bonne chérie, baisers à Germaine, aux Rouennais, à J.-P. Ton vieux Claude qui t'aime.

Document original.

1510. À P. DURAND-RUEL

Londres, 17 février 1900

Cher Monsieur Durand, Moi qui pensais si bien ne plus entendre parler de cette satanée exposition. J'ai eu bien du mal à m'installer et à me remettre au travail avec le temps épouvantable qu'il fait depuis mon arrivée, et puis voilà qu'il me faut y repenser et avoir ce cauchemar dans l'esprit.

Bref, la première chose est d'abord de savoir ce que M. Picard compte nous proposer. Nous ne pouvons pas avoir l'air d'être mis au rancart ou être exposés à côté de zoulous ou de nègres quelconques. Le palais de glace est-il si bon que cela, j'en doute. Il faudrait donc que vous puissiez savoir au juste ce que l'on nous offre, à la condition, bien entendu, que nous serions libres d'organiser notre exposition à notre guise. Ensuite, je voudrais savoir l'opinion de Renoir et de Pissarro.

Mettez-moi donc au courant et je vous dirai alors si oui ou non j'accepte. La question de l'emplacement est importante, et à première vue le palais de glace me paraît médiocre.

Malgré le mauvais temps je travaille ferme, mais que c'est variable et difficile! et arriverai-je à ce que je veux?

Les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Avez-vous de bonnes nouvelles de Renoir, et aussi avez-vous su [si] votre fils avait pu faire quelque chose pour Butler?

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 374-375. Archives Durand-Ruel.

1511. À ALICE MONET

Londres, dimanche 18 fév. 1900

Quelle belle journée aujourd'hui! Je m'en réjouis pour vous pensant que vous avez le même temps; aussi suis-je tout à fait abruti, tant j'ai travaillé, travaillant à je ne sais combien de toiles.

J'ai reçu hier soir tes bonnes lignes ainsi qu'une dépêche de M^{me} Hunter m'invitant à dîner pour mardi à Dover Street.

Il y a deux jours, elle était à Edimbourg, où elle jouait sa fameuse pièce au théâtre avec ses filles et son mari, toujours au profit des blessés; il paraît qu'elle va aussi la jouer à Londres; elle est infatigable.

Je termine ma lettre; il est 5 [heures]; voilà deux jours qu'à cause du temps je n'ai pu sortir, et j'ai besoin de prendre l'air et de marcher.

Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que Germaine. Ton vieux Monet qui t'aime.

J'espère que tu as reçu de nouvelles lettres de Marthe.

Document original.

1512. À P. DURAND-RUEL

Londres, 19 fév. 1900

Cher Monsieur Durand, Voici la lettre qui m'a été adressée à Giverny par M. Molinier. Aucune dépêche de M. Picard ou de Proust n'est arrivée. De tout cela, j'ai par-dessus la tête et voudrais bien pouvoir ne penser qu'à ce que je fais. C'est déjà bien assez difficile; je vais donc vous prier de voir tous ces gens, de consulter mes amis, de savoir comment on compte nous exposer, etc. J'envoie un mot à M. Molinier pour être poli, mais sans lui donner de réponse positive ayant à savoir l'avis de mes amis, et je l'informe que vous le verrez peut-être.

L'article que vous m'avez envoyé laissait bien percer la volonté de ces messieurs. Voilà, faites pour le mieux et écrivez-moi. Pardon de vous causer toute cette peine et croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.

Prière me retourner la lettre incluse.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1513. À G. GEFFROY

Londres, 19 février 1900

Cher ami, Voilà la réponse demandée: petite chambre à un lit, sept shillings six, chambre à deux lits pour quinze shillings.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je serais enchanté de vous voir tous deux et que je fais des vœux pour la guérison de Clemenceau que je remercie de sa lettre de recommandation, dont je n'ai pas encore fait usage.

Je suis dans le coup de feu du travail malgré un temps terrible.
En hâte, amitiés,
Claude Monet.
Ne manquez pas de me prévenir à votre arrivée.
Vente autographes, Solheby Parke Bernet, Londres, 29-30 avril 1980, n° 326.
Document original, collection Peter Dyson, Bradford (G.B.).

1514. À GEORGES DURAND-RUEL Londres, 22 fév. 1900
Cher Monsieur Durand, Dans sa dernière lettre, votre père me dit que vous allez montrer les deux toiles que vous a déposées mon gendre M. Butler, et qu'aussitôt que vos galeries seront libres, vous allez essayer d'y faire une petite exposition. J'en serais très heureux pour lui parce qu'il a besoin d'être encouragé.
Je vous serais particulièrement reconnaissant de vous entendre avec Mr Butler pour que vous puissiez faire cette exposition le plus tôt possible, d'abord parce que ce sera pour [lui] un grand encouragement, mais aussi parce qu'il attend d'avoir pu montrer des œuvres à ses compatriotes pour revenir à Giverny, où ma femme les attend anxieusement, sa fille et ses petits-enfants.
Merci d'avance, et croyez à mes sentiments amicaux.
Claude Monet.
Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis ici au travail acharné.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1515. À ALICE MONET Londres, jeudi 7 h ½ soir [22 février 1900]
J'arrive de voir Michel qui est heureusement mieux, bien moins abattu et les boutons diminués, car hier il en était couvert; le docteur a dit que ce serait peu de chose, mais le pauvre garçon est bien ennuyé.
Je t'écris, hélas! à la hâte, car je tiens à ce que ces lignes partent ce soir et je n'ai pas encore diné. Ci-joint cette lettre du père Durand. Comme je suis en correspondance, je lui avais demandé, sans avoir l'air de rien savoir, s'il savait si son fils avait vu Butler, et que j'espérais qu'il ferait de son mieux pour l'aider et ce matin, autorisé par ces lignes du père, j'ai écrit au fils à New York pour le stimuler un peu, l'en remerciant d'avance. J'espère donc que Butler et Marthe seront contents.
J'ai beaucoup travaillé hier et aujourd'hui, suis même un peu fatigué; le temps est beau et c'est admirable ici comme à l'hôpital.
Une nouvelle: Clemenceau et Geoffroy viennent ici dimanche pour deux jours, Clemenceau m'a écrit ce matin de leur retenir deux chambres.
Mais voilà presque 8 heures, je me lave et vais vite dîner. Je vous embrasse bien fort et t'envoie toutes mes pensées. Ton vieux qui t'aime,
Claude.
Document original.

1516. À ALICE MONET Londres, 23 fév. [1900], 7 h du soir
Ma bonne chérie, Je comprends que tu sois tourmentée, et je l'étais doublement moi-même, mais voilà que ça va mieux. Voici, du reste, le mot que Mr Darby m'a remis ce matin, et, comme il était convenu avec Michel que, s'il allait mieux, je n'irais pas le voir aujourd'hui, j'en ai profité pour travailler un peu plus tard à l'hôpital, car ces jours-ci je n'y faisais que de courtes séances pour être plus tôt près du pauvre malade.
Je suis du reste fatigué, et j'ai beau me donner bien du mal, ça ne va pas vite, mais c'est si variable que je ne puis jamais travailler plusieurs jours de suite aux mêmes toiles.
Pour en revenir à Michel, je me demande si c'est bien la rougeole qu'il a eue pour que ça se passe si vite; le premier jour il était couvert de boutons, et hier c'était déjà en décroissance, et le docteur a dit que, la sortie des boutons ayant été très forte et rapide, la diminution était normale. Enfin, j'aurai des nouvelles demain, puis j'irai le soir.
Rien de neuf à part cela; ma vie est habituellement bien calme et régulière, travaillant tout le jour, déjeunant et dinant presque toujours en bas au grill room. Le reste du temps est pour la correspondance et pour étaler mes toiles que je regarde jusqu'au moment de me coucher; mais maintenant qu'il fait un temps plus possible, je vais prendre l'habitude de marcher en quittant l'hôpital.
Je me porte très bien et dors comme une masse jusqu'à 6 heures et demie, heure où je me lève.
Toutes mes pensées, ma chérie, et bons baisers pour toi et Germaine.
Ton vieux qui t'aime,
Claude.
Document original.

1517. À ALICE MONET Londres, samedi 10 h^{res} [24 février 1900]
En hâte deux mots seulement, car il fait un brouillard superbe, et je travaille ferme et, ce soir, je n'aurai pas le temps d'écrire, comptant travailler jusqu'à la nuit et donner ma soirée à mes amis qui partent demain matin. Michel va de mieux en mieux, mais le temps humide l'empêche de sortir.
J'ai diné hier en tête à tête avec M^{me} Hunter. Quelle charmante femme, décidément, et si naturellement simple! Elle m'a tant parlé de toi, des enfants, elle t'adore et rêve toujours de nous voir un jour à Selaby [*sic*]; elle reste la semaine à Londres, son mari arrive aujourd'hui, je vais donc enfin le connaître, il vient pour chercher une maison pour passer la saison ici, où Sargent va faire le portrait de ses filles qui doit être fait avant le mariage de la seconde fille et non de la plus jeune que tu connais, mais qui lui ressemble beaucoup.
Nous avons beaucoup parlé de la guerre; elle venait de recevoir une longue lettre de son frère, qui est indigné des officiers généraux qui sont au-dessous de leur tâche. Tout le monde ici est en admiration devant les Boers, de leur courage, mais on ne doute pas du succès final, fatal du reste avec la quantité de troupes qui partent chaque jour.
A demain, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime, baisers à Germaine, amitiés à M^{lle} Jeanne. Ton vieux
Claude.
Document original.

1518. À ALICE MONET Londres, dimanche 25 fév. 1900, 4 h ½ soir
Ma bonne chérie, Hélas! le dimanche on est perdu ici, sans nouvelles, et cela me manque bien; enfin, demain j'aurai une ou deux bonnes lettres. J'ai vu notre pauvre Michel hier soir, et il allait aussi bien que possible, si ce n'est l'embêtement d'être enfermé par ce beau temps; car il était levé, pas très solide naturellement, mais en complète guérison, puisque le docteur lui a permis de sortir un instant demain, si toutefois il fait beau temps.
Je ne le verrai pas aujourd'hui, puisqu'à 5 heures je vais attendre mes amis, ce qui n'est pas sans me faire plaisir; mais, demain matin, Mr Darby doit venir me donner des nouvelles et je tâcherai de faire un saut jusqu'à Clapham, un rude saut, du reste, quand on a tout son temps pris.
Aujourd'hui, beau temps, beaucoup de brouillard qui m'a gêné par moments, mais j'imagine qu'en dehors de Londres, par conséquent à Giverny, il doit faire un soleil superbe, et m'en réjouis pour vous; ici, il fait depuis deux jours une chaleur accablante, et je dois tout le temps travailler la fenêtre ouverte et, quand je sors, j'étouffe à marcher avec ce lourd pardessus.

Ci-joint, je t'envoie un étonnant dessin de Forain; mets-le de côté, car c'est un chef-d'œuvre; quelle ressemblance!
Quant à la guerre, elle devient de plus en plus terrible et héroïque de la part des Boers; on les croyait perdus ces jours par ici, mais ils ne se rendent pas et, au contraire, paraissent disposés à tenir tête aux Anglais. C'est extraordinaire de voir Londres en ce moment; on ne voit que des volontaires tout de neuf habillés; ce sont tous des jeunes gens du monde qui s'équipent et s'arment à leurs frais; chaque jour il en part, et chaque soir les restaurants en sont remplis; on les fête, on les acclame, les pauvres bougres qui vont se faire tuer ou mourir de fatigue; mais c'est maintenant le grand chic de s'engager, c'est tout à fait smart. A demain, ma bonne chérie, toutes mes pensées et baisers pour toi et Germaine.
Ton vieux qui t'aime,
Claude.
Document original.

1519. À ALICE MONET Londres, lundi matin 10 h^{res} [26 février 1900]
Ma bonne chérie, Mr Darby sort d'ici; les nouvelles de Michel sont aussi bonnes que possible, mais, comme il ne fait pas assez beau, le docteur lui a recommandé d'être très prudent et de ne pas sortir encore. Je viens de recevoir ta lettre et suis désolé de te savoir souffrante, mais ce ne doit être que la fatigue de votre voyage à Paris et j'espère que ta prochaine lettre me donnera des nouvelles.
Rassure-toi, tu n'as pas à être jalouse et [je] ne vois pas pourquoi tu as l'idée que Clemenceau puisse m'entraîner dans de mauvaises fréquentations. Lui et Geoffroy sont arrivés exactement, ravis tous de me voir, et naturellement très emballé [de] ce que je fais. Le temps de s'habiller et [nous] sommes allés à ce dîner, dîner très chic, ce n'était pas chez M^{me} Asquith, mais bien chez cette demoiselle que Clemenceau nous avait présentée et que nous avons revue chez Sargent; c'est une demoiselle. Clemenceau croyait nous avoir présenté à sa sœur qui, elle, est mariée, et à son mari, le fils Salisbury, blessé au Transvaal. Il y avait beaucoup de monde, des hommes politiques dont un des ministres actuels et je t'assure que c'était intéressant, Clemenceau ayant son franc-parler avec eux; il y avait naturellement Mr et M^{me} Asquith (Margot), type extraordinaire, qui va m'envoyer l'autorisation pour peindre à la Tour de Londres. Sargent avait été invité, mais n'a pu venir, ou pas voulu à cause de Clemenceau, paraît-il, parce qu'autrefois il a voulu faire son portrait et qu'il l'a complètement manqué. Tout à l'heure, j'ai reçu une aimable lettre de M^{me} Hunter qui était allée chez sa sœur à Bournemouth; elle revient ce matin pour repartir chez elle demain, et elle me demande de venir dîner ce soir avec Michel. J'irai donc seul, Clemenceau et Geoffroy ayant chacun une invitation ailleurs, mais le pauvre Michel manque là une bonne occasion d'étrener son habit.
Je profite du brouillard très épais qui m'empêche de travailler pour t'écrire un peu plus longuement. Mes amis sont venus me voir une minute à 9 heures; ils sont partis voir les musées et doivent seulement revenir pour déjeuner à 1 heure; il est entendu du reste que je ne dois les voir qu'aux repas et à la fin du jour.
Ce matin au petit jour, il y a eu un brouillard extraordinaire, tout à fait jaune; j'en ai fait une impression pas mal, je crois; c'est toujours beau du reste, mais si changeant; aussi ai-je dû commencer beaucoup de toiles du pont de Waterloo et du Parlement; j'ai aussi repris plusieurs toiles du premier voyage, des moins bonnes. C'est du reste ici que je travaille le plus jusqu'à présent, n'allant à l'hôpital qu'à 4 heures le soir. Hélas! le brouillard ne veut pas se dissiper et j'ai peur de perdre ma matinée.
Ta seconde lettre m'arrive datée de dimanche et [je] vois avec chagrin que tu souffres de ces mauvaises douleurs; soigne-toi bien pour être bien pour votre séjour à Rouen.
Je suis bien content pour vous que vous ayez M^{lle} Jeanne; dis-lui bien des choses de ma part, ainsi qu'à M. Pierre [Sisley]; j'espère qu'il est toujours content des affaires. Ta lettre, justement, me reproche un peu de ne pas te mettre assez au courant de mes travaux, et justement, c'est au moment où je profite d'un loisir forcé et quand je viens de le faire, que tes lignes m'arrivent; il ne faut pas m'en vouloir, car je n'ai pas toujours le temps, et cependant je n'ai pas passé un jour sans t'écrire. Ne te tourmente pas de ma santé, je me porte admirablement et, quand je suis fatigué, c'est du travail, ce qui est une bonne fatigue.
Mais le voilà qui montre sa figure, le soleil, ça va-t-il être sérieux? En tout [cas], je m'appête et te quitte, ma chérie aimée, je t'envoie toutes mes pensées et de bons baisers pour toi et Germaine, et mes amitiés à Jeanne, à qui je recommande de penser à mes fleurs, le soir, quand Mousse fait la chasse aux chats.
Encore mille tendresses de ton vieux qui t'aime,
Claude.
Suis bien content de ce que tu me dis du jardin et des jardiniers.
Document original.

1520. À ALICE MONET Londres, 28 fév. 1900, 10 h matin
Bien vite deux mots entre deux motifs, pour que tu aies des nouvelles avant de partir à Rouen. Je n'ai pu voir Michel hier, mais Mr Darby ne devait revenir que s'il allait moins bien et il n'a pas paru, ce qui est bon signe. J'irai, du reste, le voir ce soir, car il doit bien s'ennuyer, mais, les jours grandissant, je suis de plus en plus pris. Je pense à m'occuper de lui pour la révision, mais sans le lui dire.
Clemenceau et Geoffroy sont partis tout à l'heure; nous avons diné ensemble hier au restaurant du Savoy et après avons été voir les Minstrels à St James; ils ont été bien gentils tous deux et ne m'ont nullement empêché de travailler.
Je viens de recevoir un mot de Sargent s'excusant de n'être pas venu me voir ayant séance de portrait le matin et l'après-midi; il m'invite à dîner pour lundi pour me faire connaître à deux jeunes peintres qui adorent ce que je fais.
Mais voilà mon effet; il me faut te quitter pour aujourd'hui. Je t'embrasse bien tendrement et t'envoie toutes mes pensées. Baisers à Germaine, amitiés à M^{lle} Jeanne [Sisley]. Ton vieux qui t'aime,
Claude.
J'avais lu l'annonce du mariage du fils Lefèvre. Quant à M^{me} Chazard, je n'ai pas à y répondre.
Document original.

1521. À ALICE MONET Londres, 1^{er} mars 1900
Encore bien à la hâte, ma bonne chérie, car il fait un temps superbe et [je] n'ai pas beaucoup de loisir.
J'ai donc vu Michel hier qui s'ennuie bien et à qui j'ai trouvé très mauvaise mine, quoique beaucoup mieux; il est [vrai] qu'il est enfermé dans cette petite chambre et qu'il n'y peut remuer, les Darby n'ayant pas voulu qu'il descende au salon avant d'avoir été à l'air; cela à cause des enfants; mais, comme il fait beau soleil aujourd'hui, il va pouvoir prendre un peu l'air et j'espère que cela lui fera du bien, lui rendra l'appétit et aussi meilleure mine. Je t'adresse ces lignes à Rouen, où vous allez vous trouver par un temps superbe, et je m'en réjouis bien pour vous.
J'espère que tu vas trouver Blanche et Jean en bonne santé, que Jean n'a pas trop d'ennuis avec son oncle. Embrasse-les bien pour moi, et que Blanche me pardonne de ne pas encore lui avoir répondu, mais je l'assure que j'ai bien peu de temps à moi et qu'avec les changements de temps, d'effets, j'ai fort à faire. Songe que j'ai 44 toiles en train et que parfois je m'y perds.

Je suis bien content que le fils Durand se soit enfin décidé, et Butler et Marthe doivent être dans leur coup de feu, si c'est pour le 3. Enfin, je souhaite bien que cela réussisse, mais c'est drôle que Marthe ne lui [ait] plus parlé de l'exposition de Brooklyn.

Allons, ma bonne chérie, il me faut te quitter, l'effet n'attend pas; je t'embrasse de tout mon cœur, comme je t'aime; embrasse bien fort, pour moi, Blanche et Jean et Germaine. Amitiés à M^{lle} Jeanne. Ton vieux Claude.

Document original.

1522. À BLANCHE HOSCHEDÉ-MONET Londres, dimanche 4 mars 1900

C'est à toi, ma bonne petite Blanche, que j'écris aujourd'hui, d'abord parce que je te dois une lettre et puis pour que ta mère ne soit pas sans nouvelles au cas où elle resterait encore demain près de vous, parce que, à tout hasard, je lui écris aussi, mais à Giverny. Tu peux donc lui dire que je continue à piocher ferme. Il y a un instant j'ai commencé ma cinquantième toile, c'est te dire que je ne reste pas souvent sans peindre, que c'est à en devenir fou tant ça change; tu peux lui dire que je me porte absolument bien, que je dors comme un sabot, que Michel est bien à présent et que je trouve Londres chaque jour plus beau à peindre.

J'espère que vous êtes tous bien, que le séjour de ta chère maman, de Germaine et des Sisley a été doux pour tous, que le terrible fox n'a avalé personne et qu'enfin vous êtes contents et bien portants; c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur, avec pas trop d'ennuis de l'oncle.

Je ne t'en écris pas plus long parce qu'en dehors de ta mère, j'ai un tas de réponses à faire, et, comme le dimanche je ne travaille pas à l'hôpital, j'en profite pour mettre à jour la correspondance.

Je vous embrasse bien tendrement tous les deux comme je vous aime, mes chers enfants, te priant de bien embrasser pour moi ta mère et Germaine, si elles sont encore près de vous, et aussi de ne pas m'oublier auprès de M^{lle} Jeanne. Ton vieux Monet.

J.-P. Hoschedé, «Blanche Hoschedé-Monet», Rouen, 1961, p. 41 (partiellement).
Document original.

1523. À ALICE MONET Londres, dimanche 4 mars 1900

Ma bonne chérie, J'espère que votre voyage s'est bien passé et que la joie des enfants et le changement t'auront fait du bien. Je viens d'écrire deux mots à tout hasard à Blanche, afin que tu puisses avoir des nouvelles si vous aviez prolongé votre séjour.

Comme je le dis, je continue à piocher ferme, quoique ce matin j'aie bien cru que le temps était tout à fait changé; en me levant j'étais terrifié de voir qu'il n'y avait aucun brouillard, pas même l'ombre de brume; j'étais anéanti et voyais déjà toutes mes toiles fichues, mais petit à petit, les feux s'allumant, la fumée et la brume sont revenues. J'en ai profité pour aller jusqu'à Chelsea voir Sargent qui désirait me montrer un portrait et voulait mon avis; il attendait chez lui sa mère et sa sœur, celle qui est mariée; je les ai attendues un moment, mais sans les voir, obligé de revenir bien vite à ma Tamise. A 11 heures j'étais de retour, retrouvant mon temps habituel, avec mes habituels changements; ça marche, mais les jours aussi, et ça m'épouvante.

Je viens d'écrire six lettres: à Blanche, à Durand, à Sainsère et d'Estournelles pour Michel en vue de la révision, mais je suis vanné d'écrire et vais vite prendre l'air et dîner au Royal, le grill room étant fermé le dimanche. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Germaine, sans m'oublier auprès de M^{lle} Jeanne. Toutes les pensées de ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1524. À P. DURAND-RUEL Londres, 7 mars 1900

Cher Monsieur Durand, Je viens vous prier de vouloir bien envoyer de suite de ma part une somme de seize cents francs à M. J.[acquès] Hoschedé, courtier maritime à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine).

Puis vous seriez également bien aimable de m'en envoyer 3000 francs en un chèque sur le Crédit Lyonnais qui est tout à côté de chez moi.

Je pensais toujours recevoir une lettre de vous, me mettant au courant de ce que vous savez de l'exposition et de l'avis de mes amis.

En hâte, mes meilleurs compliments et merci d'avance.

Votre tout dévoué Claude Monet.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je travaille sans arrêt, mais j'ai bien du mal à cause du changement continu du temps, ce qui m'oblige à faire beaucoup plus de toiles que je ne pourrai [en] terminer, et cela m'entraîne à des dépenses énormes. J'ai su que Butler a son exposition chez vous en ce moment, il doit en être bien heureux et je vous suis bien reconnaissant de vous y être prêté. En hâte encore. Tout à vous, Cl. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1525. À ALICE MONET Londres, mercredi 7 mars [1900]

Il est près de 7 heures, ma pauvre chérie, et [je] ne puis t'écrire bien longuement, comme je le voudrais; le même temps qu'hier, et toujours pas l'ombre de soleil, ni d'éclaircie, ce qui me gêne bien; j'ai un tas de choses auxquelles je ne puis travailler; cela me désole, parce que le temps marche et le soleil aussi, de sorte que le jour où il se décidera à paraître, il ne sera plus à la même place. C'est surtout fâcheux pour mes toiles de l'hôpital. Je sens bien qu'il a fait déjà une grande course et qu'il ne se couche plus dans mon motif. Enfin, il y a d'autres toiles auxquelles je travaille, et je suis loin de perdre espoir.

Je n'ai pas eu de lettre de toi ce matin comme d'habitude, j'espère bien en trouver une en rentrant ce soir, autrement je me tourmenterai, surtout étant à Rouen d'où tes lettres viennent plus vite.

Je vais m'habiller pour aller chez M^{me} Hunter; il doit y avoir le ministre de la Guerre, et la comtesse je ne sais quoi, parente de la reine; elle fait de la sculpture et se pique, paraît-il, d'être une vraie artiste, mais charmante, à ce que dit Sargent. Je te contera cela demain; il me faut écrire à Durand pour le prier d'envoyer à Jacques des fonds qu'il me demande, et je n'ai pas le temps.

J'espère que ces lignes vous trouveront tous bien, que tu as de meilleures nouvelles de M. Rémy et de bonnes d'Amérique. Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que Germaine. Amitiés à M^{lle} Jeanne. Ton vieux Claude.

Document original.

1526. À P. DURAND-RUEL Londres, 9 mars 1900

Cher Monsieur Durand, Deux mots pour vous remercier de votre envoi de 3000 francs en un chèque sur le Crédit Lyonnais que j'ai reçu ce matin.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1527. À ALICE MONET Londres, vendredi 9 mars 1900, 6 h ½

Ma bonne chérie, Encore pas de lettre de toi ce matin, et [je] n'ai eu de nouvelles que par une gentille lettre de Blanche qui me dit que sa maison lui paraît bien vide depuis votre départ. Ici, très beau temps aujourd'hui et, chose rare, du soleil, et,

comme je le prévoyais, il se couche bien loin déjà de l'endroit où je rêvais de le faire se couchant en une énorme boule de feu derrière le Parlement; il n'y faut donc plus songer; néanmoins, ça a été une bonne journée de travail, et, si j'en avais plusieurs de suite comme cela, je ferais de la meilleure besogne.

J'attends Michel pour dîner, lui ayant promis de lui payer l'hippodrome que l'on dit très beau; puis, demain, c'est le dîner Hunter avec G. Moore, le jour ayant été changé.

Rien de neuf à part cela, je me porte admirablement et j'espère bien qu'il en sera de même jusqu'au retour.

J'espère que tu as trouvé la maison et le jardin, ainsi que la serre, en bon état; il sera bon que tu y jettes ton coup d'œil de temps en temps; que Pascal s'habitue à être un peu surveillé; de même, il serait bon de savoir ce qui se passe au jardin de Florimond, voir si les légumes sont en bon état, savoir ce qui est planté. Eugène doit y aller deux fois par semaine; il faudrait s'informer et y aller le jour où il y est. Je suis atterré de l'incendie de la Comédie-Française que j'ai appris hier à dîner, mais ne connais pas encore tous les détails.

A demain, ma bonne chérie. Je t'aime et pense bien à toi. Je t'envoie toutes mes tendresses; baisers à Germaine; amitiés à M^{lle} Jeanne. Ton vieux Claude.

A la minute, je reçois tes lignes d'hier; elles ne sont pas gaies; tu ne me dis rien d'Amérique.

Document original.

1528. À GERMAINE HOSCHEDÉ Londres, 11 mars 1900

Ma chère Germaine, Dimanche jour de mélancolie et de repos puisqu'il ne m'est pas possible de travailler à l'hôpital St. Thomas et j'ai le loisir d'écrire et de penser à ceux que j'aime. J'en profite donc pour t'envoyer ces quelques lignes, ne voulant pas qu'à mon retour, tu me dises encore que jamais je ne réponds à tes lettres. Mais tu sais bien que, quand je suis absent de Giverny, c'est toujours pour travailler et que mes instants sont comptés.

Tu as été bien gentille de m'écrire et cela m'a fait le plus grand plaisir, car je le dis bien franchement, et cela malgré mon horreur d'écrire, c'est une grande joie pour moi de recevoir vos lettres qui me prouvent si bien votre affection, et les dimanches sont par cela même des jours bien tristes pour moi.

Je n'ai pas à te dire que je travaille comme un enragé et c'est bien le terme, tu le sais, et si ce n'était mes sorties du soir et les dîners en ville, du reste assez fréquents, j'en serais abruti ne pouvant m'empêcher de regarder mes toiles et d'y penser sans cesse. Oui, les dîners me font du bien et me reposent l'esprit. J'aimerais à te dire les toilettes que j'y vois, car c'est toujours on ne peut plus élégant, mais cela n'est guère dans mes aptitudes. En dehors de ces dîners, je ne sors que fort peu et ne suis allé que deux fois au Music Hall avec Michel et une fois aux Minstrels avec Clemenceau et je ne dîne au café Royal que le dimanche où l'on mange bien mal du reste quand on est habitué à la cuisine du Savoy. Je n'y ai plus revu notre indéfinissable Cadavérique. A-t-il cassé sa pipe ou bien est-il au Transvaal? J'ai toujours envie de m'en informer. Notre garçon non plus n'est plus là. Ne m'en veux pas de ne pas t'écrire de double page, mais je veux aussi écrire à J.-P. [Jean-Pierre] et aussi à ma chère Alice.

Je vous embrasse toutes les deux de tout mon cœur, et te prie de faire mes amitiés à la jeune Jeanne.

«Claude Monet au temps de Giverny», Centre Culturel du Marais, Paris, 7 avril-17 juillet 1983, p. 131 et pp. 293-294, d'après collection Ph. Piquet.

1529. À ALICE MONET Londres, mercredi 14 mars 1900, 6 h ½

Ma chérie, C'est moi qui te demande pardon de t'abandonner si longtemps, et je comprends bien que tu aies parfois des idées noires en pensant à tous tes chers absents, mais ce qui est de la folie, par exemple, c'est que tu sois jalouse de M^{me} Hunter. J'en suis fier, parce que cela prouve que tu aimes bien ton vieux Monet, mais c'est égal, c'est fou, et tu peux être bien tranquille.

Je ne suis pas du tout découragé et toujours plein d'ardeur, mais je suis inquiet et me fais un mauvais sang de tous les diables, parce que je ne puis assez souvent travailler aux mêmes toiles; il y en a où j'ai travaillé une fois, d'autres deux; c'est terrible, mais aussi c'est si variable, et, ce qui me désespère par-dessus tout, c'est le soleil qui chaque jour agrandit sa course, et, lorsque, comme aujourd'hui, il n'y en a pas, je suis certain de trouver un changement énorme et tu penses ce que cela devient quand il est caché pendant plusieurs jours; c'est désolant, parce que c'était si beau; cela l'est toujours, mais c'est autre chose, mais à cela il n'y a rien à faire. Donc je n'ai jamais été si en train, mais commence à être fatigué; car c'est un rude métier que je fais là, et, les jours grandissant, cela me [fait] onze heures de travail par jour. Heureusement que les nuits me remettent d'aplomb et que je dors comme un sabot, et à 6 heures je suis levé.

Ne te désole pas encore, un peu de courage, et je serai près de toi et après ce sera le tour de Marthe et de tes chers petits.

Je t'embrasse comme je t'aime; je pense bien à toi, à ta solitude. Baisers à Germaine, amitiés à M^{lle} Jeanne. Ton vieux Claude.

Document original.

1530. À ALICE MONET Londres, vendredi 16 mars [1900], 6 h ½

Ma chérie, Bien à la hâte, car j'ai à écrire plusieurs lettres, dont une à d'Estournelles que voici du reste.

Ce docteur Vintras, je le connais d'autrefois, mais j'ai comme une crainte de lui devoir quelque chose d'autrefois, au temps misérable passé ici.

Je vais dire ma crainte à d'Estournelles, mais sans doute que depuis trente ans il ne se souvient même pas de moi.

Cambon, l'ami de d'Estournelles, est notre ambassadeur ici, que je n'ai du reste pas le temps d'aller voir, bien que sa recommandation doive être très puissante ici.

Bonne journée aujourd'hui, variable mais de superbes effets. Je t'assure que j'en ai profité, et j'ai pris ce soir un grand parti à l'hôpital. Depuis plusieurs jours, je m'apercevais que j'aurais pu mieux prendre le Parlement, aussi ai-je hardiment transformé celles de mes toiles dont l'effet ne se peut plus retrouver, et j'en suis très content.

Tu peux écrire à Essoyes que je suis absent, ou bien préfères-tu que je prie Durand de t'adresser 1000 francs.

Je pense bien à la naissance de Michel, je le régalerai d'un théâtre quelconque; il va pas mal, vient déjeuner chaque jour avec moi et ne se doute pas de mes démarches qui aboutiront, je l'espère.

Je viens de recevoir un mot de Depeaux qui arrive ici lundi et me demande de dîner avec lui.

A part cela, rien de neuf. Je suis toujours d'aplomb, seulement fatigué quand vient le soir.

Je t'embrasse bien fort ainsi que Germaine et les Rouennais et J.-P. [Jean-Pierre] qui viendront sans doute demain soir. Amitiés à M^{lle} Jeanne.

Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1531. À ALICE MONET

Londres, 17 mars 1900, 7 h du soir

Je suis bien content des bonnes nouvelles que tu as reçues de Marthe; je la vois d'ici se gobant à l'ouverture de l'exposition, mais j'ai, comme toi, un peu peur du résultat.

Quant à moi, aujourd'hui, je ne suis pas content ni de moi, ni du temps si changeant; je me laisse aller à des changements et j'ai tort, car ça n'avance à rien; enfin, je m'inquiète et me fais un mauvais sang du diable.

Quand on a du temps devant soi, on se croit certain d'arriver, mais lorsqu'on [n'a] plus que peu de jours à soi, ça devient effrayant; et j'aurais beau vouloir prolonger, que ça ne changerait rien, attendu que ce serait d'autres toiles à faire. Ne te tourmente donc pas, je viendrai, comme j'ai dit. Je ne suis du reste pas découragé, je suis seulement furieux de ne pouvoir aller plus vite, et j'ai peur de n'aboutir à rien à l'hôpital, et cela m'enrage. Il a, du reste, fait aujourd'hui un temps insensé, par moments très beau avec un brouillard délicieux, puis subitement une netteté extraordinaire, avec cela très froid, et des bourrasques de neige. Que sera demain? Je voudrais déjà que la nuit soit passée.

Michel m'abandonne demain, à moins de mauvais temps, pour aller à bicyclette avec ses copains, mais j'ai bien peur, pour lui, du temps. Tout seul un dimanche, j'aurai le temps de me faire de la bile.

Je t'embrasse comme je t'aime, ma chérie, et t'envoie toutes mes pensées. Baisers à tous; amitiés aux Sisley. Ton vieux Claude.

Document original.

1532. À ALICE MONET

Londres, dimanche 18 mars 1900, 5 h du soir

Ma bonne chérie, Je ne sais si vous avez le même temps qu'ici, mais il a dû rudement geler; ici, à mon réveil, tout était blanc, ce qui n'annonce pas du beau temps; et, en effet, depuis le déjeuner, c'est un vent terrible, de la neige, etc... Ce qui n'empêche pas que j'étais sous les averse avant 6 heures ce matin, et c'était rudement beau; et, chaque matin ainsi, je m'emballe, jusqu'à ce que le temps me gêne. Aujourd'hui, journée de lutte terrible, et il en sera ainsi jusqu'au jour du départ. Les toiles seules m'ont fait défaut; car c'est le seul moyen d'arriver à quelque chose, en mettre en train par tous les temps, toutes les harmonies, c'est le vrai moyen, et, au début, on croit toujours retrouver ses effets et les terminer: de là, ces malheureuses transformations qui ne servent à rien.

Tu vois que ce n'est pas l'ardeur qui me manque, puisque j'ai quelque chose comme 65 toiles couvertes de couleurs et qu'il m'en faudrait plus, ce pays n'étant pas ordinaire; aussi vais-je recommander des toiles. Quelle note je vais avoir chez Lechertier! Et que cela ne te tourmente pas. Pour le retour, j'ai dit que je rentrerai dans les premiers jours d'avril, et ce sera; mais que veux-tu que je fasse quand je n'ai pas un des effets voulus, ne rien faire ou transformer, ce qui est la pire des choses? Mieux vaut toujours continuer la lutte et commencer, et je me repens de ne l'avoir pas fait carrément dès le début.

Naturellement, avec le beau temps de ce matin, je n'ai pas eu Michel, et le malheureux, s'il est allé loin, a dû avoir bien du mal avec ce vent terrible. Je souhaite, pour votre dimanche, que le temps ait été plus clément à Giverny, mais j'en doute et pense bien aussi à nos pauvres arbres fruitiers, ainsi qu'à mes fleurs, mais j'espère qu'on les surveille bien. Si le froid persistait, il serait peut-être bon d'abriter les pivovines du Japon; c'est à voir.

Je suis toujours sans nouvelles de Mr Hunter, pas plus que de Sargent qui devait venir me voir et déjeuner avec moi, il y a huit jours, et qui n'a pas donné signe de vie. J'ai dû froisser M^{me} Hunter par ma franchise, mais on ne peut cependant mentir à soi-même, lorsqu'on vous demande la vérité. J'ai toujours omis de te répondre au sujet des officiers blessés; je m'en suis informé hier, mais ils ne sont pas encore arrivés; ils auront tout le sixième étage qui est préparé pour eux.

J'espère que tu auras eu tout le monde aujourd'hui, et il me tarde d'être à demain pour avoir des nouvelles. Toutes mes pensées, ma chère femme. Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que Germaine. Amitiés à M^{lle} Jeanne. Ton vieux Claude.

Document original.

1533. À ALICE MONET

Londres, lundi 19 mars 1900, midi

Hélas! ma chérie, je suis au découragement complet et ne s'en est fallu [sic] que je plante tout là et ne parte ce soir, laissant toutes mes toiles chez le Md [marchand] de couleurs jusqu'à plus tard. Je ne sais si je vais me remonter, mais je suis énérvé et profondément dégoûté. Me suis-je mal levé? Toujours est-il qu'à 6 heures, j'étais debout, stupéfait de voir les toits couverts de neige, et j'espérais que, le temps de m'habiller, cela allait fondre, mais c'est un brouillard terrible qui est survenu, au point d'être dans l'obscurité complète, et j'ai dû avoir de la lumière jusqu'à 10 heures et demie; à ce moment j'ai cru pouvoir travailler, mais jamais ça n'a été changeant comme ça, et j'ai dû prendre plus de 15 toiles à tour de rôle, les lâchant pour les [re]prendre, et jamais ce n'était cela; quelques coups de pinceaux malheureux, finalement, m'énevrvant, me mettant en colère, j'ai tout mis dans les caisses et ne veux plus même regarder par la fenêtre, sentant bien qu'en cet état d'esprit je ne ferais que des bêtises, et trouvant affreuses toutes ces toiles, qui le sont peut-être plus que je pense. Puis j'avoue que je suis tourmenté aussi de voir que tu es à bout de courage, je le sens entre les lignes, même quand tu ne le dis pas, et cela, dans les dispositions où je me trouve, m'achève. S'être donné tant de mal pour en arriver là, est-ce bête! Il fait un soleil superbe, mais [je] ne veux rien voir; j'attends Michel pour aller déjeuner et peut-être irai-je me promener; mais je reste; ainsi je peux suivre de près ces tristes lignes, mais sans rien rapporter, ma malle et ma personne et ce sera assez.

Pardonne-moi de me laisser ainsi aller, mais tu le sais: je souffre quand je suis ainsi, et à qui me confier, si ce n'est à toi? Pardonne-moi et console-moi, et, si je reprends le dessus, sois courageuse, dans peu de jours je serai près de toi, et je donnerais je ne sais [quoi] pour arriver moins désespéré. Je fermerai ma lettre à l'heure habituelle. Qui sait? Peut-être qu'un petit repos de la journée me sera profitable.

Ma pauvre chérie, Tu vas avoir bien de la peine en apprenant mon découragement, car il est complet, hélas! J'avais un vague espoir de pouvoir te rassurer un peu ce soir, mais en vain. Après déjeuner, j'ai voulu encore essayer, le temps était à peu près beau, mais variable comme jamais; et j'ai eu tort, j'aurais mieux fait de sortir et de prendre paisiblement cette demi-journée de repos. Je me suis de plus en plus énérvé; le pauvre Michel en était stupéfait, il m'avait vu tout le temps si plein d'ardeur.

Heureusement, j'ai renoncé à l'hôpital et j'ai demandé à Michel de sortir avec moi à 4 heures; nous sommes allés à la Tour de Londres et [avons] marché beaucoup, pour que je puisse dormir, car, tu le sais, ça me rend malade. Aussi demain je prendrai une détermination et t'enverrai une dépêche, soit pour annoncer mon retour, soit pour te dire si le calme m'est revenu; il n'y a qu'une chose qui pourrait faire ce miracle, c'est un temps un tout petit peu stable; alors je tenterais un dernier effort.

Je vais dîner et me coucher. Je n'en peux plus. Reçois les tristes pensées de ton vieux qui t'aime, et doublement malheureux de te faire du chagrin.

Heureusement reçu cette dépêche, car je n'aurais pas été d'humeur possible.

Document original.

1534. À ALICE MONET

Londres, mardi 20 mars 1900, 7 h soir

J'espère, ma chérie, que ma dépêche te sera parvenue assez tôt pour te rassurer. Je l'ai faite à 4 heures au moment d'aller à l'hôpital. Enfin, je me suis ressaisi et calmé, mais quelle journée j'ai passée hier, tu le devines.

Le temps a été du reste beaucoup plus possible qu'hier, et, dès le matin, j'ai pu travailler presque au saut du lit. Je m'étais raisonné et ai pris le parti de me croiser les bras quand je n'aurai pas l'un ou l'autre de mes effets, ce que j'aurais dû faire ces jours passés; mon excuse, c'est l'approche du retour qui m'obsédait, et je voulais à tout prix travailler.

Enfin, je parle d'or en ce moment; c'est très bien, mais ce n'est pas toujours facile à mettre en pratique. Je me désole à la pensée que peut-être tu as eu mes tristes lignes avant la dépêche, à moins que ce ne soit le contraire et que la dépêche te soit parvenue avant la lettre.

J'ai reçu tes bonnes lignes et vois avec plaisir que tu as passé une bonne journée dimanche. Je vois aussi que nos prévisions pour Butler se réalisent, mais enfin, que pense-t-il faire et Marthe ne te parle-t-elle pas du retour? Car s'ils attendent les ventes, ce pourrait être long.

En ce moment, j'attends Depeaux qui m'a écrit et télégraphié sa venue pour 7 heures et demie; heureusement qu'il n'est pas venu hier, car jamais je ne me [suis] senti si accablé, si démoralisé, et j'ai bien vu que Michel en était stupéfait; aussi est-il arrivé de bonne heure ce matin, me demandant en entrant si j'allais mieux. Je n'ai naturellement pas pensé à te raconter qu'avant-hier, dimanche, j'ai trouvé Moore au café Royal, où il était venu avec l'espoir de m'y trouver et cela m'a fait passer une agréable soirée; mais je suis tout à fait désolé, si, réellement, j'ai pu froisser M^{me} Hunter, qui a été si aimable pour nous, si obligeante pour moi, mais son silence et celui de Sargent me le fait craindre, à moins que sa fille soit moins bien, mais [je] ne sais que faire.

Je t'embrasse bien fort, ma femme chérie, je t'aime et suis désolé d'avoir pu te faire de la peine. Embrasse Germaine. Ton vieux Claude.

Amitiés à M^{lle} Jeanne.

Le temps est très beau ce soir et le baromètre monte.

Document original.

1535. À ALICE MONET

Londres, mercredi 21 mars 1900, 7 h du soir

Ma bonne chérie, J'ai eu ta bonne dépêche hier soir après dîner, mais tes lignes d'hier étaient parties avant ma triste lettre et la dépêche; mais l'important est que tu l'aies eue hier soir.

Journée plus variable qu'hier, à cause du grand vent; j'ai pu néanmoins travailler et suis tout à fait remis, travaillant avec prudence et m'arrêtant quand il le faut. Mais tout à l'heure, j'ai fort mal reçu Depeaux qui est venu me relancer à l'hôpital; j'étais dans tout le feu du travail et lui ai fait comprendre, peut-être un peu durement, que je n'aimais pas être dérangé dans ces moments-là; alors il a voulu fouiller dans la caisse que j'ai là, et j'ai dû me fâcher, mais il a compris et est parti. Hier soir, il a dîné ici avec moi, et, ce soir, il nous traite, Michel et moi, au Royal; il est plus remonté que l'autre fois, il a été à la vente Tavernier, qui, paraît-il, avait acheté beaucoup de tableaux ces temps derniers, dans le but de cette vente qui n'a été qu'une spéculation d'accord avec Bernheim. Quant à la sienne, Depeaux, il n'en est plus question pour le moment, mais ça viendra un jour ou l'autre, puisque tous les amateurs en sont là.

Je ne puis t'écrire plus longuement ce soir, ayant rendez-vous dans un moment avec Depeaux, mais je me rattraperai demain. Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que Germaine; amitiés à M^{lle} Jeanne. Ton vieux Claude.

Baisers de Michel dont tu as dû recevoir une lettre.

Document original.

1536. À ALICE MONET

Londres, vendredi soir 6 h 1/2 [23 mars 1900]

Ma chérie, Tu dois être bien heureuse à la pensée du retour de Marthe et des chéris et tu as bien fait, certes, de télégraphier qu'ils reviennent par Le Havre, mais te dit-elle l'époque, ou bien n'est-ce pas encore décidé? Ce malheureux Butler doit être bien déçu et mortifié.

J'ai enfin eu des nouvelles de M^{me} Hunter par Sargent qui m'a fait demander ce matin s'il pouvait venir ici, qu'il avait grand désir de voir mes toiles. M^{me} Hunter qu'il avait vue la veille aurait bien voulu venir avec lui, mais elle a eu peur de me gêner et a chargé Sargent de me dire qu'elle avait été très prise tous ces jours, qu'elle retournait chez elle demain, mais qu'elle espérait me voir encore à Londres avant mon départ. Néanmoins, aux réticences de Sargent, j'imagine qu'il y a eu quelque chose. Enfin, je préfère savoir qu'il n'y a pas de brouille, j'en aurais été désolé.

Sargent a paru un peu stupéfié de certaines de mes toiles, mais en admiration devant d'autres. Je dois dîner avec lui la semaine prochaine. Quant à Michel, il n'a pas encore reçu de réponse de Depeaux qui, du reste, n'est peut-être pas encore à Swansea.

Pendant que j'y pense, tu peux très bien dire à Lecanu de mettre un papier bon marché chez Pascal.

Il continue à faire un temps triste et glacial, et pas l'ombre de soleil, c'est tout à fait monotone, mais je travaille néanmoins sans arrêt, mais, hélas! combien des meilleures choses ne pourront être terminées, c'est navrant, car, après la semaine qui vient, il me faudra cependant, moi aussi, songer aux préparatifs de retour, et ce ne sera pas une petite affaire et je serai bien heureux de revenir près de toi une fois que j'aurai décidé de m'arrêter.

A tout hasard, j'écirai dimanche à Durand de t'adresser 1000 francs car tu ne m'as pas dit si je devais le faire, mais comme je reviendrai sans doute sans le sou, cela vaut mieux, car je vais avoir une terrible note chez Lechertier Barb et tant de pourboires, etc...

J'aurai sans doute Moore à déjeuner dimanche, car il désire beaucoup voir mes toiles et s'il a revu M^{me} Hunter je saurai peut-être le fin mot.

Mille baisers, ma femme chérie, et toutes mes pensées.

Ton vieux qui t'aime,

Claude.

Baisers à Germaine. Amitiés à M^{lle} Jeanne.

Document original, collection P.F. Simon.

1537. À ALICE MONET

Londres, samedi 24 mars 1900, 7 h soir

Je suis bien heureux quand je sais que tu as passé une bonne journée comme jeudi et suis, comme toi, bien anxieux de savoir enfin la date du retour d'Amérique. Bonne journée aujourd'hui, malgré un temps triste et monotone, sauf vers 4 heures où le soleil s'est enfin montré de temps à autre, et j'en étais ravi pour mes motifs de l'hôpital.

Mais là, ça a été une déception complète; ces quelques jours sans le voir, ce soleil, et le voilà à un kilomètre de mon motif; il n'y a donc plus d'espoir de ce côté, et comme j'en suis peiné! C'eût été si beau à faire! Tu en auras idée en voyant mes commencements; c'eût été une série aussi intéressante que la *Cathédrale de Rouen*, et je suis certain que tu seras la première à m'engager à revenir l'année prochaine pour les terminer.

Je vais néanmoins continuer d'aller à l'hôpital pour essayer de sauver les toiles sans soleil, mais ce ne sont que des ébauches; et [je] suis capable d'avoir du soleil chaque soir. Enfin, tu le vois, le courage ne m'abandonne pas, et j'aurais bien mérité mieux. Le jeune Michel partira lundi matin pour Swansea, sa chambre est prête à bord de la Dame Blanche, et Depeaux l'attend; il y reste trois ou quatre jours, selon qu'il s'y plaira; il va voir de beaux endroits, paraît-il, et visiter les mines. T'ai[-je] dit que M. Depeaux m'offrait de le prendre chez lui à Swansea, mais je ne crois pas que cela aille à Michel.

A demain, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime; embrasse bien pour moi Germaine ainsi que les enfants que tu auras demain. Amitiés aux Sisley.

Document original.

1538. À P. DURAND-RUEL

Londres, 25 mars 1900

Cher Monsieur Durand, Je viens encore faire appel à votre obligeance, vous priant de bien vouloir envoyer un billet de 1000 francs à ma femme à Giverny.

Je suis encore ici pour douze à quinze jours au plus, car la saison et l'éclairage changent trop pour persister plus longtemps.

Je me donne bien du mal et je crois qu'un troisième séjour ici me sera nécessaire, c'est seulement que je commence à comprendre, et puis, c'est si variable et j'ai été bien peu favorisé par le temps.

J'ai encore reçu une lettre de M. Molinier et, ma foi, pour m'en débarrasser, je lui ai répondu que mes travaux ici ne me permettaient pas de penser à autre chose, ce qui est vrai du reste, lui disant que je vous avais prié de consulter mes amis et que leurs décisions seraient les miennes, sûr que je suis qu'en effet, nous sommes tous d'accord, car il nous embête à la fin.

Merci d'avance, mon cher Monsieur Durand, et à bientôt.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1539. À ALICE MONET

Londres, dimanche 25 mars 1900, 6 h soir

Ma bonne chérie, Encore une journée de lutte de passée; temps très variable jusqu'à midi, de la neige même, et après déjeuner un peu plus régulier et même très beau à voir, comme toujours du reste. Enfin, je travaille ferme, me souciant peu, en somme, de terminer ou non; je fais ce que je peux et voilà. Certes, si ce n'était la saison et l'éclairage qui change, et que je puisse rester ici, j'arriverais à faire des choses bien; mais cela ne se peut; alors je fais de mon mieux.

N'empêche que, progressant chaque jour dans la compréhension de ce climat si particulier, j'en arrive à sabrer de grands coups de brosse des toiles qui m'avaient donné beaucoup de peine, à peu près achevées, mais qui n'étaient pas assez londoniennes, et c'est ce que je cherche à mettre à grands coups de pinceaux.

J'ai eu la visite de Moore, mais, comme il ne déjeune jamais qu'en se levant, je l'ai prié de dîner avec moi ce soir au Royal; il a été assez stupéfait de mes toiles au premier abord, et plusieurs l'ont tout à fait renversé, tout en se rendant compte qu'elles étaient les meilleures, étonné d'un pareil travail et comprenant bien, en somme, ce que je cherchais, mais cette quantité de toiles montrées dans une chambre le stupéfiait.

Il a eu occasion de rencontrer M^{me} Hunter qui lui a dit qu'en raison de ses opinions politiques, ce n'était pas le moment de le voir, qu'elle était furieuse contre lui et que son mari ne voulait pas qu'elle le reçoive, mais que cela se passerait, etc., etc... De moi, pas un mot.

Michel est venu déjeuner et part demain pour son petit voyage; je dis petit, et c'est fort loin, en somme.

Je compte mettre, autant que possible, la semaine qui vient à profit, car c'est la dernière, et serai à Giverny dans le Ct [courant] de la suivante, au commencement, selon que j'aurai plus ou moins bien travaillé, *en tout cas, à la fin sûrement*; donc à bientôt, ma chérie; je t'embrasse bien tendrement et t'envoie toutes mes pensées. Embrasse Germaine, complimente Jeanne. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1540. À P. DURAND-RUEL

Londres, 26 mars 1900

Cher Monsieur Durand, Nos deux lettres se sont croisées et j'ai oublié de vous demander si vous voulez bien envoyer deux tableaux bien choisis à l'exposition, dont ci-joint l'invitation.

On me tourmente pour cela et j'ai répondu que j'allais m'adresser à vous, c'est assez pressant, je crois. Merci d'avance. En hâte, tout à vous, Claude Monet.

Ne pas envoyer les portraits en question avant que nous nous entendions quand je serai de retour.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1541. À ALICE MONET

Londres, lundi 26 mars 1900, 7 h soir

Deux mots seulement, ma chérie. Je suis complètement abruti ce soir, tant j'ai travaillé, au point que j'ai dû m'arrêter une heure dans la journée, tant j'étais fatigué. J'étais levé à 5 heures et demie, et être debout tout le temps, en dehors du mal que je me donne, c'est dur. Il me tarde d'avoir dîné pour me coucher.

Le temps a été variable, mais superbe, et j'ai pu ainsi travailler à l'hôpital, puis je suis allé faire un tour dans St James Park qui est bien beau. Michel est parti ce matin, et pense qu'il t'écrira de là-bas.

Tu dois être joliment contente, et Germaine aussi, de ce retour si longtemps attendu, et j'espère bien être arrivé avant eux, à moins qu'ils ne soient déjà en route.

Le nommé Moore a été tout de même assez épaté de mes toiles; c'est un vrai type et très intelligent; nous devenons de vrais amis; je dîne chez lui jeudi avec un peintre de ses amis, et, le lendemain, je dîne avec Sargent.

A part cela, rien de neuf, et je suis trop fatigué.

Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que Germaine; amitiés [à] Jeanne. Ton vieux Claude.

Document original.

1542. À ALICE MONET

Londres, mardi 27 mars 1900

Ma pauvre chérie, Il me faut, hélas! être encore bref ce soir; cela m'ennuie, mais, avec les jours qui grandissent, cela me devient plus difficile, surtout lorsque, comme ce soir, je vais chez le Md [marchand] de couleurs; il est 7 heures et demie, tu vois, mais il me faudra trouver une autre heure pour écrire. Je ne puis que te dire que la journée a été bonne et bien remplie par le travail et que je vais très bien, car, hier, j'étais vraiment las, mais dans peu de jours ce sera le bon repos près de toi, ma femme chérie, et je vois que je serai sûrement à Giverny avant Marthe.

J'ai reçu ce matin une bonne lettre de Jean et de Blanche; remercie-les en attendant que je le fasse moi-même; j'espère avoir des nouvelles de Michel demain.

En hâte, je t'embrasse comme je t'aime, Germaine aussi; compliments à M^{lle} Jeanne. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1543. À ALICE MONET

Londres, mercredi soir 6 h ½ [28 mars 1900]

Ma bonne chérie, Je te crois que tu dois être folle de joie à la pensée de revoir bientôt tes chers petits et Marthe; ne te tourmente pas, ne t'excite pas d'ici là. Je vais faire tout mon possible pour arriver aussi le 5 avril, un jour ou deux de plus ou de moins ne pouvant guère m'avancer à grand [chose], à moins que, d'ici là, je ne fasse merveille et qu'une ou deux séances de plus me permettent de mener à bien quelque chose; car il ne faut pas s'attendre à voir rien de terminé; ce ne sont que des essais, des recherches, des préparations et, en somme, des recherches folles et inutiles, et, comme tu le dis, il faut que je sois taillé pour supporter un tel travail, tant d'esprit que matériel. Songe que je vais rapporter huit caisses pleines, soit 80 toiles, n'est-ce pas effrayant? Et, si au début j'avais eu le bon esprit de toujours commencer au fur et à mesure que les effets changeaient, je serais plus avancé, et, au lieu de cela, j'ai barboté, transformé des toiles qui m'ont donné du mal et qui ne sont, à cause de cela, que des ébauches. Il faut dire que ce climat est si particulier; ce que j'ai vu de beaux effets depuis près de deux mois que, sans cesser, je regarde cette Tamise, c'est à n'y pas croire, et, en somme, avec du temps et énormément de toiles préparées, tous ces effets se retrouvent selon la saison. Mais en voilà bien long sur ce sujet, bientôt tu verras ce travail, pour le moment tu dois avoir la tête à l'envers.

Je m'occuperai de tes commissions quand Michel sera là, quoique j'aie bien peu de temps à moi puisque je ne suis libre que le soir. Aujourd'hui, par hasard, j'ai quitté plus tôt l'hôpital à cause du temps qui ne faisait pas mon affaire et je tenais à t'écrire plus longuement. Ne t'inquiète pas de ma santé, elle n'a jamais été si bonne, et tu sais que cette lutte avec la nature est ma passion.

Michel t'aura sans doute écrit de là-bas; hier soir, j'ai reçu un mot de lui: il paraît content, mais n'avait pas encore été à la mine. Depeaux lui a, paraît-il, prêté des vêtements à lui, car il aurait perdu les siens. Evidemment, non, il ne faut pas qu'il reste ainsi oisif et, entre nous, j'espère bien qu'il sera de nouveau ajourné, alors il faudra aviser.

Pour J.-P. [Jean-Pierre], pourquoi ne rappellerais-tu pas sa promesse à M. Darolles, un simple mot lui disant que tu es inquiète de sa santé? Si ça l'embête, ce sera un petit malheur. Je viens d'être interrompu par une lettre de Jacques me demandant encore de l'argent; 300 francs. Je lui en [ai] fait envoyer dernièrement 1600; s'il me faut l'entretenir complètement, c'est dur; je ne puis, je le crains, lui envoyer de suite, je vais voir, car je ne voudrais pas manquer d'argent au moment de partir et cependant je suis arrivé ici avec 6600 et Durand m'en a renvoyé 3000, soit 9600, sur lesquels j'ai, du reste, payé deux mois à Mr Darby et à Michel, plus un complet et pas mal de petites choses, et je frémis à la note que je vais avoir chez le Md [marchand] de couleurs; 40 toiles, au moins quatre caisses et des couleurs, etc... Enfin, je ne voudrais pas être à court.

Ce soir, je verrai si j'ai 300 francs en billets français; dans ce cas, je les enverrai à Jacques; il a l'air plein d'espoir et me dit que peut-être il viendra à Paris où M. Taconet a besoin de lui.

A bientôt, ma femme chérie, je ne cesse de penser à toi. Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que Germaine. Ton vieux Claude.

Document original.

1544. À ALICE MONET

Londres, jeudi 29 mars 1900.

Jour de leur départ, avec beau temps¹

Je suis décidément un imbécile que le moindre événement déroute tout de suite; aussi, depuis ce matin, je n'ai fait que des bêtises, pensant sans cesse à toi, à la crainte que j'ai, te connaissant si bien, de te savoir surexcitée et je te vois au Havre, si le bateau a le moindre retard, et quand même l'arrivée du navire, et la joie enfin. J'ai peur que tu ne te rendes malade et je ne cesse d'y penser. Puis cette lettre de Jacques à laquelle je n'ai pu encore répondre, celle de Germaine, les commissions, moi qui ne sors que le soir. Tout cela me traverse l'esprit; je veux quand même me hâter et ne fais rien de bon. J'espère que cela ira mieux demain, car aujourd'hui j'ai bien gâté et perdu deux toiles.

Je suis sans nouvelles de Michel; sans doute il reviendra demain ou samedi; aussitôt nous ferons l'achat pour les petits. Je compte beaucoup sur Michel pour tout cela, car je n'ai guère le temps. Dis à Germaine que je ferai tout mon possible, sans rien garantir.

Quant à revenir par Le Havre, il n'y faut pas songer; d'abord j'ai mon retour par Dieppe, et, comme j'ai peur d'être juste comme argent, il faut en profiter; puis, avec tous mes colis, ce serait un ennui du diable pour les faire transporter du bateau à la gare, tandis que, par Dieppe, je n'ai plus à m'en occuper. Samedi ou dimanche, je te dirai ce que je compte faire, car, pour partir, il me faut cesser de travailler la veille presque. Mais de toutes façons, je t'en prie, sois bien raisonnable et ne te creuse pas, sois aussi calme que possible.

Je suis obligé de clore ma lettre; il est 7 heures, il me faut m'habiller pour aller chez Moore, et, encore ce soir, ai-je quitté l'hôpital plus tôt, vu mon état d'énervement, sans quoi je n'aurais pu que t'envoyer deux mots.

Je t'embrasse bien fort comme je t'aime, et t'envoie toutes mes pensées. Baisers à Germaine. Oh! vous parlez de commissions quand on est comme je suis.

Ton vieux

Claude.

¹ Il s'agit du départ d'Amérique de la famille Butler.

Document original.

1545. À ALICE MONET

Londres, vendredi 30 mars 1900, 9 h ½ du matin

Comme je m'en doutais bien, te voilà dans un bel état d'énervement, et vraiment j'appréhende. Allons, ma chérie, sois calme et raisonnable et ne va pas toi-même te rendre malade.

Je t'écris ce matin, car ça ne va pas; je suis aussi détraqué par tout ce qui me passe dans l'esprit, et, pour ces derniers jours, j'aurais tant eu besoin de toutes mes facultés; puis, depuis ce matin, j'étais très inquiet de Michel dont je n'avais pas de nouvelles; rien encore ce matin, et, comme hier il y avait eu un grave accident de chemin de fer, ma tête travaillait et j'allais m'habiller et descendre en bas pour tâcher de savoir, de télégraphier à Depeaux. Bref, on vient de m'apporter un mot de lui: il revient aujourd'hui.

Je ne puis encore te dire ce que je compte faire; certes, si je reste comme je suis, énervé, agacé, je bouclerai; sinon, j'aurais tant voulu travailler encore ces quelques jours; mais, en tout cas, je partirai sûrement jeudi matin, pour être à Giverny en même temps qu'eux.

Je viens de faire des feuilles dans ce que j'ai d'argent français et ne puis faire l'envoi à Jacques; donc, pour ne pas le faire attendre davantage, envoie-lui de suite ces 300 francs. Le dîner, hier, s'est bien passé; il y avait deux poètes anglais et une femme peintre. Ce soir, je dîne avec Sargent et peut-être n'aurai-je pas le temps de continuer ma lettre, si je parviens à travailler; dans le cas contraire, oui, et alors je verrai si Michel peut s'occuper des jouets avec moi. A ce soir donc; je vais essayer de travailler, c'est toujours admirable, mais [je] suis honteux de ce que je fais. A ce soir, ma chérie, sois calme; cela me calmerait moi-même, mais [je] n'y compte guère.

5 h ½. Hélas! ma pauvre chérie, la journée s'est aussi mal finie qu'elle avait

commencé, et je suis dégoûté, navré. Comme je te le disais ce matin, j'ai voulu me remettre au travail et, malgré un temps superbe, n'ai fait que gâcher des toiles. Aussi ai-je pris le parti de sortir jusqu'à l'heure du déjeuner, passant chez le Md [marchand] de jouets, où je devais retourner avec Michel, et, de là, voir chez Boussod un Whistler dont on m'avait parlé hier. Bref, après déjeuner, Michel est arrivé, au moment où j'allais me remettre au travail; je lui ai fait monter à manger, et, ne me sentant pas en train, nous sommes allés acheter les bicyclettes et la balançoire; le [colis] partira ce soir même, mais je crains que ce ne soit une mauvaise opération, avec les frais de transport et de douane, et je suis persuadé que J.-P. [Jean-Pierre] aurait trouvé plus avantageusement à Paris, car j'en ai eu pour 120 francs.

Après cela, je suis allé à l'hôpital; [j'ai] mal travaillé, n'ayant pas l'effet voulu. Enfin, las d'attendre, j'ai fermé ma boîte, et me voilà; et, de ma fenêtre, je vois la brume attendue et l'effet qui y est en plein; mais trop tard pour y retourner. En somme, je crois que je vais m'occuper du départ; je n'ai plus cœur à la lutte, c'est fini; et moi qui pensais revenir content et victorieux! Macache! c'est moins que rien, et [je] suis arrivé à détruire ce que j'avais pu faire avec tant de peine. Heureusement que la présence des petits saura bien me déridier. Ils ont un temps superbe, et tu ne dois pas te tourmenter. Ecris-moi toujours, car il me sera difficile de partir avant mardi au plus tôt. Du reste, je t'en informerai la veille par dépêche, ne sachant ce qui peut arriver, si j'avais le bonheur d'être plus calme demain. Michel m'a dit t'avoir écrit hier; il est bien content de son voyage et a vu de très beaux endroits, mais il m'annonce la venue de Depeaux pour demain soir; il m'a fait prier de retenir une chambre à Savoy; il est vrai qu'il doit repartir dimanche pour Rouen.

Ce soir, dîner avec Sargent; je doute que cela change le cours de mes pensées. Enfin, lundi, si je n'ai pas un peu pris le dessus, nous nous occuperons des commissions, car demain samedi il n'y a pas moyen.

Ne t'attriste pas de ces lignes, ne pensons qu'au bonheur d'être enfin réunis, et de revoir ces chéris. Ma vie n'a cessé d'être une suite d'ardeur et d'enthousiasmes suivis de déceptions; j'avais, cette fois, espéré être plus heureux, et c'est le contraire. Après un peu de repos, je ne m'en remettra pas moins à l'œuvre, et peut-être la France semblera-t-elle plus facile à rendre que ce pays si changeant, mais, à cause de cela, si admirable.

A bientôt, ma femme chérie, je t'embrasse tendrement et t'envoie toutes mes pensées. Ton vieux Claude.

Document original.

1546. À ALICE MONET

Londres, 31 mars 1900, 10 h du matin

Ma bonne chérie, Un peu calmé ce matin et avec cela un temps splendide, j'ai pu travailler un peu et profite d'un moment où je ne puis rien faire pour commencer ta lettre. Tu peux être tranquille pour la traversée: ils doivent avoir très beau temps, et le baromètre monte.

Avec ces hauts et ces bas, je ne puis te rien dire encore pour mon départ, écris-moi donc tant que tu n'auras pas de dépêche et tiens-moi bien au Ct [courant] de ce que tu feras, à quel hôtel tu descendras au Havre. Je te conseille le Continental ou Frascati, étant tous deux à la jetée, et, aussitôt le bateau en vue, avoir une voiture toute prête pour aller au bateau, et ne pas manquer de leur adresser un télégramme à bord les informant que tu es là, car quelquefois, s'il arrive dans la nuit ou avant la marée, on débarque les passagers sur un remorqueur.

Si je partais mercredi, j'irais te rejoindre le soir au Havre; si ce n'est que jeudi, il faudrait, du Havre, m'adresser en gare de Rouen, en précisant sur l'adresse que je viens de Londres, un télégramme m'indiquant bien si le bateau est arrivé, si je dois venir sans crainte de vous croiser ou si je dois vous attendre à Rouen, ou, si vous êtes passés, vous rattraper à Giverny. C'est bien entendu comme cela, n'est-ce pas? Je crois que je ne pourrai te fixer sur mon départ que lundi ou mardi, parce qu'on m'affirme que le chemin de fer n'acceptera pas l'enregistrement de mes huit caisses. J'en ai parlé hier à Sargent qui en est certain, mais qui va faire des démarches pour l'obtenir; j'ai passé une bonne soirée avec lui, il a été plus aimable que jamais et, me voyant démoralisé, a tout fait pour me remonter. Mais je m'arrête, voilà l'effet; au travail bien vite, à ce soir.

3 h^{es}: ça marche tout doucement, temps merveilleux. Que c'est donc bien et quelle malédiction d'être si sensible, si peu maître de soi; je pense tout le temps à toi et je me dis que peut-être le mieux serait que je parte mercredi soir, si d'ici là je continue à travailler raisonnablement.

A 11 heures ce matin on m'apporte la carte de d'Estournelles, je dis de faire monter, continuant de travailler et disposé à le recevoir tout en travaillant; enfin, on frappe et je vois un gosse qui me tend la main, mais dont je ne m'explique pas la présence; devant mon épatement, il me dit: «Vous ne [me] reconnaissez pas, M. Monet? Je suis le fils d'un de vos grands amis.» Il avait un bandeau sur l'œil et je ne le reconnaissais pas. Bref, c'était le fils d'Estournelles venu à Londres avec papa et me faisant demander quand il pouvait venir me voir, et il doit venir demain, mais je lui ai de suite envoyé un mot pour le cas où il rencontrerait Michel, de ne pas parler de son cas devant lui, car Michel informé de sa venue ne dit rien, mais n'en pense pas moins; heureusement que demain il ne sera pas là, il va à bicyclette avec ses copains, et j'aime mieux cela, je serai plus à l'aise pour chauffer d'Estournelles, mais je reprends le travail, je terminerai tantôt.

Il est 7 heures, je reviens de l'hôpital où j'ai travaillé à quatre toiles, peu c'est vrai mais cela ne m'est jamais arrivé, mais hélas! il est trop tard et demain ce sacré dimanche, et la veille du départ il sera impossible d'y travailler.

J'ai oublié de te dire que les tricycles sont démontés à cause de l'emballage, et qu'il y en a un un peu plus grand pour Jimmy.

Je t'embrasse comme je t'aime ainsi que tous. Ton vieux Claude bien fatigué tout de même et bien embêté malgré la joie du retour et la joie de revoir les enfants.

Document original.

1547. À ALICE MONET

Londres, 1^{er} avril 1900, 4 h^{es}

Ma bonne chérie, J'ai reçu hier soir ta deuxième lettre de vendredi; comme la mienne venait de partir et le soir au moment de me coucher, ta dépêche d'hier m'arrivait. Merci, ma chérie, de ton encouragement et surtout de ton courage; je le sais bien que tu fais tout pour m'épargner le moindre souci, mais si tu ne m'avais pas informé du départ des enfants, je t'en aurais voulu. C'est moi qui suis bête de me désespérer ainsi. Je suis heureux de te savoir raisonnable, mais n'y crois qu'à moitié; le principal sera de ne pas t'alarmer si le bateau a le moindre retard; c'est toujours chose possible, et il faut s'y attendre, c'est le mieux. Je compte toujours partir soit mercredi soir, soit jeudi matin; je compte donc bien être informé de ta décision et sur une dépêche adressée en gare de Rouen si je ne partais que le jeudi matin; cela va dépendre de mes bagages, c'est là la grosse affaire.

D'Estournelles qui a déjeuné avec moi va me faire donner par l'ambassadeur un laissez-passer pour la douane en France, ce qui est un souci de moins; son ami Cambon, l'ambassadeur, voulait m'avoir à déjeuner, mais j'ai fait comprendre à d'Estournelles que cela m'était impossible. Il a été stupéfait de mes toiles, tout en

faisant la part de l'état déplorable où elles sont, mais il connaît et aime Londres, il a plus facilement compris ce que je voudrais faire.

Depeaux, qui devait arriver hier soir, n'a pas paru et s'est amené ce matin à 8 heures, ayant voyagé de nuit pour partir à 10 heures pour Rouen, de sorte qu'il ne m'a pas dérangé longtemps; il est stupéfait du calme et de la froideur de Michel dont il n'a pu tirer ses impressions.

Quant au travail aujourd'hui, il est médiocre, temps monotone, et puis chaque jour la lumière devient tout autre et il est temps que je parte; donc sans doute à jeudi, en partant mercredi soir. Ce sera plus dur, attendu que je viens de pincer un bon rhume; c'est sans doute en travaillant avec tant d'action hier soir à l'hôpital; j'étais excité et en nage, mais cela va se passer, j'espère. Je t'écris de bonne heure afin d'aller faire un bon tour de parc, car, depuis trois jours, je n'ai guère pris l'air et je sens que j'en ai besoin. Vous avez dû aujourd'hui prendre toutes vos dispositions pour le voyage du Havre, et j'attends que tu me donnes toutes les indications.

Je t'embrasse comme je t'aime, ma femme chérie, ne m'en veux pas surtout de ma nervosité, mais tu dois le comprendre, quand on est absorbé comme je le suis par un tel travail, c'est assez naturel. A bientôt, encore toutes mes tendresses, mes pensées constantes, embrasse pour moi Germaine. Ton vieux Claude.

Je n'ai pas eu Michel aujourd'hui, il est en balade avec des amis.

Document original.

1548. À ALICE MONET

Londres, lundi soir 2 avril 1900

Ma bonne chérie, Je crois pouvoir t'annoncer mon départ pour après-demain, mercredi, le matin pour arriver à Rouen vers 5 ou 6 heures, mais cela dépend surtout de la question de mes bagages; on s'en occupe et [j']attends la solution d'un moment à l'autre; de reste, je te le confirmerai par une dépêche demain à la fin de la journée. J'ai commencé à emballer, car je n'ai rien pu faire malgré un temps superbe, mais qui n'est plus cela. Du reste, j'ai pincé un rhume qui m'abrutit, un mal de tête, etc...; je me soigne, tu penses, et ne suis sorti que pour aller avec Michel à l'hôpital chercher ma boîte et payer le Md [marchand] de couleurs 700 francs environ, et je crois que je ne descendrai même pas dîner, n'ayant pas faim et préférant ranger un peu et me coucher. Ne va pas croire surtout que je suis malade, un rhume et c'est tout, et cela m'embête au moment de partir.

A bientôt donc, ma chérie, sans doute chez les enfants à Rouen, ce qui leur fera plaisir. D'après ce que tu me dis, c'est donc *au plus tôt* jeudi midi que le Touraine peut arriver, comme il peut n'arriver que le soir ou le lendemain, et c'est alors qu'il ne faudra pas s'emballer. Les dernières nouvelles de Marthe ne sont guère bonnes, et c'était à craindre, mais ce n'est pas le moment de parler de cela.

J'ai consulté ton petit livre de pharmacie et toutes tes notes: aconit était indiqué, mais il manque ou bien il est chez Michel; je prends belladone, ayant eu mal à la gorge, des picotements quand je tousse, ainsi qu'une vive douleur au creux de la poitrine; enfin, je vais me dorloter ce soir, prendre quelque chose de chaud afin qu'il n'y paraisse plus demain. Je t'embrasse bien tendrement et Germaine aussi.

Ton vieux qui t'aime

Claude.

Document original.

1549. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 10 avril 1900

Cher Monsieur Durand, Me voici de retour depuis trois jours, en même temps que nos enfants revenaient d'Amérique.

J'ai dû quitter forcément mes travaux à Londres, d'abord parce que l'atmosphère et la lumière étaient par trop changées, mais aussi parce que j'étais vraiment las et à bout de forces; aussi serai-je obligé de refaire un autre séjour à Londres pour mener à bien tout ce que j'ai entrepris. Je ne suis pas autrement mécontent de ce que j'y ai fait, mais ce ne sont que des commencements. Je pense venir à Paris demain ou après et serais bien aise de pouvoir toucher ce qui me revient d'argent chez vous, vous priant tout d'abord de bien vouloir payer pour moi les 6000 francs que je dois à MM. Bernheim pour la figure de Renoir.

Ceci payé avec les 12000 du Renoir, 3000 qui m'ont été adressés à Londres, plus 1600 à M. Hoschedé et 1000 à Giverny, sur les 32000 qui me restaient dus lors de mon départ, c'est, si je ne me trompe, 8400 francs qui me reviendraient, et que je vous demanderais si je viens à Paris demain ou après. Autrement je vous prierais de m'adresser cette somme, mais je vous avertirais si je devais renoncer à venir à Paris en ce moment.

Mes meilleurs compliments et à bientôt. Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 375-376 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1550. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 19 avril 1900

Cher Monsieur Durand, Je vous expédie ce matin même par grande vitesse 11 des tableaux que vous avez choisis, soit dans une caisse dont je vous adresse la clef par la poste:

5 toiles *Norvège*,
3 toiles *Environs Dieppe*,
1 toile *Prairie Giverny*,

et un colis contenant 2 *Vues de la Seine, série des Matins*.

Il me reste à vous livrer 6 toiles qui ne sont pas encore signées et que je vous enverrai sitôt que possible.

Je pensais recevoir un mot de vous me renseignant sur ce que vous aviez vu et appris à l'exposition avec M. Bernheim et serais bien aise d'être renseigné le plus tôt possible. En hâte, recevez mes meilleurs compliments. Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 376. Archives Durand-Ruel.

1551. À A. ALEXANDRE

Giverny, 20 avril 1900

Cher Monsieur Alexandre, J'ai la plus grande admiration pour le talent de Rodin. Il est unique dans notre temps et parmi les plus grands de toutes les époques. Il sait ce que je pense de lui et vous aussi sans doute, mais à mon grand regret je ne puis satisfaire votre désir pour plusieurs raisons: d'abord parce que je ne sais pas écrire, ce n'est pas mon métier, et qu'un artiste de la valeur de Rodin n'a pas besoin du certificat de ses confrères pour avoir le succès qu'il mérite et qu'il aura. Que vous mettiez en tête de son catalogue des extraits d'articles de écrivains qui l'ont défendu et exalté, rien de plus naturel. Hors cela, m'est avis qu'il faut laisser toute autre attestation aux marchands d'élixir, aux Géraudel, aux Mariani.

Excusez ma franchise et croyez à tous mes regrets.

Amicalement à vous,

Claude Monet.

Document original.

1552. À R. MARX

Giverny, 21 avril 1900

Cher Monsieur Roger Marx, Puisque Pissarro le premier a cédé à votre désir, et après Renoir et moi, et que j'apprends par M. Durand que nous aurons une salle à nous, il faut donc faire pour le mieux et avoir un très bon choix...

[Monet a donné par écrit à M. Durand-Ruel] toutes les indications possibles. [Il désire voir représenter toutes ses séries] y compris les *Cathédrales* et les *Matins*...

Donations Claude Roger-Marx, Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Paris, 1980-1981, p. 92, n° 81.

1553. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 avril 1900

Cher Monsieur Durand, D'après ce que vous me dites, je vois qu'il vaut mieux faire au mieux et n'exposer qu'un très bon choix; c'est pourquoi je vous ai télégraphié et vous prie de voir Faure et MM. Leclanché et Gallimard et me faire savoir de suite si je dois vous envoyer la Cabane de Pourville rachetée à la vente Choquet, et la Creuse. J'adresse un mot à Marx pour lui faire part de mon désir.

En hâte, votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 376-377. Archives Durand-Ruel.

1554. À A. ALEXANDRE Giverny, 25 avril 1900

Cher Monsieur Alexandre, Vous le voyez bien que je ne sais pas écrire puisque vous avez pu voir tant de choses dans ma réponse, et me voilà bien désolé de vous avoir ainsi peiné et que vous ayez pu croire un instant à tant de sous-entendus dans ma lettre, qui n'avait que le tort d'être trop brutalement rédigée. J'écris comme ça me vient et m'exprime souvent mal. Vous comprenez bien que je ne doute pas du sentiment qui vous guide en faveur de Rodin et je vous prie de n'en pas douter, comme je vous prie de ne pas douter de toute ma sympathie. Le fond de ma pensée est, je le répète, qu'un homme comme Rodin n'a pas besoin du concours quel qu'il soit de ses confrères pour avoir le succès qu'il mérite, puis, quoi que vous en disiez, je ne sais pas écrire et je déplore ce besoin que l'on a actuellement de faire parler et écrire les artistes qui ont mieux à faire selon moi.

Je voudrais que vous compreniez bien le fond de ma pensée et vous prie bien de ne pas m'en vouloir. Croyez à mon amicale et sincère sympathie. Claude Monet.

Si vous le jugez bon, voilà quelques lignes, assez bêtes du reste. Faites-en ce que vous voudrez. Vous ne manquerez pas de lettres plus intéressantes, mais peut-être aussi moins sincères.

Document original.

1555. À A. ALEXANDRE [Giverny, 25 avril 1900]¹

Vous me demandez de vous dire, en quelques lignes, ce que je pense de Rodin. Vous le savez ce que j'en pense, mais, pour le bien dire, il me faudrait un talent que je ne possède pas; écrire n'est pas mon métier. Mais ce que je tiens à vous dire, c'est ma grande admiration pour cet homme unique en ce temps et grand parmi les plus grands.

L'exposition de son œuvre sera un événement. Le succès en est certain, et sera la consécration définitive du bel artiste. Claude Monet.

¹ Contrairement aux deux lettres précédentes (n° 1551 et n° 1554) dont nous connaissons les originaux, ce document ne nous est parvenu que sous la forme d'une transcription par Arsène Alexandre, conforme au texte publié dans le catalogue de l'exposition Rodin.

Préface de Claude Monet pour le catalogue: «Exposition de 1900 — L'œuvre de Rodin», Paris, 1900, p. V. Copie de lettre transcrite par Arsène Alexandre.

1556. À P. NADAR Giverny, 5 mai 1900

Cher Monsieur Nadar, Ci-joint, je vous adresse la somme de 600 francs que je restais vous devoir en vous priant de m'excuser d'avoir tardé de m'acquitter de cette dette, mais, depuis mon retour de Londres, j'ai été fort occupé, m'étant replongé dans de nouveaux travaux.

Toutes mes excuses, avec l'expression de ma cordiale sympathie. Claude Monet.

M. L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 114.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24279, f° 94-95.

1557. À G. GEFFROY Giverny, 25 mai 1900

Cher ami, Excusez-moi de ne vous avoir pas répondu plus vite. Vous pouvez dire à Fèvre qu'il peut compter sur moi, heureux de pouvoir lui rendre service. Où faut-il lui adresser, ou bien est-ce à vous, car je n'ai pas la monnaie; je vais la faire faire et, aussitôt votre réponse, l'envoi sera fait.

Je vous plains d'être obligé de tant trimer à l'Exposition; c'est si beau à la campagne, je voulais vous écrire pour que vous veniez voir le jardin si beau en ce moment; ça vaut le voyage et, dans 15 jours au plus, ce sera passé. Je travaille avec de plus en plus d'ardeur. Ecrivez-moi et dites quand vous venez.

En hâte, amitiés de votre fidèle Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1558. À CLEMENCEAU Giverny, 29 mai 1900

Mon cher ami, J'attends toujours votre visite promise. C'est le vrai moment, vous verrez un jardin splendide, mais il faut vous hâter. Voulez-vous venir soit dimanche, soit lundi? Plus tard tout sera défléuri.

Entendez-vous avec Geffroy et écrivez-moi. Je compte sur vous. Puis [j'ai] des tas de toiles nouvelles. En toute amitié, Claude Monet.

Secouez Geffroy et venez.

Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.

1559. À G. GEFFROY Giverny, 29 mai 1900

Cher ami, Si vous tardez, le jardin sera défléuri et je voudrais tant que [vous] le voyiez tel qu'il est. Venez vite; j'écris à Clemenceau pour qu'il s'entende avec vous. Amitiés, Claude Monet.

L'envoi Fèvre est fait.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1560. À JULIE MANET Giverny, 29 mai 1900

Chère Mademoiselle, Je vous adresse mes vœux de bonheur les plus sincères, vous priant de me pardonner de ne pas assister à la célébration de votre mariage comme c'était mon devoir et comme je m'en faisais une joie, mais je suis aux prises avec la nature; des toiles dont je ne puis me tirer et que je n'ai que deux ou trois journées pour sauver.

Je maudis le peintre qui me prive du bonheur de vous voir en mariée, vous suppliant de m'excuser et de croire néanmoins à ma sincère affection.

Ma femme et Germaine vous diront tous mes regrets et m'excuseront également auprès de votre cousine.

Je vous envoie à toutes deux mes vœux de bonheur et mes félicitations aux heureux mariés. Votre sincèrement dévoué Claude Monet.

Document original, collection Rouart.

1561. À RODIN Giverny, 31 mai 1900

Mon cher Rodin, Hélas! je suis retenu ici par un travail que je ne puis quitter de quelques jours, sous peine de perdre tout ce que j'ai fait. Et me voilà privé de la joie d'assister à l'inauguration de votre exposition. Mais je me dédommagerai d'ici quelques jours.

Excusez-moi donc et croyez à mon amitié, comme à mon admiration.

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1562. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 juin 1900

Cher Monsieur Durand, Je suis dans une phase de grand découragement. Ce n'est donc pas le moment de venir, bien que je n'aie pas cessé de travailler depuis mon retour de Londres, mais sans arriver à pouvoir rien terminer à mon goût. Je n'ai rien d'intéressant à montrer, et encore bien moins à vendre, résolu à ne plus jamais vendre que ce que je trouverai à peu près bien. Et j'ai peur que ce soit rare.

Quand je me sentirai mieux, je vous ferai signe, car pour le moment je suis trop dégoûté. Mes meilleurs compliments pour vous et tous les vôtres. Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 377. Archives Durand-Ruel.

1563. À JOSEPH DURAND-RUEL Giverny, 4 août 1900

Cher Monsieur Durand, Je vous remercie bien des jolies photographies que vous avez eu l'amabilité de nous envoyer.

Elles sont très réussies, mais nous serions bien curieux de savoir si celles de votre frère sont aussi bien.

Vous voudrez bien demander à votre frère, qui me l'a offert, de bien vouloir écrire à son cousin, capitaine d'infanterie à Rouen, s'il pourrait efficacement recommander mon fils Michel à l'un de ses collègues, s'il a des amis soit dans le 74^e ou le 39^e qui, tous deux, doivent prendre provisoirement garnison à Rouen.

J'attendrai la réponse pour m'occuper de faire incorporer mon fils dans l'un ou l'autre de ces régiments.

Merci d'avance, et recevez ainsi que Madame Durand-Ruel nos meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1564. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 août 1900

Cher Monsieur Durand, Excusez-moi de vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles et de ne pas vous avoir convié à venir comme je vous l'avais promis, mais c'est que l'été n'a pas été très bon pour moi malgré le beau temps qu'il a fait. J'ai cependant beaucoup travaillé, mais, comme je deviens plus lent et plus difficile, je n'ai pu faire ce que je voulais, ayant eu en plus un accident où j'ai manqué perdre un œil et qui, depuis un mois, m'empêche de voir, ce qui par conséquent m'a obligé de cesser tout travail. Vous pensez si j'ai eu peur et j'ai été bien inquiet pendant un moment, mais c'est fini à présent et j'espère pouvoir bientôt retravailler et rattraper le temps perdu.

Si vous pouvez disposer d'une journée pour voir mes nombreuses tentatives, venez quand vous voudrez, vous savez que vous serez toujours le bienvenu, vous et les vôtres.

Si vous deviez venir prochainement, je vous demanderais de m'apporter de l'argent. Si vous pouviez disposer de 20 000 francs, cela ferait mon affaire. Si vous ne deviez venir que plus tard, je vous demanderais de m'envoyer un chèque de 10 000 francs sur la Société Générale de Vernon et le reste serait pour quand vous viendriez. Mais je préférerais votre visite avec le tout.

Si le temps restait mauvais, je viendrais peut-être à Paris, car je n'ai pas bougé depuis mon retour de Londres et suis encore à voir l'Exposition, mais ce n'est pas certain. J'ai encore quelques toiles à vous livrer, je vais m'en occuper ces jours-ci. J'espère que ces lignes vous trouveront en bonne santé et content des affaires. Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 377-378 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1565. À G. GEFFROY Giverny, 23 août 1900

Mon cher ami, J'ai bien reçu votre dernier volume de *La Vie artistique*; tous mes remerciements et aussi mes compliments, car c'est toujours un plaisir de vous relire. Je voulais vous écrire depuis bien longtemps, bien qu'un peu fâché de votre abandon; vous avez beau être occupé, vous pourriez bien une fois de loin en loin, on peut le dire, consacrer une journée à votre ami. Où êtes-vous seulement, et où ces lignes vont-elles vous trouver? Enfin, si c'est à Paris, faites un effort, donnez-moi de vos nouvelles et puis tâchez de prendre un jour. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est surtout parce que j'étais dans une belle fièvre de travail, je croyais même que j'étais en train de progresser, enfin j'étais emballé dans un tas de choses et puis, crac, un accident me survient en jouant avec les enfants: j'ai cru perdre un œil, oui, mon ami, et ce que j'ai crié, ce que j'ai eu peur! Enfin, il n'y avait pas péril, mais, depuis un mois de cela, impossible de peindre, ni de bien voir, et j'ai peur de ne pas voir désormais sans lunettes. C'est passé à présent, et [je] songe à reprendre le travail, mais quelle inquiétude j'ai eue! Je n'ai, par conséquent, pas bougé et j'ignore l'Exposition; je n'ai fait qu'une courte sortie pour aller en automobile à Honfleur voir Mirbeau. [A] part cela, je reste et deviens de plus en plus casanier, jouissant des belles choses que j'ai sous les yeux, mais aussi me faisant bien de la bile à ne rien faire.

Vous êtes sans doute au courant de la décoration de Renoir; moi, j'en suis très attristé, et Renoir le sent si bien qu'il m'écrivit comme pour s'en excuser, le pauvre homme, et n'est-ce pas, en effet, bien triste de voir un homme de son talent, après avoir lutté tant d'années et être si vaillamment sorti de cette lutte malgré l'administration, accepter la décoration à l'âge de 60 ans? Quelle triste chose que l'être humain! C'eût été si chic de rester tous vierges de récompenses, mais qui sait? Je serai peut-être le seul dans ce cas, à moins que je devienne tout à fait gâteux. Mais en voilà bien long, et vous savez qu'écrire n'est pas mon fort. J'espère que vous êtes bien, ainsi que votre famille. Amitiés de votre fidèle Claude Monet.

Et Clemenceau?

Document original, ancienne collection André Barbier.

1566. À RENOIR [Giverny, vers la fin août 1900]

[Monet désapprouve Renoir qui vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur.] Ah! que c'est triste! [lui écrit-il.]

J. Baudot, «Renoir, ses amis, ses modèles», Paris, 1949, p. 50.

1567. À G. DURAND-RUEL Giverny, 11 septembre 1900

Cher Monsieur Durand, Vous seriez bien aimable de me faire savoir si vous espérez recevoir bientôt une réponse de votre cousin, le capitaine, parce que l'on m'informe qu'il est juste temps pour faire les démarches nécessaires pour faire choix d'un régiment.

En hâte, tous mes remerciements et amitiés. Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1568. À P. NADAR 14 septembre 1900

Cher Monsieur Nadar, Ces deux mots pour vous envoyer mes tardives félicitations et vous rappeler votre bonne promesse de mon grand portrait, celui de ma femme faisant l'admiration de tous. Mes meilleurs compliments, Claude Monet.

M. L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 115.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24279, f° 96-97.

1569. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 26 sep^{bre} 1900

Cher Monsieur Durand, Vous serez bien aimable de me faire envoyer par grande vitesse en gare de Vernon, de façon que cela arrive sûrement samedi matin à Vernon, une caisse contenant le portrait de Henner que je veux donner pour la fête de ma femme.

Puis, dans une autre caisse, celui de Baudry adressé à M^{lle} Marthe Hoschedé, dont je vous ai annoncé le prochain mariage avec M. Butler, et à laquelle je donne le portrait de son père.

Je compte sur vous pour me faire ces deux expéditions en temps voulu.

Je me suis remis au travail, mon œil étant revenu tout à fait bien.

En hâte, mes meilleurs compliments. Tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1570. À LOUIS VAUXCELLES

Giverny, 28 septembre 1900

Monsieur, Je suis désolé de répondre à votre aimable lettre par un refus, mais c'est chez moi un parti pris de ne plus me prêter à ce genre de publicité. Vous voudrez donc bien m'excuser, certain du reste que vous trouverez nombre de mes confrères heureux de prêcher et de faire des théories sur l'art.

Je comprends très bien l'intérêt que cela peut avoir pour vous, je le reconnais et serai le premier à lire les réponses qui vous seront adressées. Mais, pour moi, je m'en tiens à mes pinces.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments très distingués.

Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Assise-Rome, 1974, p. 116.

Archives Musée du Louvre (Fonds Heuriaux), Paris.

1571. À UN AMI-AUTEUR

Giverny, 28 sep^{bre} 1900

Mon cher ami, Coupable, oui, je le suis de ne pas vous avoir adressé un mot seulement pour vous remercier de l'envoi de votre livre, de la si gentille dédicace¹. Excusez-moi tout de même, je vous en prie, car ce n'est pas indifférence, je vous l'assure, et votre livre je l'ai lu avec le plus vif intérêt, avec passion même, tant je l'ai trouvé bien. Mais, vous le savez déjà, je suis plus que paresseux lorsqu'il me faut prendre la plume, remettant toujours au lendemain, surtout lorsque je suis pris par le travail, et c'est le cas depuis des mois.

Enfin mieux vaut tard que jamais, toutes mes excuses et merci encore.

Votre sympathique dévoué

Claude Monet.

Ne viendrez-vous donc jamais me trouver dans ma retraite? Ce n'est guère le moment de vous y convier, mon jardin, si beau jusqu'à ce jour, se dépare de plus en plus, mais la nature est toujours belle; à vous donc de décider.

2^e P.-S. — J'ai reçu un mot de votre ami Vauxcelles me conviant à répondre à un questionnaire pour publier au *Figaro*. J'ai dû, bien qu'il s'autorise de votre nom et de notre commune amitié, lui répondre par un refus et vous prie de m'excuser auprès de lui, mais j'ai horreur de cette façon de mettre les gens sur la sellette et j'ai pris le parti de toujours répondre négativement à l'avenir. On abuse vraiment, et je crois que cela n'intéresse personne.

Plaidez donc pour moi auprès de votre ami. Tout à vous,

Cl. M.

¹ Les livres dédicacés reçus par Monet en 1900 et conservés à Giverny ne permettent pas de choisir avec certitude entre différents auteurs-amis.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1572. À G. GEFFROY

Hôtel Terminus, jeudi matin [18 octobre 1900]

Cher ami, Je serai au rendez-vous chez Rodin, exposition, et compte bien vous y voir. Amitiés,

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier. Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Paris, cat. n° 247, n° 170.

1573. À ALBERT COLLIGNON, MAIRE DE GIVERNY 29 octobre 1900

[Monet lui adresse le télégramme reçu de M. Diette, directeur civil au ministère de la Justice: J'ai donc lieu de croire... que vous allez être officiellement informé de cette décision et que maintenant nous pouvons définitivement fixer la date du mariage au mercredi 31 courant...]

Me faire savoir si l'avis qui m'est adressé par M. Diette vous suffit et si nous pouvons de nouveau lancer nos invitations...

Charavay, juin 1961, n° 28257.

1574. À ?

Giverny, 30 octobre 1900

[Lettre relative à la fixation de la date du mariage entre Marthe Hoschedé et Théodore Earl Butler.]

Charavay, n° 10913.

1575. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 9 nov^{bre} 1900

Cher Monsieur Durand, J'ai reçu un mot de M. Camondo qui veut bien prêter son tableau. Montaignac également prêtera une de ses toiles d'Iris et, la semaine prochaine, je vous enverrai ou vous porterai moi-même les toiles dont suit détail avec dimensions, ainsi que vous me l'avez demandé.

En hâte, recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Coin de jardin (les Iris), 1900, à M. Montaignac; je fournirai le cadre de ce tableau. Le vieil Arbre (Ravin de la Petite Creuse) à Fresselines, 1889; mesures de la toile: 1 m sur 81 cm.

Torrent de la Petite Creuse à Fresselines, 1889; mesures 92 cm sur 65 cm.

Série du Bassin aux Nymphéas, 1900: n° 1 mesure 1 m sur 89 cm; n° 2 idem, Iris d'eau, 1900, mesure 1 m sur 89 cm; n° 3 idem, Iris d'eau, 1900, mesure 92 cm sur 89 cm.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1576. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 17 nov^{bre} 1900

Cher Monsieur, Je m'empresse de vous répondre que j'ai encore une toile de Norvège (Bord du Fjord), je la joindrai donc aux autres toiles.

C'est une importante exposition que vous voulez faire. J'avais compris que c'était seulement la série des Bassins avec un petit nombre d'autres toiles. Enfin, je vous verrai sans doute mardi ou mercredi. En hâte, votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 379. Archives Durand-Ruel.

1577. À FRANÇOIS THIÉBAULT-SISSON

Giverny, 19 nov^{bre} 1900

Monsieur, Excusez-moi, mais, par suite d'une absence, il m'a été impossible de vous répondre plus tôt. En dehors de ma date de naissance (14 novembre 1840 à Paris), je ne vois guère ce que je puis vous donner comme renseignement, si ce n'est que, dès ma plus tendre enfance, j'avais déjà la passion du dessin, que, rebelle à tout enseignement, je n'ai jamais suivi de cours ni été dans un atelier. Que très jeune j'ai eu le bonheur de rencontrer le peintre Eugène Boudin qui [m'a] ouvert les yeux et donné l'amour de la nature. Qu'enfin j'exposai pour la première fois au Salon de 65 et 66, où j'ai été reçu et remarqué des artistes; qu'à partir de ce moment j'ai toujours été refusé par suite de mes tendances, et que ce n'est qu'à force d'énergie et de

volonté que j'ai pu arriver, mais aussi grâce à l'appui matériel de quelques amateurs courageux et surtout grâce à M. Durand-Ruel.

Si, en dehors de cela, vous avez des questions à m'adresser, je suis tout à votre disposition pour y répondre.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1578. À LUCIEN GUITRY

Giverny, 26 novembre 1900

Cher Monsieur Guitry, Deux mots pour vous rappeler votre promesse et vous prier de me faire savoir quel jour vous pensez pouvoir venir à Giverny avec Anatole France. J'espère bien que ce sera très prochainement.

Vous avez dû recevoir une carte d'invitation pour visiter une petite exposition chez Durand-Ruel où j'ai réuni quelques toiles récentes. J'espère que vous l'avez bien reçue ainsi qu'Anatole France.

Je ne veux pas clore ces lignes sans vous exprimer toute mon admiration pour votre création de Coupeau¹, quelle émotion au dernier tableau, l'avant-dernier, veux-je dire! J'aurais voulu vous le dire sur l'heure, mais j'étais bouleversé.

Je vous serre bien cordialement la main.

Claude Monet.

P.-S. — Comme je vous l'ai dit le train est à 8 h 15 Saint-Lazare. J'attends un mot.

¹ Dans *L'Assommoir* par Busnach et Gartineau, d'après Zola, au théâtre de la Porte Saint-Martin.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Assise-Rome, 1974, p. 117.

Archives Musée du Louvre (Fonds Heuriaux), Paris.

1579. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 3 déc^{bre} 1900

Cher Monsieur Durand, Je vous adresse par chemin de fer grande vitesse une petite caisse contenant la toile que je destine à la vente de M^{me} Rambaud. J'espère que votre exposition marche bien et que vous en êtes satisfait.

Mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1580. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 4 déc^{bre} 1900

Cher Monsieur Durand, Si vous êtes stupéfié, je le suis plus encore, car enfin vous me connaissez assez pour savoir qu'il n'a jamais été dans mes habitudes de vous nuire, pas plus qu'à vos confrères, en vendant à bon marché, n'étant pas un homme d'argent, ce que vous savez aussi. Je ne cherche et ne sollicite la visite ni de marchands ni d'amateurs, mais ne puis cependant interdire ma porte à M. Rosenberg qui, depuis deux ans, me demandait à venir.

Je l'y ai autorisé et m'en repens bien, car il m'est très désagréable de recevoir des reproches immérités. Voici, du reste, ce qui s'est passé.

Je n'avais aucune raison de ne pas traiter M. Rosenberg en amateur et lui ai demandé 10 000 francs par tableau. Il s'est récrié me disant qu'il les aurait ailleurs à ce prix-là, que je devais ne le traiter que comme marchand, qu'il établissait son fils, etc., etc... Bref, et cela n'a pas été si bref que cela, à force d'insistance, j'ai fini par lui vendre deux toiles à 8000 et une à 9000 francs, ce qui est un prix très supérieur aux prix des autres marchands. Voilà la vérité, et si M. Rosenberg se vante d'avoir acheté les Bassins 7000, il a certainement altéré la vérité.

J'écris du reste à ce monsieur ce que je pense et, bien qu'il soit dans son droit d'exiger que je lui livre ces trois tableaux, je lui demandais d'annuler cette affaire, n'aimant pas que l'on se moque de moi.

Maintenant, permettez-moi de vous dire que le plus désagréablement surpris en ceci, c'est moi, car je ne puis croire que, si j'avais en réalité vendu aux marchands 7000 francs, la situation serait devenue si grave pour vous tous; il ne faut rien exagérer non plus. Moralité, produire moins et mieux vendre moins encore [sic]. Sans rancune, j'espère. Votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Dois-je vous dire aussi que M. Ivan Stchoukine, venu chez moi, a acheté un Bassin 10 000 francs? Alors il va sans doute se croire volé. Je vous assure que tout cela est bien embêtant.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1581. À P. DURAND-RUEL

6 déc^{bre} 1900

Cher Monsieur Durand, Vous devez comprendre que si quelqu'un a le droit d'être contrarié, c'est bien moi, tenant avant tout à ma tranquillité dont j'ai besoin pour travailler, n'ayant jamais cherché, et aujourd'hui moins que jamais, à attirer chez moi les amateurs pas plus que les marchands. J'ai le droit de dire que tous ces potins, toutes ces histoires de prix m'assomment absolument. Je ne peux cependant pas m'engager à ne rien vendre chez moi, lorsque l'occasion, que je ne cherche pas, se présente, d'autant qu'il est assez naturel que je sois flatté lorsque quelqu'un demande à me connaître et à me rendre visite et je ne puis, pour être agréable à plusieurs marchands, fermer ma porte aux personnes qui viennent jusqu'ici.

Certes, je regrette ce qui vient de se passer, mais quant à en être coupable, je ne l'admets pas. Pouvais-je supposer que vous demandiez quinze mille francs, de toiles que je vous ai vendues 6500 francs à vous comme à M. Petit, sans quoi j'eusse été bien simple d'en vendre une semblable dix mille. Je mentionne ce prix de 6500 parce que justement, celle que j'ai vendue 10 000 à Stchoukine est de la même série de l'année passée, que de plus elle était à l'état d'esquisse comparativement à celles exposées chez vous en ce moment et que, par ce fait même, j'avais lieu de croire l'avoir vendue à bon prix. Je me suis trompé, paraît-il, mais à mon préjudice en somme, et je ne vois pas que cela me mérite un reproche. La meilleure preuve en est que j'ai demandé 18 000¹ francs à M. Stchoukine pour une Cathédrale. En somme le tort qui vous est causé par cette vente n'est pas bien grave. M. Stchoukine vous reviendra sûrement, maintenant que je connais vos prix.

Quant à M. Rosenberg, cela me paraît presque comique et je maintiens ce que je vous ai dit, que le considérant comme marchand, je lui ai vendu bien plus cher qu'à qui que ce soit. S'il s'est fait tant de bruit autour de cela, c'est que l'on voulait simplement s'en faire une arme contre moi, ce qui m'est fort désagréable, attendu que j'ai toujours l'habitude de traiter les affaires consciencieusement et loyalement, aussi bien avec vous qu'avec vos confrères.

Aujourd'hui, vous me parlez d'un nouveau racontar, comme quoi M. Moline serait aussi possesseur d'une toile de Nymphéas qu'il offre au prix de dix mille francs. Je m'étonne que vous vous fassiez l'écho de pareils potins qui ne doivent avoir d'autre but que de vous taquiner tout en cherchant à me nuire.

Je ne sais d'où cela peut venir et ne tiens pas à le savoir, mais cela ne changera rien à ma façon d'agir, n'ayant rien à me reprocher.

Mais peut-être qu'une fois encore un syndicat va se former et m'imposera ses conditions comme lors des Cathédrales. Dans ce cas, j'en serai quitte pour rester paisiblement à travailler dans mon coin en cherchant à progresser. Cette supposition ne m'est suggérée que parce que vous me semblez considérablement grossir et aggraver les choses, tout en souhaitant que vous les jugiez sous un jour moins sombre. Croyez-moi toujours votre bien dévoué

Claude Monet.

¹ Nous lisons 18 000 et non 6800 comme il est transcrit par erreur à la pièce justificative (138), t. III, p. 301.

Archives Durand-Ruel.

1582. À G. PETIT
[Monet réclame un cadre.]

18 décembre 1900

1582a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 21 décembre 1900
Cher Monsieur, Je pensais vous apporter moi-même demain les deux toiles que vous avez choisies et que j'ai retouchées et mises au point, mais un empêchement m'oblige à remettre mon voyage à la semaine prochaine, sans doute jeudi. Je suis trop embarrassé pour vous donner une réponse au sujet de l'automobile, ne les connaissant que trop superficiellement; dans ces conditions, je ne voudrais pas vous en faire manquer la vente, et, d'un autre côté, il m'est impossible de prendre [une] décision sans avoir expérimenté votre voiture pendant quelques jours, et puis aussi sans savoir au juste les conditions que vous pourriez me proposer. Bref, pour qu'il n'y ait aucun malentendu, disposez-en sans vous préoccuper de moi, si vous avez acquiescé. Ce ne serait que dans le cas contraire que je pourrais prendre une décision, mais après avoir fait un essai pendant quelques jours, si cela vous paraît possible. Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments. Claude Monet.
P.-S. — Veuillez, je vous prie, remercier Monsieur votre frère de sa lettre et de son obligeance.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1582b. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 29 décembre 1900
C'est aujourd'hui seulement, en rentrant de Paris, que je reçois votre lettre du 27 Ct [courant] contenant votre chèque de 7000 francs pour solde de la dernière affaire. Je vous en accuse réception et vous en remercie.
L'affaire de l'automobile aurait peut-être pu se faire en échange d'une toile, mais, étant resté à Paris hier, je me suis laissé tenter par une machine de 8 chevaux, dernier modèle de Panhard, qui me sera livré demain. Si vous m'aviez primitivement offert la vôtre pour une toile, je me serais sans doute décidé de suite, mais vous n'avez sans doute pas de peine à la placer à ce prix. Croyez à tous mes regrets ainsi qu'à mes remerciements pour votre aimable obligeance. Votre cordialement dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1583. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 janvier 1901
Cher Monsieur Durand, Je viens vous demander si vous êtes toujours dans l'intention de venir me voir ces jours-ci comme vous en avez manifesté le désir, parce que, si le froid vient à cesser, je vais faire mes préparatifs de départ pour Londres et voudrais bien, avant de partir, régler nos comptes. Si donc vous ne pouvez pas venir bientôt, je m'arrangerai pour venir à Paris dans ce but. Je voudrais, si cela vous est possible, que vous puissiez me donner dix mille francs avant mon départ et que vous m'ouvriez un compte à Londres dans une banque ou chez un correspondant, cela doit être possible. J'attends un mot de réponse. Recevez mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1584. À OCTAVE MAUS Giverny, 9 janvier 1901
Excusez-moi, cher Monsieur, d'avoir mis ce temps à vous répondre, des déplacements dus à la fin d'année en sont la seule cause. Je ne puis malheureusement satisfaire à votre désir et j'en suis désolé, mais je suis à la veille d'un départ pour un long séjour en Angleterre, et n'ai que juste le temps de m'y préparer, sans pouvoir m'occuper d'autre chose. Je le regrette d'autant plus que le but que vous poursuivez mérite tous les encouragements. Excusez-moi donc de l'impossibilité matérielle où je me trouve de ne pouvoir vous donner satisfaction. Recevez, je vous prie, l'expression de ma cordiale sympathie. Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. II, p. 226. Archives Durand-Ruel.

1585. À RODIN Giverny, 9 janvier 1901
Mon cher ami, Je suis sans excuse de ne pas vous avoir répondu. J'ai été très dérangé ces derniers temps et n'ai pu prendre le temps de venir vous voir. Je vais sans doute partir bientôt pour Londres. Mais je tiens à vous voir avant, et, dès que je saurai devoir venir à Paris, je vous en informerai, de façon à ne pas vous manquer. Ce que je crains seulement, c'est de ne plus voir ce que vous vouliez me montrer. A bientôt, mon cher ami, je vous serre bien cordialement la main. Votre Claude Monet.
Musée Rodin, Paris.

1586. À P. DURAND-RUEL Giverny, 18 janvier 1901
Cher Monsieur Durand, J'ai bien reçu votre lettre avec les indications pour l'envoi de mes caisses. Je viendrai vous voir lundi ou au plus tard mardi matin, devant seulement partir pour Londres mercredi. En hâte, recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1587. À ALICE MONET Savoy Hotel, Embankment Gardens, London, vendredi 3 h ½ [25 janvier 1901]
Ma bonne chérie, Quelle agréable surprise en rentrant de trouver la bonne dépêche! J'ai de suite écrit à Orléans, bien que je pense que tu l'as fait aussi, et, selon ce que sera la réponse de M. Darolles, il sera peut-être utile d'user de M. Plancher. J'espère que Michel sera content malgré les ennuis du changement, mais vraiment Bourgeois est un chic type. Il me tarde bien d'avoir de tes nouvelles, de savoir comment tu es et aussi d'apprécier comment la bonne nouvelle est arrivée, de savoir ce qu'en dit notre petit Mich.
Je n'étais pas fier en vous quittant, j'avais retardé ce départ et n'étais qu'à demi entraîné, puis j'appréhendais l'arrivée ici, seul dans cette ville plus funèbre encore en ce moment, et j'étais bien content en arrivant hier soir d'apercevoir la figure de Sargent qui est très gentil et plein de prévenances; il a dû revenir après déjeuner avec moi chez M. Dicksee pour mes caisses, car, ce matin, je n'avais eu à faire qu'à des employés ne parlant qu'anglais et qui prétendaient que ni lettres ni clefs n'étaient venues; enfin, nous avons su après que tout était arrivé et que j'aurai mes caisses aujourd'hui et les attends anxieusement pour tout mettre en ordre. Comme je te l'ai dit, j'ai fait une très bonne traversée, mer presque calme en quittant Dieppe, mais qui est devenue assez forte pour qu'il y ait quelques malades. J'ai veillé assez tard; ayant quitté Sargent à 10 heures, je me suis mis à serrer tout mon linge, etc.; j'avais trouvé mes chambres bien prêtes comme j'avais dit et, au petit jour, par un temps superbe, j'étais en extase devant un superbe soleil en boule de feu, et maintenant je m'interromps de temps en temps pour regarder; c'est la tombée du jour, les lumières s'allument et c'est la féerie que tu sais.
Londres est, en effet, lugubre, tout le monde est en noir, Sargent en deuil avec crêpe comme tous du reste; nous avons déjeuné ce matin dans un nouveau grill-room dans Piccaly [Piccadilly], et c'était extraordinaire: comme cela, il n'y avait que du noir

dans une salle toute blanche; les théâtres sont fermés pour trois semaines; enfin, c'est moins que folâtre et ce ne serait pas le moment de venir ici. Heureusement que cela ne change pas la vue de mes motifs. M^{me} [Hunter] était à Londres il y a peu de jours, elle a de nouveau eu un accident de cheval, mais peu grave. Elle est comme toujours en allées et venues et doit partir prochainement en Allemagne, assister aux représentations d'un opéra de sa sœur, qui d'après Sargent a réellement un grand talent. Voilà, ma chérie, les seules nouvelles que je te puis donner. Je voudrais bien être à la besogne et suis anxieux de tes nouvelles. Je t'embrasse comme je t'aime ainsi que les petits, Marthe et Germaine, amitiés à Butler. Ton vieux Claude.
P.-S. — Naturellement, tu as eu des nouvelles de Blanche, elle m'a bien gentiment tenu compagnie pendant le temps que j'ai passé à Rouen. J'oubliais de te dire que l'Anglais qui habite la maison de Mr Hart est une connaissance de Sargent, le fils d'un de ses amis intimes, sculpteur anglais, et qui avait prié Sargent de me recommander son fils qui est, paraît-il, un gentil garçon. Sargent avait craint de m'ennuyer en lui donnant un mot pour moi.

Document original.

1588. À ALICE MONET Londres, samedi 4 h ½ [26 janvier 1901]
Ma bonne chérie, J'ai reçu tes bonnes lignes hier soir après dîner, et j'attends celles que tu as dû m'écrire hier, avec impatience. Je ne suis guère content aujourd'hui, car je suis toujours sans mes caisses que je n'aurai que lundi, et encore, ce n'est pas certain. Tu penses le mauvais sang que je me fais, j'ai beau faire quelques croquis au pastel, cela ne m'avance pas. Le temps était justement très joli et j'aurais pu travailler. J'ai attendu toute la journée et j'ai envoyé chez ce Dicksee, mais c'était fermé à cause du samedi. Je comptais faire une bonne promenade dans les parcs, mais voilà la pluie comme tous les jours à la fin du jour. Je vais donc me mettre à lire mon Delacroix. Demain je redéjeune avec Sargent, et viens de recevoir cette dépêche de M^{me} Hunter à qui j'avais adressé les rosiers. Rien à te dire de particulier, j'attends ton courrier pour savoir comment tu as appris la nouvelle pour Michel, car il me va falloir écrire à Bourgeois pour le remercier. Tu as sans doute télégraphié à Michel et [je] suis curieux de savoir s'il en a été de suite informé régulièrement et quand doit avoir lieu son changement. Malheureusement je ne saurai tout cela que lundi à cause de ce satané dimanche. J'ai oublié hier de te dire qu'avec Sargent nous avons été voir plusieurs expositions, entre autres celle où Durand a envoyé des toiles de Renoir, Sisley, Pissarro et moi; et, comme je le pensais bien, c'est d'un effet piteux. C'est bien mal nous faire connaître dans ce pays et je compte bien le dire au père Durand. A part le travail, j'ai repris mes habitudes ici. On y est toujours très bien, toujours une très bonne cuisine. Quelques changements seulement dans le personnel: le directeur si poli n'y est plus, non plus le garçon qui me servait au grill-room qui est resté le même, toujours délicieux à voir. A demain, ma chérie. Je t'envoie toutes mes pensées, de bons baisers pour toi et tous ceux qui seront près de toi demain, amitiés à Butler. Ton vieux Claude.
Document original.

1589. À ALICE MONET Londres, dimanche 27 janvier [1901]
Ma bonne chérie, J'ai reçu hier soir ta bonne lettre de vendredi et vais écrire ce soir même à Bourgeois et aussi à M. Fitz Gerald [sic], mais il faut que tu m'adresses le chèque. Je verrai si je puis le faire toucher au Crédit Lyonnais. Sinon, je l'acquitterai et l'enverrai à la Société Générale à Vernon, mais il faut que tu fasses recommander la lettre. Quant à la toile, je vais demander plus d'explications à M. Fitz Gerald. Je vois que tu es toujours ennuyée des domestiques et j'appréhende pour toi bien des difficultés. Tu ne me dis pas comment tu vas, ni si tu as vu M. Du Château. Rien de neuf pour moi ici, à cause du dimanche. Il fait un temps terrible, une vraie tempête, mais [je] continue à essayer des pastels. Cela m'amuse beaucoup, bien que je n'y sois plus habitué, cela m'occupe et pourra me rendre service. J'ai déjeuné chez Sargent. Il est tout occupé de son nouvel atelier qu'il installe fort luxueusement. Peut-être viendra-t-il dîner avec moi ce soir au café Royal. Il est tout à fait bien pour moi et voulait me faire recevoir dans un club, le Art Club, mais, n'y connaissant personne, j'ai décliné son offre. Il était chargé de m'inviter à dîner chez un peintre de ses amis pour jeudi, mais, comme M^{me} Hunter m'a demandé pour ce même jour, je n'ai pu accepter; c'est donc partie remise. Comme tu penses, j'attends impatiemment les nouvelles de Michel. Je t'embrasse comme je t'aime ainsi que tous, mes amitiés à Butler. Ton vieux Claude.
Et surtout soigne-toi, ne te fais pas de bile avec les domestiques, et dis-moi quand tu veux que je t'envoie de l'argent.
Document original.

1590. À ALICE MONET Londres, lundi 28 janvier [1901], 5 h
Ma bonne chérie, Reçu ce matin ta bonne lettre contenant celle de Blanche et j'y vois avec peine que tu n'es pas très bien et que tu tardes toujours à demander M. Du Château. J'espère qu'il sera venu et qu'une nouvelle piqûre t'aura un peu soulagée. Je reste toujours anxieux de savoir quand et comment le changement de Michel va se faire. C'est bien long ces courriers à si longue distance. J'espère cependant apprendre des nouvelles par ta lettre de ce soir. Je me fais un mauvais sang de tous les diables, n'ayant pas encore mes caisses, et je regrette bien, malgré le mal que cela m'aurait donné, de ne les avoir pas apportées avec moi. Elles ont été retenues à la douane à New Haven, et ce n'est que samedi que cet imbécile de Dicksee a envoyé les clefs à son agent à New Haven pour ouvrir les caisses à la douane; mais comme le samedi pas plus que le dimanche on ne fait quoi que ce soit ici, j'ai grand-peur de ne les avoir que demain ou après. Quelle perte de temps! Il est vrai que je ne perds pas mon temps pour cela, que je regarde beaucoup et observe ce que je devrai faire, que je fais force études au pastel, qui sont comme des exercices, mais cependant je voudrais être à l'œuvre plus sérieusement. Comme je te l'ai dit, j'ai dîné hier soir au café Royal où Sargent n'est pas venu mais où j'ai trouvé G. Moore. Nous avons dîné ensemble, il savait ma venue par Mr Hunter. Nous avons beaucoup causé des événements. La mort de la queen le laisse froid et il traite d'hypocrisie tout ce deuil. Il est plus que jamais contre la guerre et les Anglais, et va quitter Londres pour se retirer à Dublin en Irlande. C'est décidément un type curieux et intéressant. Ci-joint cette dépêche de Sargent que je reçois à l'instant. J'en suis à me demander d'où vient cette recrudescence d'amabilité de sa part, et si par hasard tu ne lui as pas écrit d'avoir soin de moi, tant je le trouve prévenant. Je vais donc dîner en ville tous ces jours prochains, demain chez M^{me} Sargent, jeudi avec M^{me} Hunter et le vendredi chez ce Mr Harrison, un peintre américain qui n'a rien de commun avec le Harrison qui vient à Giverny. Celui-ci est tout à fait gentil et sa femme est, paraît-il, charmante. Ecris-moi le plus longuement que tu le pourras, tu sais la joie que cela est pour moi. Raconte-moi ce qui se passe, ce que vous faites et, surtout, ne te laisse pas aller aux

idées sombres et soigne-toi bien. Je me porte très bien et serais content si j'avais enfin mes toiles et que [je] puisse les avancer.

Je t'embrasse bien fort, ma chérie, et ne cesse de penser à toi. Ne m'en veux pas de t'abandonner et sois courageuse. Embrasse bien pour moi Marthe et Germaine ainsi que les chéris, Jemy [Jimmy] et Lily, amitiés à Butler. Ton vieux Claude. P.-S. — Enfin on m'informe que j'aurai mes caisses demain matin à 9 hres.

Document original.

1591. À ALICE MONET Londres, vendredi soir 1^{er} fév. [1901], 7 h
Hélas! ma bonne chérie, je ne puis que t'écrire à la hâte. Je dîne très loin à 7 heures et demie et je viens de changer trois fois de chemise tant j'ai de mal avec ces boutons. J'avais dû sortir un moment pour aller chez Lechertier, de sorte que je suis pris par le temps. Je serais content si je n'avais tes pauvres lignes si tristes, si découragées, et te sachant toujours mal portante. Ne manque donc pas de relancer M. Du Château. Avec cela, je vais être sans nouvelles jusqu'à lundi. Oui, sans cela, je serais content ayant bien travaillé aujourd'hui, ce qui te fera plaisir. C'est grâce à mes pastels faits promptement qui me font voir comment il faut faire. Je n'ai pas encore commencé à l'hôpital, sachant que je serai interrompu deux jours. Ce sera pour lundi.

Je n'ai pas le temps de te raconter le dîner d'hier soir. Ce sera pour demain. Tu ne peux t'imaginer Londres. Ce soir, quelle cohue! Qu'est-ce que ce sera demain? Toute l'Angleterre sera là. Peut-être verrai-je cela, Sargent a dû s'informer pour aller chez quelqu'un qu'il connaît, il viendrait avec moi. Mais je te raconterai tout cela demain.

J'ai reçu une lettre de Michel. Merci de celle de J.-P. [Jean-Pierre], embrasse-les bien pour moi.

As-tu vu dans *Le Figaro* une annonce offrant des autos Panhard huit chevaux dernier modèle, à 10 000 francs? Puis il n'a pas exposé [sic]. M. Rémy avait peut-être raison et j'aurais été fourré dedans.

Mais voilà l'heure, il me faut partir.

Je t'embrasse ainsi que tous, petits et grands, amitiés à Butler.

Ton vieux qui t'aime et qui voudrait bien avoir de meilleures nouvelles, Claude.

Document original.

1592. À ALICE MONET Londres, samedi 2 février 1901
Ma bonne chérie, J'ai été bien heureux de trouver, en revenant des funérailles, tes bonnes lignes d'hier, et aussi deux bien affectueuses lettres de Marthe et de Butler, qui m'ont d'autant plus fait plaisir que je m'attendais à ne rien recevoir aujourd'hui. Je suis content de te savoir un peu mieux, mais ce voyage a dû te bien fatiguer, pourvu au moins que tu aies pu réussir. Remercie bien Marthe et Butler et qu'ils ne m'en veuillent pas si je ne leur réponds pas tout de suite.

Il me faut maintenant revenir en arrière pour te mettre au Ct [courant] de mes faits et gestes. Jeudi, le dîner Hunter, toujours charmante et aimable. Dîner dans un très chic restaurant de Piccadilly, toutes les dames en toilettes noires décolletées, et tu devines le luxe de M^{me} Hunter et de sa fille. Dîner très gai, du reste, et fini la soirée chez elles. Elle est venue pour l'enterrement, demain en Allemagne et elle sera de nouveau à Londres le 12, cette fois avec sa fille mariée et son gendre, le frère de Mr Williamson qui m'a demandé de tes nouvelles et s'est beaucoup informé de Jemy [Jimmy]. Hier soir, dîner tout à fait charmant chez l'ami de Sargent, un peintre américain tout à fait gentil. Chose drôle, en entrant dans la maison très bien arrangée, il me semblait y être déjà venu et, une fois dans la salle à manger, il n'y avait pas de doute: c'est, en effet, une des nombreuses maisons qu'a habitées Whistler. Très bon dîner en petit comité, Sargent et moi, ce Mr Harrison et sa femme, une Anglaise, tout le monde parlant français.

Sargent avait demandé la permission de m'amener dans une maison pour voir le cortège, mais le difficile était de nous joindre ce matin pour y aller et l'impossibilité de trouver un cab ce matin. Lui en avait retenu un au prix de 15 shillings pour le conduire chez cette dame, mais dans la crainte qu'on ne me laisse pas facilement passer, il m'a fallu me rendre à l'endroit à 8 heures du matin, et j'ai eu assez de mal à arriver tant il y avait foule de curieux, de troupes et de policemen, d'autant que la maison donne en face le palais Buckingham.

Nous devions nous retrouver à la porte, mais heureusement Sargent m'avait donné un mot de présentation et, voyant dès 9 heures tant de monde aux fenêtres et balcons de la maison, j'ai fini par entrer. Il y avait un salon rempli de dames, tu me vois d'ici! Bref, le maître et la maîtresse de la maison, tout à fait charmants, m'ont de suite présenté aux personnes parlant français, et fait très bien placer. J'ai rencontré là la sœur de M^{lle} Maxse, l'ami [sic] de Clemenceau, et aussi un grand écrivain américain, vivant tout à fait en Angleterre, parlant admirablement français et qui a été tout à fait charmant avec moi, m'expliquant tout, me montrant toutes les personnalités de la Cour, etc. (il s'appelle Henry James). Sargent dit que c'est le plus grand écrivain anglais. Butler le connaît-il? On a attendu jusqu'à près de midi, et comme il faisait froid, on faisait passer du bouillon.

Il y avait bien cent personnes dans la maison, placées à tous les étages, et j'ai eu la chance d'être au premier ainsi que Sargent, arrivé après 10 heures. Enfin, je suis très content d'avoir vu cela, car c'était un spectacle unique, avec cela un temps superbe, un léger brouillard avec demi-soleil et comme fond, St. James's Park. Mais quelle foule! et c'eût été beau d'en pouvoir faire une pochade. Dans tout ce noir de la foule, ces cavaliers en manteau rouge, ces casques, enfin cette quantité d'uniformes de tous les pays! Mais, sauf le recueillement de tous au passage du corbillard, que cela ressemblait peu à un enterrement! D'abord, pas de crêpe, pas de noir, toutes les maisons ornées d'étoffes mauves, le corbillard, un affût de canon traîné par de magnifiques chevaux café au lait, couverts d'or et d'étoffes de couleur. Puis, enfin, le roi et Guillaume, qui m'a paru d'un maigrelet qui m'a stupéfait; je m'attendais à lui voir une belle allure. Quant au roi, épatant à cheval et de grande tournure. Cela, du reste, était superbe.

Quel luxe d'or et de couleurs! et les voitures de gala donc, les attelages! J'en avais presque mal aux yeux. Mais ce qui était le comble, c'était de voir d'en haut cette immense foule se disperser une fois le dernier soldat passé, et nous ne savions pas où nous frayer passage, Sargent et moi, pour aller déjeuner. Pas de cab, tous les restaurants fermés jusqu'à 2 heures, y compris Savoy, et c'est à grand-peine que Sargent a trouvé un restaurant italien ouvert.

A 3 heures j'étais rentré, j'ai eu le bonheur de trouver vos lettres et puis j'ai travaillé un peu, mais je me rattraperai demain.

Il me tarde de savoir comment s'est passé ton voyage.

Je t'embrasse tendrement ainsi que tous, petits et grands, amitiés à Butler.

Ton vieux qui t'aime,

Claude.

Il me semble que le changement de Michel est bien long à se faire.

Document original.

1593. À ALICE MONET Londres, dimanche 3 fév. 1901
Ma bonne chérie, Repos forcé pendant un moment, j'en profite avant de me mettre à déjeuner. Il fait un temps des plus variables, mais c'est splendide.

A 9 heures, j'avais déjà travaillé à quatre toiles et, cependant, en me levant à 6 heures, j'ai bien cru que j'allais avoir une très mauvaise journée. Comme toujours le dimanche, pas l'ombre de brume, même c'était d'une netteté épouvantable; puis le soleil s'est levé aveuglant [à] ne pou[voir] le regarder. La Tamise n'était que de l'or. Dieu que c'était beau, si bien que je me suis mis à l'œuvre avec frénésie suivant le soleil et ses miroitements sur l'eau. Pendant cela, les cuisines s'allument. Grâce aux fumées, la brume est venue, puis des nuages, etc.

Hier soir, comme je te l'ai dit, je suis allé voir Sargent qui, comme moi, était resté enfermé tout le jour à travailler; [il] m'a offert une promenade le long de la Tamise, à Chelsea. Quel bel endroit et les belles choses que nous avons vues! Il a reçu une lettre d'Helleu lui annonçant sa venue très prochaine. Il a, paraît-il, été très malade, mais est guéri à présent. Sargent m'a de suite demandé si M^{me} Hunter ne m'avait pas dit du mal de lui, l'autre soir; qu'elle lui avait écrit qu'elle ne comprenait pas que, me sachant à dîner chez elle, il n'ait pas jugé bon de venir, que c'était ridicule à lui d'être pris par tant de dîners et de portraits des premiers venus, et il n'est pas très content, disant qu'il est bien libre de vivre à sa guise et de faire ce qu'il veut, que M^{me} Hunter est, quoique charmante, très autoritaire, qu'elle ne peut vivre sans avoir quelqu'un à dîner et qu'il faudrait tout laisser pour se rendre à ses invitations. Enfin, des potins, quoi!

Nouvelle invitation chez les Wertheimer pour ce soir, mais Sargent a cru devoir refuser pour lui et moi, et il a bien fait. Ce sera sans doute pour dimanche prochain. Il paraît que les photos sont très réussies. Sans doute on me les donnera quand j'irai y dîner.

Voilà, ma bonne chérie, je vais déjeuner. Le temps continue à changer à toute minute à cause des nuages et du grand vent. J'espère bien retravailler cependant et terminerai tantôt ma lettre. Hélas! pas de courrier aujourd'hui.

2 h 1/2. Je ne puis te dire cette journée fantastique. Que de choses merveilleuses, mais ne durant pas cinq minutes, c'est à devenir fou. Non, il n'y a pas de pays plus extraordinaire pour un peintre. Il est nuit en ce moment, pour quelques instants seulement, et j'ai dû allumer pour te griffonner mes sensations. Je te disais donc que c'était mon mauvais jour sans courrier et, cependant, j'aurais tant désiré savoir comment vous alliez, toi et J.-P. [Jean-Pierre], s'il y avait du nouveau. Puis j'ai comme une vague crainte que Michel, n'étant pas venu l'autre soir à la maison, n'ait été renvoyé à Rouen. Et il me faut attendre jusqu'à demain pour savoir tout cela. Tandis que toi, c'est au contraire ton bon jour, tu as les enfants près de toi, tu as la joie et jacasserie des petits et enfin, tu sais ce que je ne saurai que demain. Je ne veux cependant pas trop me plaindre. Certes, j'aimerais à être subitement transporté près de vous tous, mais j'ai aussi de grandes jouissances. Je vois des choses uniques, merveilleuses et je tripe de la peinture. Par moments, je me monte la tête pour retomber souvent dans ce terrible découragement que tu sais. Mais je reste vaillant, avec l'espoir que tant d'efforts ne seront pas vains. Mais revoilà la lumière naturelle, je m'arrête.

5 h. Ici je m'arrête tout à fait. Je viens de faire [une] pochade d'un effet épatant et, ma foi, je suis fourbu, vanné, et vais aller me dégourdir et prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner au café Royal, où sans doute je verrai le jeune G. Moore. Tu ne diras pas au moins que je ne t'écris que quelques lignes, et cependant, il me faut écrire encore à M^{me} Troisgros.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous, amitiés à Butler. Puis-je demain avoir, recevoir de bonnes nouvelles de Giverny. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1594. À ALICE MONET Londres, dimanche 3 fév. 1901, [6] h
Deux mots seulement, ma chérie, voulant faire une promenade de santé avant la nuit. J'ai travaillé presque sans arrêt depuis 7 heures et demie jusqu'à présent, m'étant fait monter une aile de poulet pour ne pas descendre. Je suis un peu las et ai besoin de prendre l'air. Je me suis donné beaucoup de mal et ne sais trop si j'ai bien ou mal travaillé.

Je verrai cela demain au réveil.

Naturellement, je n'ai pas de lettre de Giverny aujourd'hui et il me tarde bien d'être à demain pour savoir comment s'est passé ton voyage à Paris. J'espère que ce dimanche tu as eu tout le monde près de toi, y compris Michel, et que tout le monde va bien. Pardonne-moi de ne pas t'écrire plus longuement, mais je voudrais sortir avant la nuit complète.

A demain, je pense bien à vous tous. Je t'embrasse tendrement et tous les enfants, amitiés à Butler. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1595. À ALICE MONET Londres, lundi 4 février 1901
Ma bonne chérie, J'ai reçu ce matin tes trois lettres de samedi et d'hier. Je suis bien heureux de te savoir mieux et aussi que tu aies pu trouver à peu près ce que tu voulais comme domestiques, pourvu qu'ils ne manquent pas de parole et qu'ils fassent l'affaire.

Je suis bien content de la lettre de M. Darolles, mais je crois qu'une fois la chose faite, il faudra faire pistonner Michel par quelqu'un de Vernon, ce qui ne doit pas être difficile. Il a dû être bien ennuyé de ne pouvoir venir hier, mais il n'a pas longtemps à attendre, j'espère.

Je viens enfin de travailler à l'hôpital, tout cela est toujours diablement difficile, mais je suis plein d'ardeur et il faudra bien que cette fois j'arrive à un résultat. En dehors de l'hôpital, je travaille ferme de ma fenêtre et j'ai un bon parti, c'est de ne m'occuper que d'un de mes motifs, et, quand je m'en serai à peu près tiré, je passerai à un autre. Depuis que je suis ici, en dehors des pastels, je ne travaille qu'au pont de Waterloo, une dizaine de toiles. De cette manière, j'ai un moins grand nombre de toiles à surveiller, et ça va mieux, mais je serai bien content lorsque j'en aurai quelques-unes d'à peu près à point. C'est si difficile.

Me voilà un peu plus au calme depuis deux jours et m'en trouve bien. Trop de dîners me font toujours coucher tard et quand on travaille toute la journée debout comme je le fais, je ne suis pas fâché de me reposer. J'espère que Jean et Blanche sont bien; cela a dû te faire plaisir de les avoir ainsi que J.-P. [Jean-Pierre] et j'espère que le départ des domestiques se sera passé convenablement malgré ce que tu me dis de Louis; enfin t'en voilà débarrassée, c'est l'essentiel.

Rien d'autre de particulier à te dire, Londres a repris son calme car les théâtres sont toujours fermés et tout le monde est contraint de continuer à porter le deuil. Je ne t'ai pas encore dit, je crois, que les Anglais me semblent être moins que fiers de la tournure de leur guerre, et laissent percer même une certaine inquiétude. M^{me} Hunter me disait que son frère qui n'a été ni malade, ni blessé, venait de lui écrire, et qu'il lui disait qu'il fallait compter que ce ne serait pas fini avant deux ans. Le rêve des Anglais serait de capturer De Wet, ils prétendent qu'alors le reste se rendrait.

Hier soir, comme je te l'ai dit, j'ai fait une grande promenade d'une heure par les parcs. A St-James c'était merveilleux, tout le palais de Buckingham habité par des rois et des princes, était entièrement éclairé, et se reflétait dans le lac, c'était féérique à cette heure bleuâtre et avec le clair de lune. Puis, ne trouvant pas de place au café

Royal, j'ai dîné dans un nouveau grill-room où j'avais déjà été avec Sargent et [où] l'on mange plutôt mieux.

A demain, ma bonne chérie, puisse ta lettre m'apporter de meilleures nouvelles de ta santé. Je t'embrasse comme je t'aime. Baisers à Marthe et Germaine ainsi que les petits, amitiés à Butler. Ton vieux Claude.

Document original.

1596. À ALICE MONET Londres, mardi 5 fév. 1901, 5 h soir
Ma bonne chérie, C'est une mauvaise journée pour moi que celle-ci, moi qui étais si bien parti et qui m'en félicitais. D'abord pas de lettre de toi ce matin et il me faut attendre à ce soir, puis, stupéfaction à mon réveil de voir de la neige partout, pour un peu je me serais recouché tant j'étais furieux. Enfin, tout en traînant en longueur ma toilette et mon déjeuner, le brouillard s'est épaissi assez pour dissimuler la neige et j'ai tant bien que mal travaillé jusqu'à l'heure d'aller à l'hôpital, où je suis allé pour rien. Impossible là de rien faire, tout le Parlement est couvert de taches de neige et j'ai dû m'en retourner tristement en barbotant dans un cloaque de boue; aussi suis-je au noir ce soir et, s'il fallait que la neige persiste, je ne serais pas long à décamper. Enfin, mon baromètre remonte, et je souhaite de la pluie pour faire disparaître cette neige qui ne me va pas du tout ici.

Je n'ai donc rien de neuf à te dire, rien de bien réconfortant surtout; il me tarde d'avoir ta lettre pour savoir comment le départ des domestiques s'est effectué, et pour savoir surtout comment tu es, car je vois d'ici le remue-ménage habituel lorsqu'il y a des changements. Vous devez être sur le flanc toutes les deux ce soir. Je souhaite que vous ayez meilleur temps qu'ici, il faisait si beau depuis une huitaine de jours.

A demain, ma chérie, j'espère que j'aurai de meilleures nouvelles à te donner, mais tu me connais et tu sais que le moindre anieroché me désespère, mais qu'heureusement un beau temps et de beaux effets me feront retrouver ma vaillance. Je me porte très bien, c'est beaucoup.

Mille tendresses et toutes mes pensées, baisers aux enfants, amitiés à Butler. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1597. À ALICE MONET Londres, mercredi 6 fév. 1901, 6 h soir
Ma bonne chérie, J'ai reçu tes bonnes lignes de dimanche, hier soir, et ta lettre si triste d'hier. Pauvre chérie, je pense bien à toi, à ton chagrin, et m'en veux d'être obligé de t'abandonner, tu n'es cependant pas si seule cette fois et tu as au moins tes chers petits qui te sont une consolation à ta douleur. Tu ne me parles pas souvent d'eux, j'espère au moins qu'ils n'oublient pas leur vieux Monet. J'espère au moins que les nouveaux domestiques sont arrivés, et que tu continues à te remettre, car je vois que tu as été sérieusement prise et cela me désole.

Aujourd'hui j'ai bien travaillé, heureusement, car j'étais vraiment furieux hier; le temps est redevenu tout à fait beau et le baromètre monte toujours. Il y avait bien un peu trop de brouillard le matin, mais le joli ballon rouge n'a pas été long à se montrer et avec lui une succession d'effets étonnants. Mais Dieu que c'est difficile, et quel talent il faudrait pour bien faire cela et surtout le faire rapidement! Enfin je suis content lorsque je peux travailler, et suis plus heureux encore de songer que cela est pour toi une consolation à cette dure séparation. J'essaie de tous les moyens et j'espère bien arriver à un bon résultat. Je viens de rentrer de l'hôpital où, là, ça va toujours mieux, c'était magnifique ce soir.

Je crois que si [dans] deux ou trois jours je n'apprends pas le changement de Michel, j'en aviserai soit Bourgeois ou son secrétaire, car il peut arriver qu'on ait oublié la promesse faite. Dis-moi ton avis. Ce pauvre Michel n'a pas l'air d'en mener large et il y a de quoi, et c'est véritablement ignoble de faire faire à des hommes ce métier de domestique. Enfin, heureusement qu'il a la douce perspective de venir bientôt à Vernon. Rien de neuf, ma vie est très régulière; après le dîner lorsque je dîne, je fais un tour et rentre me coucher, je lis les journaux ou mon cher Delacroix, et le matin, je suis levé à 7 heures. Je me porte à merveille et [tu] n'as aucune inquiétude à avoir.

A demain, ma chérie, je t'envoie toutes mes pensées et de bons baisers pour toi et les enfants, amitiés à Butler. Ton vieux Claude.

Document original.

1598. À ALICE MONET Londres, vendredi 8 fév. 1901
Je rentre de l'hôpital et me dépêche de t'écrire quelques lignes seulement, car il me faut aller faire quelques commissions, des couleurs et de l'eau de Suez, et il me faut y aller avant le dîner, mais je me rattraperai demain.
Je vois que tu es toujours bien faible et cela me tourmente, et avec cela de plus en plus absorbée dans ta douleur, ce qui me fait autant de peine. J'ai été bien gâté aujourd'hui, j'ai reçu, outre ta lettre, une de Germaine et une de Blanche; c'est bien gentil à elles de m'écrire et j'en suis très heureux; remercie-les bien pour moi, car il ne m'est pas facile de répondre de suite.

Aujourd'hui le soleil ne s'est pas montré et j'en étais bien fâché. Le brouillard était très épais toute la journée, j'ai eu beau rester consciencieusement à l'affût, me faisant monter à déjeuner par crainte qu'une éclaircie survienne pendant que je serais au restaurant, mais, malgré tout, la journée a été moins bonne, même ce soir à l'hôpital on ne percevait pas grand-chose. Enfin, il faut s'attendre à cela puisque c'est le climat. Ce qui est bête, c'est que c'est toujours du beau temps, mais obstrué par le brouillard, mais cela ne m'empêche pas de gâcher de la couleur à faire tous les essais possibles.

Mais il me faut te quitter, excuse-moi et reçois toutes mes pensées, toutes mes tendresses. Merci encore à Germaine et aussi à Blanche, baisers à tous, amitiés à Butler. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1599. À ALICE MONET Londres, samedi 9 février 1901
Ma bonne chérie, Encore une journée de brouillard complet sans trop voir beaucoup, sans même apercevoir le petit ballon qui est le soleil; aussi, travail pénible mais sans avoir cependant perdu mon temps, si ce n'est ce soir à l'hôpital où j'ai trouvé porte close à cause du samedi. J'étais furieux parce que c'était le même effet qu'hier et me proposais, après y avoir beaucoup réfléchi, de réparer ce que j'avais fait de mal hier.

Ce concierge, l'année dernière, avait la gracieuseté de rester pour moi le samedi, mais, n'ayant pas pensé à le lui recommander hier, il a comme tout le monde fermé tout à 2 heures, et m'en voilà pour jusqu'à lundi, de sorte que je me suis forcément reposé, c'est-à-dire que j'ai pris un peu plus d'exercice que d'habitude. Pauvre peintre, toujours des déboires inattendus; le pis est que, d'ordinaire, je rapporte à l'hôtel quelques toiles que je vois mieux dans ma chambre pendant la journée du dimanche. Samedi prochain, je prendrai mes précautions.

Je suis bien heureux de savoir Michel arrivé et content, et il va passer une bonne journée près de vous demain. Je suis doublement content de sa venue, pour lui et pour vous aussi; cela donnera toujours un peu d'animation et de variété à votre existence. Mais va-t-il être toujours de cette corvée de vagnemestre, c'est une

responsabilité assez grosse lorsqu'il y a des mandats, etc. Enfin, tu me conteras tout cela.

Je joins cette lettre de Durand, je vais lui répondre que j'aimerais qu'il attende mon retour, que je n'ai, de ce motif, que la toile qui est en évidence dans l'atelier, je crois, puis une autre que je finirai au printemps, et qu'il peut vendre la sienne. Si cependant il ne voulait [pas] attendre, je le prie de t'en prévenir et tu n'aurais qu'à [la] lui faire parvenir entre deux plateaux (Delasse sait), en ayant soin de couvrir la peinture d'un papier.

Pour le jeune Joseph, tu peux dire à Florimond de choisir des éclats parmi les plus forts pieds; pour les boutures, tu n'as qu'à lui dire. J'espère qu'il a terminé les boutures des chrysanthèmes, informe-l'en en même temps et donne-moi aussi des nouvelles de la serre; il est bon, tu sais, que tu y paraisses de temps à autre, ce n'est pas une corvée désagréable. Je suis content de te savoir un peu mieux, mais c'est long, il me semble, et j'espère que M. Du Château te surveille; et puis ce qui est urgent, c'est de ne pas te creuser [sic] et t'énerver, même si tu vois que ces domestiques ne font qu'à moitié l'affaire. Tu ne me dis pas comment la Bretonne fait la cuisine.

Demain dimanche, mauvais jour, pas de courrier et je ne saurai que lundi comment tu vas. Ecris-moi longuement tout ce qui va, cela me fait tant plaisir, dans ma solitude; voilà huit jours que j'ai vécu tout seul, sans parler autrement qu'au garçon, et la conversation se borne à peu de choses, mais, sans doute la semaine prochaine, j'entendrai parler de Sargent et de M^{me} Hunter [de] retour d'Allemagne. A demain, ma chérie, embrasse pour moi petits et grands, amitiés à Butler, pour toi toutes mes pensées bien tendres. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Chrysanthème Sylphide, Eclats de delphinium pour Joseph.

Document original.

1600. À P. DURAND-RUEL Londres, 9 février 1901

Cher Monsieur Durand, Je ne possède pas d'autre toile de la série des *Bassins*, avec *Iris d'eau*, que celle dont vous me parlez, qui a figuré à mon exposition et que je désirais garder. Il y en a bien une autre mais qui n'est pas à point et que je terminerai à mon retour au printemps. Vous pourriez donc être certain d'en avoir au moins une et disposer de celle qui vous est demandée. Je pense que vous voudrez bien attendre mon retour pour la remplacer, puisque vous seriez sûr d'en avoir une autre, d'autant que je serais bien aise d'avoir celle qui est terminée sous les yeux, au moment de terminer l'autre. Si cependant vous y teniez absolument, comme je tiens à vous être agréable, vous n'auriez qu'à le faire savoir à ma femme, que je mets au courant, tout en vous priant de me mettre au courant.

Comme vous le pensez je travaille ferme, je suis plein d'ardeur, mais c'est si difficile, si variable surtout, que c'est le diable pour arriver à faire ce que je voudrais; mais je suis néanmoins plein d'ardeur, et j'espère arriver à faire quelques toiles à peu près à mon goût.

Je suis allé un instant à Hanover Gallery, cela ne m'a guère fait bon effet, et je regrette qu'il n'y ait pas eu quelques meilleures toiles des uns comme des autres. Nous n'y sommes pas suffisamment bien représentés, et c'est regrettable. Il faudra du reste que je me paye la fantaisie de faire un jour une vraie bonne exposition, on me le demande beaucoup, et je crois que cela pourrait faire du bien ici, mais il ne faudrait y mettre que de très bonnes choses. Il me semble que les ventes marchent bien mal, d'après les prix qu'en donnent les journaux. Gare [à] la vente Feydeau! En hâte, car j'ai tout un courrier à faire ce soir.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 379-380. Archives Durand-Ruel.

1601. À ALICE MONET Londres, lundi 11 fév. 1901

Une meilleure journée bien qu'avec beaucoup de mal, et je n'avance pas; j'en suis toujours aux mêmes toiles qui sortiront tout d'un coup, mais combien de toiles resteront en plan si cela continue. Le temps est toujours très beau, les effets variables au possible à cause de cette brume merveilleuse. Il fait aussi assez froid, je ne m'en suis aperçu que ce soir sur la terrasse de l'hôpital, et j'ai bien peur qu'il vienne encore de la neige, ce qui ne ferait pas du tout mon affaire.

J'ai reçu ce matin tes deux bonnes lettres de samedi et dimanche, c'est une compensation et elles me font un grand plaisir et je suis content que tu te sentes enfin mieux.

Hier, j'ai trouvé G. Moore au café Royal et [nous] avons dîné ensemble, cela m'a déridé un peu, car j'étais à la tristesse. Il doit venir dîner avec moi demain. Je m'entends très bien avec lui et cela m'est agréable de trouver à qui causer, car, aux dîners de M^{me} Hunter, c'est toujours les conversations de gens du monde, bien qu'elle soit on ne peut plus aimable et sans pose, mais enfin ce n'est qu'une distraction. C'est comme avec Sargent, il n'y a pas une assez complète entente comme manière de voir pour que je trouve un plaisir complet avec lui. Je n'en entends plus parler, c'est sans doute qu'il est encore en Allemagne.

J'ai su ce matin, par le garçon qui me sert, que les dernières nouvelles du Transvaal sont très mauvaises pour les Anglais. De Wet leur a encore flanqué une pile. Du reste, il y a, paraît-il, beaucoup de mécontents en Angleterre et l'on s'attend à du nouveau, dès l'ouverture du Parlement qui aura lieu jeudi. Voilà qui serait curieux à voir, mais il faudrait faire des démarches, et je préfère ma petite routine.

Je continue à me porter comme un charme et si enfin je décrochais une ou deux toiles comme je le voudrais, je serais rudement content. Je ne désespère pas, cela viendra à force de chercher, ou alors je serais fichu.

Je t'embrasse bien tendrement, ma bonne chérie, ainsi que les enfants petits et grands, amitiés à Butler. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1602. À ALICE MONET Londres, mardi 12 fév. 1901

Bonne, très bonne journée aujourd'hui, temps superbe, j'ai travaillé ferme et mieux, je crois; aussi suis-je moins las que lorsque ça marche mal. Le temps y était du reste pour beaucoup, et il me faudrait quelques journées de suite avec ce même temps, mais est-ce possible ici?

Je suis heureux de ce que tu me dis de Michel et content de te savoir mieux, mais ne manque pas de rappeler M. Du Château au bout des huit jours, autrement il n'y penserait plus.

Je vois que je me suis mal expliqué au sujet de la toile pour Durand et je voudrais bien, s'il la demande, qu'il n'y ait pas d'erreur.

C'est une toile du bassin, *Le Pont avec iris d'eau* au premier plan; elle a figuré à l'exposition chez Durand et est signée; comme cela il n'y a pas à se tromper, et, si elle ne se trouve pas en évidence dans l'atelier, elle est facile à trouver dans une des caisses.

A propos de peinture, que dis-tu de l'immense réclame de la vente Feydeau, c'est vraiment par trop laisser voir le but, et je voudrais que ce soit un four noir. Du reste, il y a déjà eu des ventes qui, d'après *Le Figaro*, n'ont guère marché.

Je suis obligé de te quitter, car j'ai à me changer avant la venue de Moore, et les jours allongent tant qu'il me faudra bientôt t'écrire à un autre moment, soit dans la journée, ou le soir pour le lendemain.

Je t'envoie toutes mes pensées, de bons baisers pour toi et tous, amitiés à Butler.
Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1603. À ALICE MONET Londres, mercredi 13 fév. 1901
Ma bonne chérie, C'est le diable maintenant pour t'écrire, il est 6 heures passées et je reviens seulement de l'hôpital, n'ayant pas eu une minute de toute la journée. Je puis toujours te dire que ça [a] à peu près bien marché malgré un temps très variable, mais avec de très beaux effets, et ce soir je me suis rendu compte qu'il fait un froid de loup, et par instants de la neige. Je n'ai plus d'encre et ma plume ne va plus, je vais en changer.

J'ai passé une bonne soirée hier avec le G. Moore, qui me tourmente pour que je fasse une pochade de lui, comme si j'avais le temps! Il est de plus en plus furieux contre les Anglais, il quitte définitivement Londres fin mars, disant qu'il ne [peut] plus s'entendre avec personne ici, que ce sont tous des hypocrites et des sauvages; il n'épargne personne et potine pas mal. Ainsi, il prétend que Sargent, qu'il déteste du reste comme artiste, est au mieux avec M^{me} Hunter, que sans cela il ne se dérangerait pas pour aller en Allemagne entendre de la mauvaise musique, etc., etc. Cela me semble bien extraordinaire. La voilà de retour et aussitôt je reçois ce télégramme, qui me convie pour ce soir dîner.

De Sargent, je n'ai plus entendu parler, mais j'en aurai des nouvelles ce soir. A ce propos, tu ne m'as jamais répondu quand je t'ai demandé si tu n'avais pas demandé à Sargent d'avoir soin de moi. Je me suis figuré cela parce qu'il était d'une prévenance dont il n'est pas coutumier, et, si je le sais à Londres, il faudra que je trouve un instant pour l'aller voir ou bien je lui écrirai de venir dîner avec moi.

Pourvu que l'intendant de Vernon n'aille pas prendre Michel en grippe; je le connaissait-il avant et dit-il que c'est un bon type?

Merci à Jemy [Jimmy] de sa lettre, il a décidément changé sa manière de dessiner. Je regrette l'ancienne, du reste; il semble en effet parler couleur comme un vrai peintre; embrasse-le bien ainsi que Lily, Germaine et Marthe et le commis d'intendance. Pour toi, ma chérie, toutes mes pensées, tout mon cœur.

Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1604. À ALICE MONET Londres, jeudi 14 février 1901

Ma bonne chérie, Il est 9 heures du matin, il fait sombre comme en pleine nuit, j'en profite pour venir à toi. Je m'étais levé comme d'habitude à 7 heures, m'attendant à une journée superbe, il faisait un ciel clair avec encore quelques étoiles, et [je] m'apprêtais à guetter le lever du soleil. Mais c'est le brouillard qui s'est levé en augmentant d'intensité, si bien qu'en ce moment ça devient absolument invraisemblable et comme je ne l'avais jamais vu jusqu'ici, et je me demande ce que cela va devenir. C'est égal, c'est dur d'avoir de belles choses à peindre et d'avoir subitement devant soi une couche d'obscurité d'une couleur innommable.

J'ai trouvé M^{me} Hunter seule, elle avait invité Moore qui n'a pu venir. Nous avons donc dîné en tête à tête; elle était arrivée le matin même de Cologne avec Sargent et Mr Williamson, sa fille étant restée avec sa tante en Allemagne. Elle semblait très fatiguée et m'a fait attendre plus d'une demi-heure, de sorte que nous n'avons guère dîné avant 9 heures, mais cela m'a permis tout de même de prendre congé à 10 heures et demie, voyant bien qu'elle tombait de fatigue malgré qu'elle dise le contraire. Enfin, il paraît que c'est un grand succès pour sa sœur, et qu'on montera un de ses opéras à Covent Garden, enfin grand enthousiasme.

M^{me} Hunter retourne demain à Selaby [sic] pour jusqu'à la fin du mois et à ce moment elle viendra ici pour longtemps avec sa fille mariée, qui attend un bébé [sic] et fera ses couches à Londres. Je vais sans doute voir Sargent ces jours-ci, mais il était vanné, paraît-il, le séjour en Allemagne n'ayant été qu'une suite de fêtes, et le voyage de nuit en mer l'avait achevé.

Grande fête et grande procession encore ici aujourd'hui pour l'ouverture du Parlement par le roi et tout sera sens dessus dessous tantôt. M^{me} Hunter m'avait proposé un endroit pour voir ce cortège, mais j'ai refusé n'ayant pas une minute à perdre. Hélas! le brouillard persiste, de brun foncé il devient vert olive, mais toujours aussi sombre et impénétrable. Je continue donc mon bavardage. Le jour des funérailles, M^{me} Hunter a failli être étouffée et n'a pu arriver jusqu'à l'endroit où elle avait loué une fenêtre pour elle et sa fille qui, elle, s'y était rendue de très bonne heure, à 8 heures et demie. Mais Mr Hunter ayant trouvé inutile de s'y rendre trois heures d'avance, a voulu y conduire sa femme, mais presque au dernier moment et à pied, et qu'alors c'était effrayant. Voyant cela, ils ont vainement essayé de rebrousser chemin et qu'alors elle a cru sa dernière heure arrivée. Son mari affolé l'a fait entrer dans la première maison venue, où ils ont dû rester trois heures debout; il paraît du reste qu'il y a eu beaucoup de personnes entièrement écrasées. Je viens de recevoir tes bonnes lignes d'hier et aussi une gentille lettre de J.-P. [Jean-Pierre], qui me dit espérer patiner dimanche prochain. Il me parle aussi de l'auto qui serait prête dans une quinzaine environ. Je persiste tout de même à croire que j'ai été fourré dedans avec cette Panhard; mais je m'arrête, ça s'éclaircit. Il est 6 heures, je rentre de l'hôpital et suis très content de ma journée, c'est la meilleure depuis que je suis ici.

A partir de 10 heures, le soleil s'est montré, un peu voilé par moments, mais des effets de brillants sur l'eau admirables; aussi m'en suis-je payé ferme, me faisant monter à déjeuner, ce que je fais souvent du reste pour perdre moins de temps. Par exemple, il fait toujours bien froid et voilà qu'il neige un peu.

Un monde fou dans les rues pour voir entrer le cortège royal au Parlement et j'ai du mal à arriver à l'hôpital, et j'ai eu comme une crainte d'y trouver encore porte close; tout cela, l'air d'un jour de fête. J'espère que — voilà une longue lettre — tu vois que dès que je le peux je viens à toi. Embrasse bien mon Michel pour moi ainsi que tous, petits et grands. Remercie bien J.-P. de m'avoir écrit, c'est bien de sa part. Amitiés à Butler. Pour toi toutes mes pensées et de bons baisers.

Ton vieux qui t'aime, Claude.

M^{me} Hunter s'est beaucoup informée de toi et aussi de Michel, et de l'époque de ta venue.

Document original.

1605. À ALICE MONET Londres, vendredi 15 fév. 1901

Deux mots en hâte, pour te dire que j'ai encore fait une assez bonne journée, sauf ce soir où j'ai un peu barboté à l'hôpital, mais enfin il ne faut pas trop me plaindre, car j'ai eu bien peur au réveil en voyant tout blanc de neige, mais heureusement cela n'a pas tenu.

J'espère que les filles ont dû s'amuser et en faire du patin avec ce mariage qui a dû être un gros événement à Giverny, mais ce n'est pas très chic de ne pas avoir invité Michel¹. Je suis bien content de le savoir enfin bien casé. Il peut dire qu'il a une fameuse veine.

Hier soir, j'ai rencontré Mr Dewhurst en tenue de cheval très chic; il revenait de la chasse, nous avons passé une heure ensemble et [il] doit venir dîner la semaine prochaine avec moi. Tu peux dire à Michel qu'il s'est beaucoup informé de lui. En

voilà encore un qui est furieux de la guerre, et qui s'en va habiter en Allemagne qui est, du reste, le pays de sa femme.

Il continue à faire vraiment très froid et le baromètre ne descend pas, au contraire, ce qui fait bien mal affaire, et je fais des vœux pour que le temps ne change pas, ici tout au moins.

Rien d'autre de particulier, je me porte admirablement. J'espère que tu vas de mieux en mieux bien que tu ne m'en dises rien dans ta lettre. En hâte, il me faut aller chez Lechertier, je n'ai que le temps de t'envoyer toutes mes tendresses avec de bons baisers pour tous et mes amitiés à Butler.

Ton vieux qui t'aime, Claude.

J'ai pris mes précautions pour que, demain samedi, je ne trouve pas la porte fermée à l'hôpital; c'est entendu.

¹ Mariage d'Aigoine de Montrédon, capitaine du train des équipages à Vernon, avec Jeanne Julie Kurz, le 13 février 1901.

Document original.

1606. À ALICE MONET Londres, samedi 16 [février 1901], 2 h ½

Que je te griffonne vite ces lignes avant d'aller à l'hôpital, parce que, de là, je devrai aller jusque chez Sargent qui me fait demander de venir dîner demain avec moi, et j'ai justement promis à G. Moore de dîner avec lui.

Excuse-moi, mais demain dimanche je t'écrirai longuement. Je vois que tu ne vas décidément pas bien et cela me tourmente, et il me faut attendre des nouvelles jusqu'à lundi.

Le temps est changé, il pleut et mon cher soleil a tout à fait disparu; je n'en travaille pas moins pour cela, mais forcément à d'autres toiles. Que sortira-t-il de tant de peine et de recherches? C'est le temps seul qui en décidera, faisant tous mes efforts. Merci de tes bonnes lignes, de la belle lettre de Lily, et dis à Blanche et à Jean que je ne les oublie pas, que je leur écrirai un premier jour ainsi qu'aux uns et aux autres, mais que l'on prenne patience, n'ayant vraiment que bien peu de temps à moi.

A demain une longue lettre, il me faut être exact pour mes motifs de l'hôpital. Toutes mes pensées, ma chérie, toutes les tendresses de ton vieux Claude qui t'aime. Baisers à tous, amitiés à Butler. Claude.

Affranchissement insuffisant pour ta lettre ce matin.

Document original.

1606a. À ALICE MONET Londres, dimanche 17 fév. 1901

Ma bonne chérie, Il est 5 h et [je] n'ai pas arrêté de travailler depuis le jour, sauf une demi-heure pour déjeuner dans ma chambre, c'est te dire si je suis rompu; j'en suis abruti et aspire à aller prendre l'air. Et tout ce mal pour toujours refaire, réessayer autrement sans aboutir à ce que je veux. C'est vraiment d'une grande difficulté, ou bien c'est que je ne suis bon à rien, mais ne crois pas pour cela que je me décourage, oh! non, mais je me demande parfois si j'aboutirai.

Aujourd'hui il a fait un temps infernal, des bourrasques de neige, puis du soleil, du brouillard et du temps noir et net, c'était magnifique, mais par trop changeant. Il est si difficile de ne pas se laisser aller à transformer sa toile et ce n'est pas plus tôt commencé que crac! c'est autre chose et souvent je regrette. Enfin, il n'y a pas à dire, il faut vaincre et n'aurais-je que quelques toiles à mon goût, cinq ou six, je serais satisfait. La seule crainte, c'est le temps qui a mauvaise façon; le baromètre baisse beaucoup.

Comme je te l'ai dit, hier après avoir à peu près bien travaillé à l'hôpital, je suis allé à Chelsea chez Sargent que j'ai trouvé au piano jouant du Wagner. Il était désolé que j'aie promis à Moore parce qu'il est pris tous les soirs de la semaine, mais il s'arrangera pour être libre l'autre semaine; et comme nous causions de ma passion de ces admirables effets de soir, comme ceux que nous regardions si souvent en sortant du Café royal et que je continue toujours à regarder quand je vais par là, il m'a offert de s'enquérir si je ne pourrais pas avoir un petit coin dans un club où il y a une très belle vue; s'il réussit et si j'en vois la possibilité, j'essaierai de faire une pochade pour moi.

Il s'est beaucoup amusé dans son voyage en Allemagne et dit que la sœur de M^{me} Hunter fait réellement de la très belle musique. Je pensais à ce que dit Moore à son sujet et suis comme toi convaincu que c'est de la médisance, comme les autres on-dit sur son compte. Je dîne donc ce soir avec ce singulier type, mais tu peux être rassurée au sujet de ce portrait, tu comprends bien que je n'en ai pas le temps et quand même j'ai moi aussi le trop grand désir de revenir près de toi qui me manques bien, je t'assure, et c'est justement ce qui m'exaspère de voir que je suis si long à faire la moindre chose. Jadis, j'aurais été si prompt à faire ces effets-là, enfin on ne peut être et avoir été et il me faut prendre le parti d'avoir de la patience.

J'espère que tes lettres m'apporteront demain des meilleures nouvelles de ta santé, que M. Du Château sera venu et que la réunion des enfants t'aura distraite et fait plaisir. J'espère qu'ils sont tous bien et contents, que peut-être ils auront pu patiner, ayant vu dans les journaux que l'on avait patiné à Paris. J.-P. [Jean-Pierre] t'aura également dit ce qu'il m'a écrit au sujet de l'auto qui serait prête soi-disant d'ici une quinzaine, mais il fera bien d'y retourner afin de le voir, car il faudra que je sois prévenu à l'avance pour le règlement. Je vois avec plaisir que tu es à peu près satisfaite des domestiques, mais pour les enfants, il ne faudrait pas qu'ils les amènent et c'est à redouter quand viendront des vacances, mais sans doute qu'ils ont quelqu'un à Paris qui s'en occupe; ce n'en est pas moins inquiétant.

Embrasse bien tous les enfants, petits et grands; amitiés à Butler, il doit être satisfait puisqu'il voulait de la neige. Pour toi, ma bonne chérie, toutes mes pensées et meilleurs baisers. Ton vieux Claude.

Document original, collection Whitney.

1606b. À ALICE MONET Londres, 18 fév. 1901, 2 hres

Deux mots, ma femme chérie, pour t'envoyer avec ce petit chèque, que je fais à l'ordre de Butler, tous mes vœux de fête, regrettant bien de n'être pas là pour t'embrasser comme je t'aime. Tous mes vœux et surtout la santé. Ne crains pas de relancer M. Du Château. Je t'écrirai plus longuement ce soir, une fois la journée finie, car je travaille ferme et ça marche mieux aujourd'hui. Temps gris, brumeux, sans soleil.

En hâte, tenant à faire recommander cette lettre. Mille bons baisers de ton vieux Claude.

Document original, collection Whitney.

1607. À ALICE MONET Londres, lundi soir 6 h [18 février 1901]

Voilà encore une journée de terminée, assez bonne en somme, journée grise assez régulière, un peu de soleil au lever, mais pas ce soir malheureusement, car pour mes motifs du Parlement, même après deux jours sans soleil, et je ne l'ai plus à la même place [sic].

Je suis furieux après M. Du Château de te laisser ainsi, et, si demain tu me dis qu'il n'est pas encore venu, je lui télégraphierai, mais j'espère ne pas avoir à le faire.

Je vois que, comme ici, vous avez eu une bien mauvaise journée pour le dimanche des enfants. Il te faudrait du beau temps pour te remettre, sortir un peu pour ne

pas être toujours avec ces vilaines idées noires. Quand l'auto sera là, ça te distraira. Mon dîner hier soir s'est bien passé à jaboter peinture et littérature. Je t'ai écrit tantôt pour t'envoyer mes vœux de fête, mais, comme j'ai dû faire recommander la lettre, j'ai peur que tu ne la reçoives qu'après celle-ci. Je te réitère tous mes souhaits, tous mes regrets de n'être pas près de toi que je serais si heureux de savoir mieux portante et surtout si disposée toujours à de tristes pensées [sic]. Sois courageuse, ma chérie, ne te laisse pas aller ainsi, pense à nous tous, à tes chers enfants si attristés de te voir ainsi, et puis, un peu de patience, je fais de mon mieux et voudrais être assez habile pour aller plus vite. C'est une grosse partie que j'ai entreprise là, et il me faut en sortir à mon honneur.

Ecris-moi de bonnes lettres, cela me donnera, à moi aussi, de la force, j'en ai souvent besoin, et puis — cela est une plaisanterie — tu peux être tranquille sur ma conduite, pauvre vieux, j'ai autre chose à penser. Je t'aime et t'envoie toutes mes tendresses, et baisers pour toi et tous. Ton vieux Claude.

Document original.

1608. À BLANCHE HOSCHEDÉ-MONET Londres, 18 fév. 1901

Deux mots bien à la hâte, ma bonne petite Blanche, car je n'ai guère de temps à moi et le peu que j'ai de loisir, je le consacre à ma correspondance journalière avec ta mère que je suis bien contrarié de savoir si patraque.

Je te remercie de tes bonnes lettres qui me font bien plaisir et tu as bien fait de penser à me prévenir, car, absorbé comme je le suis par mes toiles, cela m'était sorti de l'esprit et j'aurais été bien désolé. Mais je suppose que vous avez souhaité la fête hier pendant que vous étiez tous là. Pauvre bonne, elle me semble bien triste et ses lettres laissent percer des pensées bien noires. Il faut espérer un peu de beau temps, cela et l'auto la remettra [sic], j'espère.

J'ai été bien heureux, comme tu penses, du changement obtenu pour Michel; cela aussi ne peut qu'être bon pour ta mère parce que sa présence donnera toujours un peu de vie à la maison. Quant à vous, cela a dû vous changer, Jean et toi, de ne plus avoir à vous occuper de lui. Vous avez été tous deux bien gentils et [je] vous en remercie encore.

J'espère que Jean va bien au moins et, quoique n'ayant pas voulu voir son Wagner¹, il n'a plus de ces vilains malaises.

Quant à toi, je serais heureux de savoir que tu travailles. Il me semble, sans reproche, que tu mets le temps à te mettre en train, quoique, à vrai dire, le temps soit bien mauvais pour peindre dehors.

Moi, comme vous le savez, je pioche avec frénésie, un jour content, et le lendemain dégoûté, mais ne perdant pas courage pour cela. Mais que de mal pour rendre cette atmosphère si variable! Je vous embrasse tous les deux comme je vous aime, de tout mon cœur. Votre père Claude Monet.

¹ Wagner, médecin à Déville-lès-Rouen.

J.-P. Hoschedé, «Blanche Hoschedé-Monet», Rouen, 1961, p. 42 (partiellement).
Document original.

1608a. À ALICE MONET Londres, mardi matin 19 fév. 1901

Ma pauvre chérie, Il est 10 heures et depuis trois heures que je suis levé, je n'ai encore rien pu faire tant il fait sombre; il tombe de la neige et l'on ne voit absolument rien; j'ai essayé d'éteindre l'électricité, mais alors c'est l'obscurité complète. Je viens de recevoir ta lettre d'hier plus triste encore que les précédentes, bien que tu te sentes un peu mieux, dis-tu. Moi qui justement hier te disais mon espoir de recevoir des lettres moins sombres, je ne me doutais pas que celle qui était en route le serait à ce point. Pardonne-moi de te gronder ainsi, mais c'est que tu n'es vraiment pas raisonnable. Tu blâmes quelquefois M^{me} Vialatte, eh! bien, tu y fais penser quand tu écris ainsi.

Je sais que tu as des raisons, mais enfin n'as-tu pas aussi quelques joies, était-ce seulement celle qui n'est plus qui savait t'aimer et ne sommes-nous donc si peu de chose nous, et notre affection n'est donc rien pour toi. Allons, ma chérie, je t'en supplie, secoue-toi et ne te laisse pas aller à de telles idées noires, autrement tu deviendras tout à fait malade. Je t'assure que je suis peiné et il ne faudrait pas beaucoup de lettres comme celle de ce matin pour me décourager tout à fait. Et je veux espérer que cette seule pensée te donnera le courage qui te fait défaut, et cela un jour où chacun pense à te fêter, quand nous serions si heureux de te voir bien portante et vaillante, comme tu peux l'être avec un peu de volonté. Mais je vais t'ennuyer avec ma morale et vais m'arrêter pour le moment, bien que le temps devienne de plus en plus sombre et me fasse craindre de ne pouvoir donner un coup de pinceau aujourd'hui; ce qui me désole comme tu penses et il n'y a pas à songer [à] sortir, il me faut attendre.

Que d'en bas, quand je suis parti pour Chelsea, à chaque pas je voyais de belles choses justement à cause de ce grand brouillard; depuis deux heures, aussi bien en bas de la rue qu'ici, c'est la nuit. Mais en voilà assez de rabâchage.

Ce que je voudrais, c'est une meilleure lettre où je te voie plus raisonnable. Puisse le beau temps venir. Je t'embrasse comme je t'aime et t'envoie toutes mes pensées. Baisers à tous, petits et grands. Amitiés à Butler. Ton vieux Claude.

Document original, collection Whitney.

1608b. À ALICE MONET Londres, jeudi 21 fév. 1901

Je suis bien content de te savoir un peu mieux et compte beaucoup sur la venue du beau temps, avec aussi l'auto, pour te remettre et aussi J.-P. [Jean-Pierre] et les pauvres petits qui doivent avoir assez de l'hiver. Je t'écris à la hâte, entre deux études; il est 11 hres seulement, le temps est bon avec un tantinet de soleil et [je] travaille bien; ça finira par marcher tout à fait bien. Voilà un mois dans deux jours que je suis ici et à part mes motifs de l'hôpital, j'en suis toujours ici à mes *Points de Waterloo*. Que je suis long et que j'ai donc du mal! Je t'écris maintenant parce que ce soir avant dîner je serai obligé de faire une grande course à Victoria pour faire prolonger mon billet et j'ai aussi à écrire à M^{me} Troigros.

Que se passe-t-il donc avec l'oncle que Blanche parle d'une conversation et que veut dire cette phrase où elle dit que Bitchner n'en mangerait plus, elle a sans doute voulu dire qu'il n'y mangerait plus. Je vois qu'elle a trop bien diné à la maison dimanche, elle est sans doute remise à présent.

Rien de neuf depuis hier, ce soir Mr Dewhurst. A ce propos, comme il me tourmente toujours pour avoir ma photo, tu serais bien gentille de m'en envoyer une des petites, des plus ressemblantes et si jamais Depeaux te demandait des commissions, tu pourrais lui faire remettre des langues de chocolat dont je n'ai plus. Il y a aussi un peu d'eau-de-vie de prune, mais ce serait plus difficile et puis du reste peut-être ne viendra-t-il pas; je n'y tiens pas autrement à sa venue.

Je suis obligé de te laisser, ma chérie, voilà le soleil, il m'en faut vite profiter. Je fermerai ma lettre avant de sortir tantôt. Il est 3 h, je pars bien vite à l'hôpital, bon temps pour moi. Toutes mes tendresses et baisers, pour toi et les enfants; amitiés à Butler. En hâte, ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original, collection Whitney.

1608c. À ALICE MONET

Londres, vendredi 22 fév. 1901

Il est tard, ma pauvre chérie, tout près de 7 h et cependant j'ai eu une journée bien accidentée comme travail à cause du temps qui ne me favorise guère depuis quelque temps. Levé à 6 h ½, je pensais avoir une belle journée, mais va te faire fiche. Le brouillard est survenu et je suis resté à mon poste croyant toujours que cela allait se dégager, n'osant me mettre à écrire et toute la journée a été variable, prenant une toile, puis une autre pour les reprendre un instant après. Enfin, c'était à devenir fou ne sachant plus trop ce que je faisais. Même ce soir à l'hôpital, ce n'était pas beau; enfin, une vraie déveine, car hier à peine étais-je installé que la neige est venue au point que j'en étais couvert et qu'on ne voyait plus rien tant ça tombait. Voilà au moins huit jours sans soleil et certainement que, s'il revient, je ne pourrai continuer bien des toiles; c'est navrant et cependant il me semble que je suis en meilleure voie et en tout cas, je ne perds pas courage, au contraire.

Je suis heureux de savoir que tu reprends un peu de force, mais ennuyé de ce que tu me dis de J.-P. [Jean-Pierre]. Il faut obtenir qu'il montre ses yeux à M. Du Château. Quant à Michel, j'espère pour lui qu'il n'aura pas cette pénible corvée d'accompagner le corps de son malheureux camarade.

Je n'ai pas encore de nouvelles au sujet du club où je pourrais travailler le soir, je saurai cela sans doute dimanche chez les Wertheimer, mais j'ai la certitude d'avoir d'ici huit jours un endroit épatant, juste à côté du Café royal: un balcon au premier où je serai très à l'aise. C'est un autre grand restaurant qui ouvrira dans un mois et dont le directeur est l'ami du directeur du Savoy et la vue sera juste celle que nous regardions. Cela me réjouit. Rien de neuf autrement, j'ai vu Dewhurst hier; ça m'a distrait; c'est un bon diable, mais qui serait un peu fatigant à voir souvent; il part du reste d'ici peu de jours et [je] lui ai promis la photographie.

J'espère pour toi que vous n'avez pas eu hier le même temps qu'ici, ça n'a pas cessé de tomber à gros flocons et cependant ce matin ça avait disparu. Mille tendresses et baisers, pour toi et les enfants. Amitiés à Butler. Ton vieux Claude.

J'ai reçu une bonne lettre de Blanche.

Document original, collection Whitney.

1609. À ALICE MONET

Londres, 23 février 1901

[Monet s'inquiète du manque de nouvelles.] Encore un temps maussade aujourd'hui et toujours peu de soleil et pour le comble de déveine, voilà qu'à l'hôpital je m'aperçois que j'ai oublié mes clefs de caisses. Je n'ai fait qu'un bond en cab aller et retour, mais c'était du temps de perdu et j'étais furieux. Enfin [j'ai] à peu près travaillé, toujours avec bien du mal...

A demain donc, ma bonne chérie, c'est le jour où je peux le plus tranquillement causer avec toi, puisque je ne puis aller à l'hôpital...

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Paris, cat. n° 213, n° 108.

1610. À ALICE MONET

Londres, mardi 26 fév. 1901

Ma pauvre chérie, Heureusement que j'ai eu la pensée de te téléphoner, car j'étais bien tourmenté hier soir en recevant ta lettre qui me disait J.-P. [Jean-Pierre] malade. Ta lettre d'hier, reçue ce matin, était heureusement moins inquiétante, mais ne laissait pas de m'inquiéter tout de même. Enfin, j'ai reçu ton bon télégramme à 2 heures. Il faut espérer que ce ne sera rien, et si le général Pendevec était de retour, tu devrais lui demander de lui faire accorder un congé afin qu'il se repose et reprenne des forces. En tout cas, je trouve qu'il n'y a pas à hésiter et qu'il faut s'adresser à Planchon par lui. Le docteur de Vernon pourrait faire un rapport en conséquence, de même que pour Michel, il pourrait être très utile, au cas où [on] voudrait le renvoyer à Rouen et pour cela aussi, il n'y a pas de temps à perdre.

Tu peux lui dire, à Michel, que j'ai de suite écrit à M. Darolles, mais il peut être absent et il ne faut pas attendre que le changement soit fait pour agir.

Tu n'avais vraiment pas besoin de cette nouvelle inquiétude et ce n'est pas de chance. Enfin, ça ne peut être, il faut l'espérer, qu'une alerte, mais tu feras bien de lui faire examiner sérieusement les yeux, il n'y a pas à plaisanter avec la vue.

Comment te sens-tu au moins, toi, après cela et aussi Germaine, la bonne garde-malade, moi qui vous parlais dans une de mes lettres de venir me rejoindre, ça ne serait pas le moment. Quant à moi, j'ai toujours mal aux dents, moins cependant maintenant que la fluxion est à son apogée, et j'ai dormi comme un loir, la nuit passée, ne me réveillant qu'après 7 heures, ce dont j'étais furieux, du reste, mais par précaution, je ne suis pas encore allé à l'hôpital aujourd'hui; il fait un terrible vent et le temps n'était pas bien propice pour ça. Je crois, du reste, qu'il me faut faire mon deuil de tous les motifs où le soleil est pour quelque chose. Voilà bien quinze jours que je ne l'ai vu, et Dieu sait le changement que je trouverai s'il revient. Enfin je me rattrape sur les motifs gris et brumeux et cela va mieux. Je commence à comprendre; j'y aurai mis le temps, c'est vrai, mais j'espère me tirer de quelques toiles. Je suis allé à ce club hier soir. Quelle sale boîte, personne n'y parle français et n'est fréquentée que par des officiers et des cabotins, et les seules fenêtres qui pouvaient faire mon affaire étaient soit des chambres louées à des généraux, ou bien un salon pour les dames, et où on [ne] pouvait tolérer que je peigne la fenêtre ouverte, car il y a des carreaux de couleur. Du reste, cela ne m'aurait pas été du tout d'être ainsi en public.

J'ai pu me trimbaler là-dedans, grâce à un type qui entraînait comme moi, qui parlait français. C'est un horrible cabot, membre du club, mais qui a tout de même été très aimable, car sans lui je n'aurais trouvé aucun coin pour me placer. Bref, je pourrai peindre dans une petite pièce grande comme la main où sont les bouteilles de champagne, liqueur, etc., et où il y a à perpétuité une sorte de sommelier inspecteur auquel il a donné toutes les instructions pour moi. Là au moins, je ne serai vu de personne et il y a une vue superbe, mais [je] n'irai que lorsqu'il y aura du brouillard, sans quoi ça n'est pas bien. Néanmoins, j'irai sans doute ce soir avec un album voir au juste comment cela s'arrange et au besoin faire un bout de croquis qui me permettra de préparer une toile à l'avance.

J'espère que tu m'auras écrit après l'envoi de la dépêche, car autrement je n'aurai pas de nouvelles. Embrasse-le bien pour moi, le pauvre malade, qu'il soit d'aplomb pour quand l'auto sera prête. Embrasse aussi le vaguemestre et dis-lui que je n'ai pu faire sa commission, celle de M. Darolles est faite, mais [pas] l'autre; il terminait sa lettre en m'embrassant et me chargeant d'embrasser tous pour lui. Il est vrai qu'il avait rayé cette dernière phrase. Embrasse donc Marthe et Germaine et les petits. Pour toi, les meilleures pensées et le cœur de ton vieux Claude.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais. Paris, inv. n° 1972-A.730.

1610a. À ALICE MONET

Londres, 28 février 1901

Encore seulement deux mots à la hâte, car il est 7 h; j'ai eu ce matin la lettre de Germaine et voudrais bien être à demain pour savoir le résultat de ton voyage, si tu as été bien reçue, [si tu] as réussi à arranger les choses à ta satisfaction et à celle de J.-P. [Jean-Pierre], qui je le vois, n'est pas encore tout à fait remis. Le voyage et ces dernières émotions ont dû te bien fatiguer.

J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui; il y avait du soleil, mais que de changements, que de transformations. Je devais commencer ce soir à peindre au club, mais je suis trop fatigué, surtout les pieds et les jambes, à force de rester debout toute la journée.

Je vais sans doute rejoindre ce Français qui est ici, qui va voir jouer Hamlet dans un théâtre de banlieue où il y a, paraît-il, un acteur extraordinaire; cela me distraira un peu.

A demain donc, ma chérie, et un plus long courrier, j'espère. Merci à Germaine de sa lettre, baisers à tous, amitiés à Butler. Toutes mes pensées pour toi.
Ton vieux qui t'aime, Claude.

J'ai reçu ce matin un mot de Mr Fitzgerald qui réclame son tableau. Je te dirai demain ce qu'il faudra faire.

Document original, collection Withney.

1611. À ALICE MONET

Londres, 2 mars 1901

Ma bonne chérie, Il fait un temps de chien comme hier à Giverny. De la pluie à flots et, comme ça fouette tellement fort contre les carreaux, je ne peux presque rien voir. J'en profite pour venir à toi, bien heureux de vous savoir enfin rassurés et te souhaitant enfin un peu de calme pour te remettre enfin.

Je suis désolé de ce temps. Hier, j'étais content et plein d'ardeur et j'espérais faire une bonne journée; il faisait un temps superbe hier soir, mais ici, comme je te l'ai déjà dit, il n'y a pas moyen de songer à travailler deux jours de suite aux mêmes choses, et il faudrait me borner à ne faire que des pochades et des croquis pour en tirer parti tranquillement après à l'atelier. Continuer une toile est presque impossible. Je transforme des toiles et souvent celles qui étaient passables deviennent pires. Personne ne saura jamais le mal que je me suis donné pour arriver à si peu de chose; et puis, il faut bien le dire, travailler à deux endroits est mauvais; il m'arrive souvent d'interrompre une toile qu'en une heure je pouvais compléter, parce qu'il est l'heure de l'hôpital. Cela m'est arrivé souvent déjà; enfin, je ne me décourage pas.

J'ai trouvé M^{me} Hunter furieuse, elle venait d'arriver de Selaby pour préparer les appartements de sa fille qui arrive aujourd'hui, et comptait sur sa sœur ainsi que Sargent qu'elle avait invité, et ni l'un ni l'autre n'ont pu venir, sa sœur trop fatiguée, et Sargent ayant tous ses moments pris ainsi que toutes ses soirées, de sorte que nous avons encore diné seuls, causant beaucoup de Sargent qu'elle voudrait que j'influence pour qu'il ne se surmène pas autant à faire et [sic] tant de portraits, prétendant que j'avais une énorme influence sur lui, mais je trouve cela bien difficile. Du reste, je ne l'ai pas revu de la semaine et j'irai peut-être lui dire bonjour à la fin du jour, si le temps ne me permet pas de m'installer sur la terrasse de l'hôpital, ce que je crains bien, quoiqu'il ne soit que 11 heures et que cela puisse changer d'ici là.

Je n'ai pas encore travaillé au club, d'abord parce que je n'y étais pas préparé, ni chevalier ni toiles, mais c'est fait maintenant et je compte y aller ce soir ou lundi selon le temps, car ce n'est vraiment beau que lorsqu'il y a un peu de brouillard. Et puis, comme je suis souvent assez fatigué à la fin de la journée, je n'ai pas toujours le courage, et puis il me faudra dîner, ou avant, d'assez bonne heure, ou alors après vers 9 heures, voulant y être au moment de la plus grande animation, mais j'irai sûrement y faire ne fût-ce qu'une ou deux pochades.

Je pensais te donner les explications pour la toile Fitzgerald que je pensais te prier d'envoyer à Durand-Ruel qui se serait chargé de la chose, mais, hier, j'ai reçu un mot de ce Français qui était ici, qui m'avait à peu près traduit la lettre dudit Fitzgerald, sauf un bout de phrase où il y avait un mot qu'il ne comprenait pas, ce qui l'avait tracassé, et, comme il m'avait entendu dire que je chargerais Durand de l'expédition, il m'écrivait pour me faire savoir que la phrase en question disait justement de ne pas faire l'expédition par l'intermédiaire d'un marchand. J'ai donc écrit hier soir à un emballer de Paris, lui demandant de me faire savoir de suite s'il se chargerait de faire l'envoi et toutes les formalités, et, sitôt sa réponse, je te dirai ce qu'il faudra faire, mais c'est heureux que ce garçon qui est parti m'ait écrit, sans quoi, je te disais d'envoyer à Durand.

Hélas! le même temps continue, je suis navré, et pour me dégourdir je vais m'habiller et descendre déjeuner au grill.

J'espère comme toi que Michel n'a pas été envoyé subitement à Rouen, car alors, il n'y aurait rien à faire.

Embrasse bien pour moi le pauvre J.-P. [Jean-Pierre] qui ne doit guère s'amuser, embrasse aussi mon Michel, Marthe, Germaine et les petits, amitiés à Butler, et pour toi, toutes mes tendresses, toutes mes pensées. Ton vieux Claude.

Document original.

1612. À ALICE MONET

Londres, mardi 5 mars 1901

Moi aussi je suis désespéré de te savoir ainsi inquiète et bouleversée, et depuis ce matin je ne sais ce que je fais, l'envie me prenant de partir et de renoncer une fois pour toutes à Londres. Je t'ai télégraphié dès que j'ai eu ta lettre d'hier, si découragée, pour avoir des nouvelles du pauvre malade, et te demande si tu veux que je revienne de suite. Tu penses bien que si, par ma présence, je peux te soulager, je le ferai de suite.

Je commençais à être plus content et, hier, j'avais commencé à peindre le soir, et, rentrant content à 9 heures pour dîner, je trouve ta triste lettre de dimanche. J'ai voulu attendre à ce matin, mais je vois que tu perds courage. J'attends donc une réponse à ma dépêche pour savoir à quoi m'en tenir, et ce que je dois faire. Je ne pense qu'à toi, à tes inquiétudes et suis incapable de quoi que ce soit, mais que cela ne te fasse pas [ne pas] me dire la vérité pour me tranquilliser. Non, n'est-ce pas? Seulement, lorsque tu m'écris, comme dans la précédente lettre à propos de l'auto, que pour toi il n'y a plus à avoir de distractions jamais, cela me navre, car je sens ton état nerveux et ton découragement et cela m'ôte tout courage aussi.

Certes, la vie a de tristes moments, mais si on se laisse ainsi aller, on est perdu. C'est au contraire, dans ces moments-là qu'il faut réagir et avoir son sang-froid. C'est facile à dire, vas-tu dire, c'est vrai, mais il le faut. Courage donc, ma chérie, et dis-moi bien la vérité, et, si tu veux que je revienne de suite, ce sera bien des efforts et sacrifices perdus, mais je préférerais cela, si je puis t'être utile et te reconforter.

2 h ½. Je reçois ta dépêche à l'instant, j'espère que le mieux va continuer, car je suis bien tourmenté, tant pour Jean-Pierre que pour toi si impressionnable à présent et qui as tant besoin de calme.

Je t'en prie, ne me rassure pas que pour me donner la tranquillité. Je te connais bien, n'est-ce pas? Alors, si c'est la vérité, il faut être plus raisonnable et ne pas désespérer ainsi à la première alerte, autrement cela rejaillit sur les autres.

A moins d'une maladie grave, J.-P. [Jean-Pierre] est de force à supporter un accident, tandis que nous, nous avons besoin de nous raisonner.

Allons, ma chérie, bon courage et à bientôt. Si je t'ai dit que je regrettais de n'être pas venu ici plus tôt, c'est justement parce que je vois que la saison va subitement changer et qu'il ne me sera pas possible de rester plus que le mois; je n'avais aucune arrière-pensée.

Je pars à l'hôpital et ce soir au club. Je ne perds pas mon temps, je t'assure. Je t'aime et t'embrasse ainsi que tous. Ton vieux Claude.

Il est 6 heures, et depuis 1 heure il a fait un soleil superbe, et je te prie de croire que j'en ai profité, mais il faisait un tel vent qu'il m'a été impossible de tenir sur

la terrasse de l'hôpital; je suis donc revenu bien vite et ai travaillé jusqu'à présent et suis trop fatigué pour aller au club. Je vais jusque chez Sargent.

En hâte, mille tendresses,

Claude.

Document original.

1613. À ALICE MONET

Londres, mercredi 6 mars 1901

Ma pauvre chérie, Aussitôt ta lettre reçue, j'ai écrit à Bourgeois dans les termes les plus pressants, lui communiquant les lignes que tu m'as envoyées, de plus, j'ai écrit à son secrétaire, lui demandant le service de me mettre au Ct [courant] des démarches. Maintenant ne serait-il pas bon, à tout hasard, de faire constater J.-P. [Jean-Pierre] par les gendarmes, et au besoin, en demandant à M. Sarazin d'intervenir, que J.-P. est maintenant plus sérieusement malade que lorsqu'ils sont venus la première fois. Ce serait peut-être prudent, bien que j'aie dit l'urgence à Bourgeois.

En effet, ma pauvre femme, tu es bien à plaindre et cela doit surprendre qu'à si courte distance je sois occupé à chercher de jolis tons, à m'extasier pendant que tu souffres et te désespères. J'en suis comme plein de remords, bien que cela ne change rien, mais je me rends tellement compte de l'état dans lequel tu dois être, que cela me hante à présent et que je n'ai plus le loisir de penser à autre chose, et que, sans doute, je vais renoncer et revenir.

Il me faudrait la certitude du mieux dans l'état de J.-P. et surtout te savoir moins impressionnable, quoiqu'en ce moment il se fasse une très grande transformation dans le temps, le soleil, quoique rarement visible, (il fait depuis trois jours un temps affreux) monte, prend de la force et change absolument l'état de l'atmosphère. C'est navrant, alors je me dis à quoi bon persister.

Je regrette bien de n'avoir pas eu plus tôt la pensée d'écrire à Bourgeois, il y aurait peut-être une solution à présent. Enfin, il faut espérer qu'il pourra obtenir quelque chose et il faut être bien raisonnable et ne pas se tourmenter, aussi bien ce pauvre J.-P. que toi.

Oui, vous devez être bien fatiguées, Germaine et toi, et par là-dessus encore ce départ des domestiques qui me semblent singulièrement choisir leur moment. Doivent-ils attendre que tu en aies d'autres, ou font-ils leurs huit jours? Je t'ai de nouveau télégraphié, tu penses qu'en présence de ton anxiété, j'éprouve journellement le besoin de savoir comment vous êtes et attendrai la dépêche avant de fermer ma lettre, ayant du reste beaucoup à écrire.

4 h. J'ai reçu ta dépêche (pas mal). J'espère que tu auras pensé à m'écrire deux mots après cette dépêche forcément peu explicite.

J'ai passé ma journée à écrire, j'avais plusieurs lettres en souffrance, et puis, tu me connais, quand j'ai à écrire, comme à Bourgeois, c'est plusieurs brouillons qu'il me faut faire, et, après réflexion, je viens de nouveau de la refaire plus pressante encore et plus nette et concise. Je suis du reste tout à fait désesparé. Avec cela, un temps exécrable, tempête et rafales, il y a même du tonnerre et des éclairs. Je n'avais déjà pu tenir hier à l'hôpital et n'y suis point allé aujourd'hui, peut-être irai-je au club où ces pochades m'amuseront, mais je suis si peu en train, ce sera pour faire passer le temps qui me paraîtra bien long autrement.

Il me tarde d'être à demain pour avoir des détails. A demain, ma pauvre femme, ne te laisse pas aller surtout. Embrasse pour moi le pauvre Jean-Pierre et aussi mon Michel, comme tous du reste, amitiés à Butler, pour toi toutes mes pensées, tout mon cœur. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Document original.

1614. À ALICE MONET

Londres, jeudi 7 mars 1901

Hélas! ma pauvre femme chérie, je ne sais que te dire, car je suis bien malheureux de ce que, chaque jour, tes lignes me laissent voir d'inquiétant, et [je] regrette bien de n'avoir pas suivi mon premier mouvement qui était de venir près de toi. Voilà bien dix fois que je relis ta lettre d'hier, où tu me dis de ne pas venir, mais me demande que faire, et je ne vois, hélas! qu'à attendre une réponse de Bourgeois, et si elle ne vient pas d'ici peu, je réécrirai à son secrétaire afin de savoir s'il y a espoir ou non, et c'est pour cela, par prudence, que je te conseillais hier d'obtenir sur place, à Vernon ou Ecos, une prolongation qui s'impose. Je t'ai dit cela, ignorant que je suis de la date d'où datent les quinze jours qui ont été accordés.

Je ne vois donc que ceci, prendre courage et patience pour attendre le résultat de ma démarche. Je suis très malheureux d'être ici seul, ne te servant à rien, ne sachant rien, et ne pouvant chasser de mon esprit ces tristes pensées. Comment travailler fructueusement dans cet état, d'autant plus que depuis plusieurs jours le temps est atroce, variable, et ne me dit rien, ce qui est une double torture pour moi. Il me faudrait, pour m'y remettre, avoir de meilleures nouvelles de la maison et une bonne solution de Bourgeois. Je m'accorde donc quelques jours pour prendre une résolution, à moins que tu n'aies besoin de moi de suite.

J'ai reçu ce matin une gentille lettre de Michel, mais dont les projets d'acheter le quadricycle de Radimsky [sic] me donnent une vague inquiétude. Je ne veux pas l'empêcher de le faire, mais je ne sais pourquoi, j'ai plus que jamais peur de ces engins et regrette tout à fait l'achat de l'auto qui ne sera pour nous que sujet d'inquiétude et, pour moi, une perte de temps, car il faut être rentier pour s'occuper de cela, et non absorbé comme moi par cette passion de l'Art.

Enfin, je t'adresse sous pli séparé un chèque de 200 francs qu'il me réclame pour cela et, comme je n'ai pas l'esprit à lui écrire aujourd'hui, je compte sur toi, ma chérie, pour lui recommander la prudence; il voudra faire l'impossible pour venir souvent à la maison, et un accident pourrait lui arriver, sans compter des pannes qui le mettraient en retard et en défaut. Enfin, dis-lui toutes mes appréhensions. Je sais que, dans l'état d'esprit où je suis, on juge les choses sous un jour triste, quoique, depuis longtemps déjà, quelque chose me dit que j'ai fait une bêtise d'acheter l'auto. Je demande donc aux uns et aux autres la plus grande prudence.

2 h^{res}. Je me suis interrompu en voyant le temps devenir meilleur et j'ai essayé tout de même de travailler un peu, mon inaction loin de toi ne servant à rien, mais je suis si mal en train cependant qu'il me [faut] à moi aussi un certain courage pour peindre, avec les pensées qui m'obsèdent.

Je viens de relire et ta lettre et ces lignes commencées ce matin, elles sont absurdes; n'y vois, je t'en prie, que l'incohérence de mon esprit et pardonne les choses tristes et bêtes qu'elles expriment, tu me connais assez pour y voir ce que j'éprouve. Je vais essayer de prendre le dessus en travaillant. Il faut avoir chacun de la patience et attendre la réponse [de] Bourgeois qui peut être le salut et, comme j'ai eu l'idée de m'adresser déjà à son secrétaire, cela me permettra de lui télégraphier au besoin pour savoir comment ça marche.

J'ai écrit deux lignes à Michel en lui adressant le chèque demandé, j'espère qu'il comprendra mes craintes et mes recommandations et compte néanmoins sur toi pour lui bien faire comprendre ce qu'elles ont de fondé, nous n'avons pas besoin de nouvelles inquiétudes.

Merci d'avoir pu faire l'envoi du tableau à Pottier, c'est un débarras.

Je t'envoie toutes mes tendresses, toutes mes pensées de chaque instant et t'assure que je partage tout ce que tu éprouves. Embrasse Jean-Pierre, Germaine et Marthe; elles savent combien je les aime malgré mon vieil air bougon et aussi malgré cet amour que je ne cesse d'avoir pour cette damnée peinture.

Je n'oublie pas les petits et non plus Butler. Mille baisers, ma femme chérie, et du courage. Ton vieux Claude.

Je ne [te] demande qu'une chose, c'est de me dire bien ce qui se passe. Si c'est bon, je reprendrai courage, si ce ne l'est pas, fais un signe et je viens. Je regrette tant de ne l'avoir pas fait il y a quelques jours.

Document original.

1615. À ALICE MONET

Londres, vendredi 8 mars 1901

Ma bonne chérie, J'étais plus qu'inquiet de n'avoir pas de lettre et ne savais que penser, j'avais bien un mot de Blanche me disant que les dernières nouvelles étaient meilleures, mais ça ne venait pas de toi. Enfin ta dépêche me rassure et [je] vais travailler, car voilà quatre jours que je n'ai mis les pieds à l'hôpital, ne faisant rien qui vaille ici, étant dans un complet découragement.

J'espère avoir ta lettre ce soir, tu peux dire à Blanche qu'elle doit envoyer au Salon; elle y sera refusée, je le crains, mais si elle était reçue ce serait pour elle un stimulant. En hâte, je n'ai que le temps de t'envoyer toutes mes pensées et mes baisers pour toi, le malade et tous.

Il y a deux jours, M^{me} Hunter m'a écrit pour dîner chez elle dimanche, et je lui avais répondu que je n'étais pas certain d'y aller à cause des mauvaises nouvelles, que je serais peut-être parti. Ai été hier chez Sargent, mais il était couché, malade aussi, c'est du moins ce que j'ai cru comprendre de son domestique. Moi, je suis bien.

Baisers encore de ton

Claude.

Document original.

1616. À ALICE MONET

Londres, dimanche 10 mars 1901

Contre mon espérance, je n'ai pas eu hier soir ta lettre de vendredi et il me faut attendre à demain pour avoir des nouvelles. Quelle journée triste que ce sacré dimanche anglais, la nature s'en ressent, tout est comme mort, pas de train, pas de fumée ni de bateaux, rien qui excite un peu la verve. Je crois du reste que je ne vais pas tarder à rentrer, je me donne encore la semaine et, s'il n'en sort rien de bon, je file. Ce n'est pas quelques jours de plus qui me sauveront et ce sera encore une veste, malgré tous mes efforts. Enfin, je vais voir ce que ces huit jours feront.

Hier soir à dîner au grill-room, je vois entrer deux messieurs en grande tenue, habit, dont l'un s'écrie: «Oh! M. Monet», et qui se précipite vers moi; c'était M. Raymond Kœchlin que je ne reconnaissais pas tout d'abord, et, comme il y avait une table libre proche de la mienne, il s'y est mis avec son ami Villars, le correspondant du *Figaro* ici. Tu penses s'il était content de me voir, et moi aussi du reste, mais désolé en même temps repartant ce matin pour Paris; il y avait quinze jours qu'il était ici. Il m'a chargé de tous ses compliments pour toi; nous avons passé une partie de la soirée au grill à causer.

J'avais été travailler au club avant le dîner et étais assez fatigué, et, cette nuit, j'ai été réveillé par une terrible douleur au mollet; c'était à crier, j'ai cru à une crampe et me suis mis à marcher, mais ça a eu bien du mal à se calmer et [je] m'en ressens encore. J'attribue cela à la fatigue et au temps que je passe debout, ne m'asseyant en somme que pour écrire et manger. Aussi, aujourd'hui, je me calme un peu et vais faire un tour de promenade, ce que je n'ai pas fait depuis bien longtemps, dimanche dernier, je crois.

J'espère que le mieux continue pour J.-P. [Jean-Pierre] et que, plus calme toi-même, tu vas enfin te remettre de toutes ces secousses. Ce soir, je vais dîner chez M^{me} Hunter puisque je le lui ai promis si je ne parlais pas, et vais enfin voir sa fameuse sœur ainsi que son gendre, mais je ne suis guère en train, si attristé de n'arriver à rien, de m'être donné tant de mal, dépensé tant pour de vagues indications. Mais aussi, comme je m'y suis mal pris, ce n'est pas un pays où l'on peut terminer sur place; les effets ne se retrouvent jamais et il m'aurait fallu ne faire que des pochades, de vraies impressions. Avec cela et des dessins, j'aurais pu en tirer parti, tandis que j'ai travaillé jusqu'à vingt fois à des toiles que je dénaturais chaque fois pour, finalement, n'en faire qu'une pochade en quelques instants; et puis, maintenant, il y a quantité d'effets qui ne peuvent se retrouver à cause de la nouvelle situation du soleil; mais je t'ai déjà dit tout cela, je suis si désolé que je me répète.

Tout cela pour excuser mon impuissance. Donc, à moins que je ne fasse des prodiges cette semaine, je ne serai pas long à parler de retour. Ma consolation sera de vous retrouver au moins bien portants et que, d'ici [là], il soit venu une heureuse réponse de Bourgeois. Je t'embrasse comme je t'aime, ainsi que tous, amitiés à Butler.

Ton vieux

Claude.

Document original.

1617. À ALICE MONET

Londres, lundi 11 mars 1901

Ma bonne chérie, Voici la lettre annoncée, j'ai cru devoir te le télégraphier, bien qu'elle ne soit pas encore définitive; elle est du secrétaire de Bourgeois, M. Auguste Brunet, 29, avenue La Motte-Picquet. Je t'en donne l'adresse en cas d'urgence pour ne pas perdre de temps.

J'ai reçu tes deux lettres ce matin, l'une de vendredi me fait de la peine, tes regrets de ne m'avoir pas caché la maladie de J.-P. [Jean-Pierre], ta volonté d'être plus forte à l'avenir. Non, ne dis pas cela, et pardonne-moi d'avoir assombri pour toi de meilleurs moments. Nous devons toujours nous tout dire, mais ne pas voir les choses au pire. Ainsi, je te le dis, je ne suis pas très bien, mais cependant mieux qu'hier soir et cette nuit agitée de fièvre et de frissons.

Ne va pas t'alarmer surtout puisque ce ne sera rien, mais, hier, après avoir fait cette promenade que je te disais, j'ai, malgré le bien-être du grand air, j'ai constaté que je n'étais pas tout à fait d'aplomb. Mes jambes douloureuses, surtout les mollets, ce qui me faisait croire à des varices, enfin, étourdissements; aussi suis-je bien vite rentré écrire à M^{me} Hunter que, n'étant pas très bien, je la priais de m'excuser, et bien m'en a pris, car la fièvre m'a pris très fort et des frissons à ne pouvoir me réchauffer. L'inquiétude de tomber malade ici, de t'inquiéter plus encore, m'obsédait, si bien que je n'ai pu dormir qu'au matin après avoir pris aconit et arsenic, dormant alors jusqu'à 10 heures, réveillé par le courrier qu'on m'apportait, puis cette dépêche de M^{me} Hunter; enfin me levant, me croyant remis, j'ai senti que ça ne marchait pas et, pour être tranquille, j'ai fait demander le docteur qui m'assure qu'un repos de trois à quatre jours à la chambre, me couchant à 6 heures, et qu'il n'y paraîtra plus. Ce n'est selon lui que fatigue et rhumatismes, causés par un courant d'air, sans doute au club, mais, pour mes mollets, sûrement le long de la fenêtre d'où je peins depuis plus d'un mois; mais d'influenza, pas trace.

A 1 heure, on m'annonce la visite de M^{me} Hunter venant me prier d'user d'elle, puis un instant après, un superbe [la fin manque]...

Document original.

1618. À ALICE MONET

Londres, mardi 12 mars 1901

Ma pauvre chérie, Je te confirme ma dépêche, j'ai passé une bien meilleure nuit, sans frissons et bien moins de fièvre, et j'ai relativement bien dormi, me réveillant à 6 [heures] par habitude, mais redormant de nouveau jusqu'à 9 [heures]. Tu n'as donc aucune inquiétude à avoir, deux ou trois jours de repos à la chambre et il n'y paraîtra pas, mais je m'ennuie terriblement et trouve le temps bien long.

Tes lignes de dimanche, reçues seulement ce matin, ne sont guère faites pour remonter un homme que tu savais avoir besoin d'encouragements, mais que tu ne savais pas malade, sans quoi tu ne me les eusses pas envoyées; elles sont laconiques et dures, bien que tu y prennes soin de me dire qu'il n'y a pas dépit de ta part. Comment ma pauvre, tu m'écris des lettres affolantes et désespérées, et tu n'admetts pas que moi, je puisse aussi déraisonner et me laisser aller à de l'exagération, et, huit jours après, tu me ressers cela pour me mettre bien en train, ça me peine énormément, car même sans être souffrant je n'avais pas besoin de cela, et décidément tu pardonnes difficilement ce qui te blesse.

J'ai cependant eu assez de lucidité pour tout faire, pour te calmer pendant ces jours d'angoisse. Je te la renvoie, cette lettre; tu verras, tu verras qu'elle n'est guère tendre. Je n'ai cessé de t'écrire chaque jour, je suis certain du départ de mes lettres et, si elles ne te parviennent pas toutes, il faut porter plainte au bureau de Vernon, à moins que je les fasse toutes recommander. Ce qui m'ennuie, c'est que ce sont peut-être les plus affectueuses et qui pourraient le plus te faire plaisir qui te manquent. Je reçois un mot de Sargent pour avoir de mes nouvelles; il a été et est encore très pris et alité; moi, je suis levé, mais ne puis rien faire, je ne regarde même pas mes pauvres toiles, j'espère les reprendre dans deux jours. Je m'arrête et terminerai plus tard.

2 h. Je viens d'essayer de prendre quelque chose, six huitres et un bouillon, ça a bien passé; mais quoi que je prenne me donne immédiatement [sic] une forte chaleur, et, sans avoir toujours la fièvre, j'ai très chaud, la tête lourde et comme vide, enclin aux étourdissements. Aussi, d'écrire trop à la fois me fatigue. Je n'ai plus mes douleurs aux mollets ni aucune courbature, le ventre est en bon état. Le docteur, un Allemand parlant très bien français, affirme que je n'ai aucun symptôme d'influenza, mais simplement un peu de catarrhe et rhumatisme causé par un courant d'air. Il doit revenir demain, mais, si ça n'allait pas tout à fait bien, je verrais peut-être le docteur de Sargent, si toutefois il parle français. Autrement, aucune explication n'est possible.

Je t'envoie toute cette correspondance qui m'évitera d'écrire trop longuement, ayant à écrire encore à Sargent. Je fermerai ma lettre plus tard, au dernier moment. Il est près de 5 heures, je ne suis ni mieux ni pire, las de ne rien pouvoir faire, et triste comme tout. Je vais me mettre au lit comme me l'a recommandé le docteur, continuant à prendre sa potion que j'alterne avec aconit et belladone. Ne te tourmente pas, je me soigne et n'ai pas envie d'être pris sérieusement ici et n'aurais qu'un mot à dire, soit à la mère de Sargent ou à M^{me} Hunter si j'avais besoin, et, ici même, garçons et maids [sic] sont très prévenants. Ecris-moi de bonnes lettres, c'est ce qui me fera le plus de bien, oublie cette histoire d'auto et ne parlons que d'espairs.

Demain je compte écrire au secrétaire [de] Bourgeois, pour qu'il insiste, et lui rappeler que le congé de J.-P. [Jean-Pierre] expire le 20. Je t'embrasse comme je t'aime ainsi que tous, ton pauvre vieux qui n'a pas de veine. Ton vieux Claude.

J'ai préféré écrire ce soir à M. A. Brunet: c'est fait.

Document original.

1619. À ALICE MONET

Londres, mercredi 13 mars 1901

Merci, ma bonne chérie, de tes bonnes lignes datées d'hier, mais où tu n'as pas l'air encore de me savoir souffrant. Je t'avais cependant télégraphié, te disant avoir passé une meilleure nuit, dépêche qui, je le pensais, serait arrivée à peu près en même temps que ma lettre de lundi.

Enfin, tu n'as pas à être inquiète, ça n'a pas l'air grave. J'attendais le docteur avant de te télégraphier, mais il est plus de 1 heure, et personne n'est venu, seule une lettre de Sargent m'offrant des livres. Il est encore alité pour trois ou quatre jours, après quoi, il ira au bord de la mer pour se remettre, il a été très pris.

Moi, j'ai moins bien dormi ayant très chaud, je n'ai pu fermer l'œil qu'à partir de 1 heure du matin. Je me suis réveillé mieux, ai pris le thé avec appétit, mais depuis, suis moins bien, la potion et le lait chaud que je prends, mêlés à de l'eau de Seltz, me donnent très mauvaise bouche et retirent tout appétit. Je ne souffre nullement, mais n'ai de goût à rien et me fatigue pour rien. Je crois que j'ai trop écrit hier, j'écrirai demain à Farman et J.-P. [Jean-Pierre], je ne veux pas me fourrer tout cela dans la tête aujourd'hui. Tu peux seulement répondre que tu n'as pas qualité pour le règlement, que tu m'as transmis sa lettre et que je répondrai, mais suis persuadé qu'ils nous ont fourré dedans et qu'ils voudraient faire plus encore. Mais je m'arrête, je reprendrai tantôt.

Ma bonne chérie, il est 5 heures, j'attendais toujours mon sacré docteur pour finir ma lettre, il n'a pas paru et je viens de faire demander celui de Sargent, cela par prudence, pour bien savoir ce que je puis avoir. Ne souffrant aucunement, j'ai pris comme hier six huitres et trois sandwich [sic] avec grand plaisir; ce n'est qu'après que la chaleur revient avec un peu de fièvre et la bouche très mauvaise.

J'ai tout de [suite] écrit à Farman et deux mots à J.-P.; ça me laisse plus tranquille que d'y penser, et vais m'arranger pour que tu aies les fonds pour quand il faudra, ayant demandé réponse au dit Farman. Ils m'ont l'air bien roublards dans cette boîte, et il faudra que vous ayez l'œil, toi et J.-P., quand le moment sera venu.

Hier soir, j'avais eu de bonnes lignes de toi, ce matin aucune, c'est vraiment trop long, la poste. Quand on a oublié une chose, qu'une inquiétude est ou commence à se dissiper, l'autre reçoit seulement la réponse, et cela fait souvent qu'écrivant sous l'influence d'une inquiétude ou mauvaise disposition, elle parvient de l'autre côté au moment où ça va mieux. C'est pour cela que, quand on s'aime et qu'on se connaît comme nous, il faudrait tenir compte de cela.

Nouvel arrêt, prendre cette sale potion composée de salicylate de sodium, bromure de potassium, belladone, gentiane, du moins d'après ce que je puis lire.

Baisers à tous, pour toi les plus tendres, amitiés à Butler.

Ton vieux qui t'aime,

Claude.

Document original.

1620. À ALICE MONET

Londres, jeudi 14 mars 1901

Ma bonne chérie, Je vois que tu te fais bien du mauvais sang et que tu me crois plus malade qu'en réalité; mais, comme je te l'ai télégraphié ce matin, tu peux être absolument sans inquiétude, j'ai très bien dormi, me sens beaucoup mieux aujourd'hui, et viens de prendre mon second déjeuner avec appétit: filets de merlans frits et compote de cerises et café. Ni vin, ni liqueur, cela m'est interdit. Comme boisson, lait mêlé d'eau de Seltz.

Hier, après avoir fait partir ta lettre, j'ai eu la visite de M^{me} Hunter qui est partie pour huit jours à Selaby et, pendant qu'elle était là, mon docteur allemand est arrivé, elle s'est naturellement retirée, et le docteur m'a trouvé mieux, mais il s'est presque fâché quand je lui ai dit que, ne le voyant pas venir, j'avais accepté le docteur de Sargent, me disant comme tous que, s'il m'avait jugé sérieusement malade, il serait venu plus tôt, que, du reste, ce n'était rien, qu'il n'y avait que des précautions à prendre et d'avoir un peu de patience, et je t'assure que j'en ai et m'ennuierais bien sans les quelques visites que je reçois. Le docteur parti, j'ai pris six huitres et un consommé, et me suis couché.

J'ai reçu tes bonnes lignes de mardi, puis un télégramme du docteur de Sargent

m'annonçant sa visite le soir même entre 8 et 9 heures. Ça m'allait, parce que c'est le moment où l'on est toujours plus agité. Mr Playfair, c'est son nom, est en même temps ami intime de Sargent; il est charmant, sérieux, et je regrette bien de ne l'avoir pas eu dès le début, parce qu'il refuse d'aller contre un confrère. Il m'a examiné avec le plus grand soin, a constaté les mêmes choses que l'Allemand dont il a approuvé les ordonnances, mais a tenu à me faire frictionner devant lui par le valet de chambre, trouvant que j'avais un petit point de catarrhe ou d'obstruction dans les bronches.

Je viens d'être interrompu par la venue de M^{me} Sargent, restée assez longtemps et m'apportant des tulipes et du lilas. Je reprends donc où j'en étais.

Enfin ce docteur est parfait, aimable, sérieux. Du reste M^{me} Sargent vient de m'en faire le plus grand éloge; mais il trouve très délicat d'aller sur les brisées d'un autre, tout en me disant que, si je n'allais pas mieux, qu'il viendrait me voir en ami, à moins que son confrère ne doive plus revenir, et je crois qu'après sa visite de demain, c'en sera fini. Du reste, me sentant beaucoup mieux, il me reste toujours la bouche mauvaise et la tête faible avec tendance à l'étourdissement. Je te communique la lettre de Sargent reçue ce matin, quoique datée de mardi — il s'était trompé de jour —, et tu remarqueras que ses autres lettres bien écrites, l'étaient par sa sœur venue ce matin, bien aimable. Il paraît que ce pauvre Sargent qui était très sérieusement pris ne s'inquiète que de moi, désolé de ne pouvoir venir me voir.

M'étant réveillé trop tard ce matin (à 10 heures), je n'avais pu envoyer de télégramme de nouvelles à M^{me} Hunter, qui m'a envoyé celui-ci et est venue me voir avant son départ.

Quant aux soins, à part la friction, je n'ai pas besoin de grand-chose et le valet [*sic*], le valet et la maid [*sic*] sont très très bien. Du reste, tous ces soins seront inutiles d'ici un jour ou deux, mais ça n'est pas de veine tout de même, juste au moment où je voulais tenter un dernier effort. Si j'ai pris arsenic au début, c'est parce que j'avais des frissons et que je craignais l'influenza, et c'était indiqué dans le petit livre. Pour Bourgeois, tu as tort de désespérer, car, lors du changement de Michel, M. Brunet m'avait déjà écrit que ce serait aussi difficile, ayant déjà obtenu un premier changement du 129^e au 74^e. Comme l'autre fois, je lui ai écrit et il faut attendre avant de désespérer.

J'espère que Michel ne va pas être malade à son tour. J.-P. [Jean-Pierre] a-t-il été examiné pour ses yeux, et es-tu au moins un peu mieux toi-même après tant de secousses?

Je t'embrasse comme je t'aime, ma pauvre chérie, courage et confiance, baisers pour tous, petits et grands, amitiés à Butler.

Ton vieux qui pense sans cesse à toi,

Claude.

4 h 1/2. Merci de ta dépêche, ça me fait tant plaisir. Tu peux être sans inquiétude, je viens de récrire encore à Bourgeois lui-même.

Document original.

1621. À P. DURAND-RUEL Londres, 15 mars 1901

Cher Monsieur Durand, Je viens vous demander de me rendre le service d'adresser à ma femme, à Giverny, la somme de 6000 francs dont elle a besoin pour solder la voiture automobile.

Vous voudrez bien lui adresser cette somme en billets par lettre chargée. Hélas! je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner: depuis huit jours, je suis malade et hors d'état de travailler; je vais heureusement mieux depuis hier, mais très faible, ne me nourrissant que de lait et de bouillon. J'ai cru un moment que c'était l'influenza, mais ce n'est en réalité que fatigue et surmenage avec, en plus, un refroidissement. Heureusement qu'à Giverny ça va bien maintenant, mais je suis bien embêté, c'est le mot, d'être si sottement pris et dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit. Je compte sur votre obligeance et vous remercie d'avance.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Dès que je vais avoir pris des forces, je rentrerai.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 380 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1622. À BLANCHE HOSCHEDÉ-MONET Londres, 15 mars 1901

Deux mots en hâte, ma bonne petite Blanche, pour vous rassurer complètement. J'ai dit toute la vérité à ta mère. Je vais du reste de mieux en mieux, mais c'est si bête d'être ainsi pris et dans l'impossibilité de rien faire, juste au moment où je pensais faire un effort suprême.

Le docteur sort d'ici, il me trouve bien; seulement de la faiblesse, n'ayant que pris du lait et du bouillon, et il veut que demain je sorte un peu pour m'habituer à l'air. Merci à tous deux de votre bonne pensée, de votre affection. Je vous embrasse bien tendrement. Votre père qui vous aime,

Claude Monet.

Document original.

1623. À ALICE MONET Londres, 15 mars 1901

Ma chérie, Elle m'a fait du bien, ta bonne lettre d'hier 14. Mais, pas plus l'un que l'autre, nous ne devrions nous froisser quand quelques lignes injustes partent malgré nous, il nous faut toujours tenir compte de l'état dans lequel nous pouvons nous trouver dans l'instant où nous écrivons. Je suis désolé d'avoir fait recommander toutes mes lettres jusqu'à hier, mais j'étais désolé de penser qu'elles ne te parvenaient pas toutes et ne le ferai plus à moins de cas spéciaux.

J'espère que ma dépêche adressée à Terminus [*sic*] t'est bien arrivée à temps et t'aura rassurée, car je vais beaucoup mieux, tout à fait bien si ce n'est faiblesse n'ayant que très peu mangé de la semaine, et toujours la tête comme vide et tendance à étourdissements. Le docteur Nauman, l'Allemand, est venu ce matin, m'a très bien trouvé, m'a dit de manger une côtelette d'agneau et des épinards et du vin. Le vin seul m'a paru mauvais, le reste m'a fait plaisir. Hier, M^{lle} Sargent m'avait apporté de la gelée de viande, ça me semble bon. Enfin le docteur voulait que je m'habitue à l'air et que je sorte un quart d'heure dans le jardin devant l'hôtel; tu vois que tout cela est plus que rassurant, mais j'ai un tel trac de faire une imprudence en sortant trop tôt (car mon plus grand désir est de me retrouver près de toi), que je n'ose écouter ce docteur n'ayant pas une absolue confiance. J'ai vainement essayé qu'il ne revienne plus, lui demandant de lui régler ses visites. «Non, m'a-t-il dit, je veux vous faire encore une visite amicale dimanche matin.» J'en suis furieux, car j'aurais plus confiance en Mr Playfair.

Comme je l'ai télégraphié hier soir, j'ai récrit à Bourgeois, et j'espère que vous aurez eu la pensée de recommander J.-P. [Jean-Pierre] au major de Vernon¹, soit par M. Du Château ou Planchon, pour que son rapport soit favorable, et cela tomberait juste avec l'insistance que je réclame de l'influence de Bourgeois [*sic*].

J'ai reçu une bien bonne lettre de Blanche ce matin; ils craignaient tous deux que je sois plus mal que je te le dis; remercie-les encore pour moi, car j'écris trop et cela me fatigue beaucoup en ce moment.

J'ai écrit aujourd'hui à Blanche, à Sargent, à Mr Fitzgerald pour son tableau enfin parti, à Durand-Ruel pour qu'il t'adresse 6000 francs qui, joints aux autres 6000 francs que je t'adresse sous pli séparé et recommandé, te mettront à même de payer les 11000 francs de l'auto quand vous le jugerez, mais aux conditions indiquées à J.-P. Ces derniers 6000 francs sont en un chèque que Butler voudra bien toucher. Enfin, il m'a fallu écrire deux mots à Selaby, M^{me} Hunter me demandant

des nouvelles par dépêche. Par là-dessus, j'ai eu des comptes à faire, des règlements ici, plus de 1000 francs pour deux semaines; aussi ai-je horriblement chaud de fatigue.

Je ne songe pas du tout à mes pauvres toiles, je ne les ai pas regardées depuis dimanche et, comme la semaine précédente avait été funeste comme travail, ce me serait un crève-cœur et ne veux pas les voir. Je n'ai qu'une pensée, c'est de reprendre des forces et de revenir près de toi que j'aime tant, tu sais.

Je m'ennuie évidemment beaucoup et suis très reconnaissant à ces dames d'avoir la pensée de s'intéresser à moi.

J'espère que tu auras pu trouver quelque chose, que tu es rentrée pas par trop fatiguée, et que pour J.-P. le résultat avec le major soit favorable, mais vous seriez impardonnables si vous n'aviez pas agi.

Mille baisers à tous, à toi les meilleurs. Je t'aime.

Claude.

¹ Il s'agit de M. Petit, médecin major de 1^{re} classe à l'hôpital militaire de Vernon. (Almanach-Annuaire de l'Eure, dont nous devons copie à M. Claude Lannette, directeur des Archives.)

Document original.

1624. À ALICE MONET Londres, midi, samedi 16 mars 1901

Ma pauvre chérie, Combien je suis désolé et surpris aussi de cette si fâcheuse affaire du major, moi qui, voyant tes craintes, pensais avoir si bien manœuvré en récrivant de nouveau des lettres si pressantes. Comment ne pas avoir eu la pensée d'agir un peu auprès de ce major, soit par M. Du Château, ou Planchon. Je sais que c'est ennuyeux, c'est vrai, mais enfin il y a des cas où il faut agir, et vous avez été bien maladroits.

Quant à son absence, elle est impardonnable; il y a longtemps déjà que tu m'as écrit que tu allais faire chercher ses vêtements militaires, mais s'en aller juste au moment où il fallait s'attendre à une constatation! Ta lettre reçue hier ne me disait pas cela, et [je] ne sais qui a reçu ce major, car il y avait à dire la vérité, et mieux eût valu prendre les devants en se faisant un peu pistonner, et vous avez omis de le faire même aujourd'hui par Marthe. C'est une affaire fichue, et je regretterai bien ces lettres où je mendiais une faveur. Enfin, je veux espérer encore et j'attends une longue dépêche me renseignant davantage.

A part cela, je vais plutôt mieux, mais hier cette côtelette épinards et vin ont eu bien du mal à passer et j'ai eu un poids sur l'estomac qui m'a gêné jusqu'à minuit, et enfin j'ai admirablement dormi jusqu'à 9 heures ce matin.

J'espérais avoir un mot de Sargent, de son docteur, pour savoir s'il viendra, mais rien. Est-il plus mal ou parti à la mer, n'ayant eu aucune visite hier ni ce matin? Je suis là avec mes pensées, toutes ces préoccupations; tu me parles toujours de mes toiles, mais c'est une affaire finie, je n'y pense pas et ne veux plus y penser. Je n'ai qu'une idée, revenir et qu'une crainte, être [*sic*] pas assez prudent, et que cela tarde. C'est pour cela que je voudrais voir Mr Playfair, mais, en somme, je me fais plus de bile que je ne souffre, car je ne souffre pas du tout, n'ai plus ces chaleurs, seule une faiblesse par manque de nourriture, dont j'ai une peur terrible, surtout depuis hier, avec cette pauvre petite côtelette. Ce matin j'ai pris mon thé avec un croissant et maintenant du lait.

Tu m'as bien mal compris, et cela est désolant; en te disant que ta présence serait plus utile à Giverny je n'ai songé qu'à J.-P. [Jean-Pierre], à ton inquiétude loin de lui, justement au moment où on pouvait venir pour s'assurer de sa maladie et, comme je ne courais aucun danger, j'ai de suite pensé qu'il fallait t'éviter ce déplacement dans un pareil moment, mais il est si difficile de se faire comprendre que je ne sais plus que dire, si ce n'est mon chagrin de n'être pas assez solide pour venir bien vite près de toi, de vous tous.

Je m'arrête, attendant une dépêche de toi, espérant qu'elle pourrait être bonne.

3 h. Du nouveau depuis midi, mais [pas] encore ta dépêche. Comme j'interrompais ces lignes, Sargent lui-même est arrivé pour sa première sortie; il est bien à présent et part lundi pour Douvres et de là à Boulogne ou Calais. Son docteur ne veut venir que si j'étais plus mal en consultation avec le mien, ne voulant pas aller sur ses brisées, ou bien alors, si ce dernier ne devait plus venir, ce que je lui déclarerai demain matin.

Sargent m'a obligé à manger et à sortir un peu. J'ai donc pris une aile de poulet et des pruneaux; ça m'a fait plaisir et réconforté, puis, bien couvert, suis allé me promener pendant vingt minutes dans le jardin sous mes fenêtres; je viens de rentrer et me sens beaucoup mieux.

Seulement Sargent, par exemple, était furieux que je renonce à mes toiles voulant les voir, mais [je] m'y suis refusé. Il est désolé de ne pouvoir rester avec moi, mais ne peut rester à Londres sans travailler. Du reste, le docteur lui recommande le changement d'air. Un de ses amis, un jeune peintre moitié français, moitié anglais, viendra me voir pour me distraire; c'est aussi un ami de Clemenceau et je le connais du reste.

M^{lle} Sargent qui l'avait conduit en voiture est revenue le chercher. Je crois que, si tu ne l'as déjà fait, tu ferais bien d'adresser un mot de remerciements à M^{me} Sargent et à M^{me} Hunter à Selaby où elle est jusqu'à mercredi ou alors 17, Dover Street, Piccadilly W, car sans elles j'aurais été bien abandonné, Sargent étant malade, et c'est toujours une consolation de voir des personnes s'intéresser à vous.

Je vais attendre ta dépêche pour terminer ces lignes. Je ne cesse de penser à toi et aussi à J.-P. Je vous embrasse tous bien tendrement et t'aime et voudrais te le bien prouver moi aussi, mais pourquoi me dire que tu m'aimes trop.

6 h^{res}. Je suis bien surpris de ne pas recevoir de réponse à ma dépêche de ce matin, ne sais que penser; si j'avais eu des détails, j'aurais peut-être encore pu agir.

Bien tourmenté, vous embrasse tous, amitiés à Butler. Je me sens beaucoup mieux depuis ma sortie. Ton vieux qui t'aime,

Claude.

J'espère que tu as bien reçu ma lettre où je répondais à Blanche d'envoyer au Salon.

Document original.

1625. À ALICE MONET Londres, lundi 18 mars 1901

Ma pauvre chérie, Enfin ce matin je sais quelque chose, une partie de ce qui s'est passé ces jours-ci. Tu sembles un peu me traiter de fou avec toutes mes démarches et mon insistance, et, pour un peu, vous diriez que, si tout rate, ce sera de ma faute. Mais alors, ou il fallait ne rien me dire, ce qui m'aurait fâché du reste, ou me mettre tout à fait au courant par dépêche, le télégraphe n'étant pas pour autre chose, et cela, il fallait le faire coûte que coûte. Ce n'est que par ta lettre de samedi, reçue ce matin, que je sais l'existence de ce colonel d'artillerie, ce que le major a dit à J.-P. [Jean-Pierre], etc., mais ne sais pas encore ce qui a pu se passer le jour où le major est venu à la maison, où était J.-P., sorti en balade, ou à Paris, rien, rien, ni qui a reçu ce major. De là, toutes mes suppositions, mes efforts, et ces lettres et dépêches aussi inutiles (résultat visite — c'est une de tes dépêches — major envoyé avant avoir vu J.-P.). De là mon désir d'exiger examen nouveau; que de cassements de tête en moins, si vous m'aviez bien informé. L'argent n'est rien dans ces cas-là, j'en dépense assez ici inutilement. J'espérais plusieurs lettres ce matin, bien longues et détaillées; seules ces lettres me consolent de mon triste sort. Ta lettre de samedi me donne enfin des détails, pas tous, celle d'hier dimanche écrite à la hâte, et sans doute au milieu des conversations n'en dit pas long malgré ses quatre pages aux

lignes écartées, et il me faut attendre à demain matin. C'est dur et bien triste, je t'assure, d'avoir toutes ces inquiétudes et de ne pas assez savoir pour agir, car j'en suis en effet à ne plus savoir que penser. Avec cela, je me sens bien moins bien aujourd'hui. Dès hier soir j'ai eu très mal à la tête; à la gorge, picotements me forçant à tousser constamment et, par là-dessus, ce poids sur l'estomac pour un malheureux potage; aussi pas de sortie aujourd'hui et, ma foi, je préfère ne prendre que du lait jusqu'à la venue du docteur Playfair.

Mais que je m'embête, bon dieu, et dépenser un argent fou pour cela, moi qui hier, me sentant mieux d'être sorti, avais eu le courage de regarder quelques-unes de mes toiles et qui me disais qu'en cas de bonnes nouvelles je pourrai peut-être essayer encore. Hélas! il m'y faut renoncer, je ne suis bon à rien, c'est fini, je le sens.

Il va me falloir tâcher d'oublier la peinture et de finir la vie en rentier à se soigner. C'est peut-être absurde de te dire tout cela, mais il faut m'excuser et, ma foi, je ferais mieux de m'arrêter. Si un événement meilleur ou consolant survient, je te le dirai avant de clore.

Il est quatre heures, rien de neuf, si ce n'est que j'ai reçu un télégramme de Playfair qui ne [peut] venir avant demain après-midi étant trop pris aujourd'hui. Je lui [ai] envoyé un mot par un commissionnaire lui disant que, me sentant moins bien, je lui serais reconnaissant de venir plus tôt; il était en course.

Mais en somme, à part cette inquiétude que j'ai [d'être] sérieusement malade ici, l'immense ennui et les tristes réflexions, je suis moins mal. Je prends force belladone et bryonia.

J'espérais la venue du jeune ami de Sargent, mais en vain, je n'ai vu personne depuis samedi matin.

Je viens de relire tes lettres, tes dépêches, j'aurais tant aimé savoir le sens de ta lettre à Brunet, si elle concordait avec la mienne d'hier. Enfin pour tout cela l'attente, de même que je voudrais savoir vos plans et vos projets. Si malheureusement J.-P. était obligé de rentrer le 20 (c'est après-demain), j'ai donné le mien. Est-il bon ou mauvais, je ne sais. Je ne puis pour le moment qu'espérer en la puissance de Bourgeois. Je suppose cependant que s'il rentre à la section, vous tenterez quelque chose. Que de soulagement pour moi, si je savais un peu tout cela. J'ai reçu ce matin une lettre de Farman avec copie de celle qu'il t'a adressée; il est vraiment assommant, et [je] ne comprends pas cette insistance excessive. Je viens de lui répondre ce que je pensais et te prie de ne pas te gêner pour ces gens-là, mais j'espère aussi que, si J.-P. reste près de toi, il ne va pas s'aviser de faire le voyage de Paris à Vernon, ce serait folie du moment qu'il doit prendre des précautions. Quant à la lettre Brault, tu sais que je ne suis pas très ferré là-dessus, je suppose que le titre, qui est muni de coupons à toucher, [est] tout simplement épuisé. Quant au certificat de vie, la mairie de Giverny est tout indiquée. Tu vois que je n'épargne pas l'encre, que je réponds à tout; il est vrai que j'ai du temps de reste.

Je t'embrasse comme je t'aime, ma pauvre femme, ainsi que tous.

Ton vieux Claude bien malheureux.

Il va être 6 heures, rien de neuf, même état. J'attends mes journaux pour me mettre au lit, quoique je n'arrive à m'endormir que vers 11 heures ou minuit, quand ce n'est pas plus. Mais tu penses si je suis las d'être dans cette chambre où la vue de cette Tamise m'attriste plus encore. Quand ces lignes te parviendront, puissiez-vous avoir de meilleures nouvelles! Baisers à tous, pour toi toutes mes pensées. Claude.

Au moment de faire partir ces lignes, visite de M^{me} et M^{lle} Sargent, bien aimables toutes deux, cela m'a distrait un peu.

Document original.

1626. À P. DURAND-RUEL Londres, 20 mars 1901

Cher Monsieur Durand, Deux mots pour vous remercier de votre envoi à Giverny. Je suis toujours malade et ne sais pas encore quand le docteur me permettra de partir. C'est, hélas! un voyage complètement perdu, vous vous figurez le mauvais sang que je peux me faire.

A bientôt, j'espère. Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1627. À BLANCHE HOSCHEDÉ-MONET Londres, 24 mars 1901

Merci, ma bonne petite Blanche, de tes lignes du 21 qui me font tant plaisir. Je vais beaucoup mieux, mais j'ai bien failli être plus gravement atteint que je ne l'ai été à cause du stupide médecin qui m'a soigné en premier, qui ne s'était pas aperçu que j'avais un commencement de pleurésie et qui m'a fait sortir, ce qui n'a fait qu'aggraver le mal.

Enfin, heureusement, cela n'a pas eu d'autre conséquence que de me faire rester plus longtemps à la chambre à ne rien pouvoir faire; et voilà aujourd'hui quinze jours que j'y suis, ce qui n'est pas drôle. Maintenant je me sens bien, quoiqu'avec encore un peu de douleurs dans le dos, mais je mange et dors bien sans aucune fièvre, et je peux faire quelques croquis au pastel pour me désennuyer.

Le docteur m'a fait espérer que je pourrai partir à la fin de la semaine qui vient, mais, comme il est très prudent, j'ai un peu peur qu'il ne me dise cela pour me faire patienter, mais j'en ai cependant l'espoir puisqu'il me trouve bien mieux et que je le sens moi-même. Quant à la peinture, à mes toiles, non, il ne faut pas m'en parler, quoi que tu en penses.

Je n'ai naturellement pas eu de lettre de Giverny aujourd'hui, ce qui m'attriste toujours, et j'ai reçu hier la pauvre dépêche de ta mère disant le refus de Pendezec. Le pauvre J.-P. [Jean-Pierre] va donc rentrer demain. Quelle suite de déveines et de tourments et qu'il me tarde d'être rentré pour donner un peu de consolation à ma pauvre Alice!

J'espère que vous êtes bien tous les deux, que vous avez meilleur temps, et que tu peux travailler. Je vous embrasse bien tendrement, toi et Jean.

Votre père qui vous aime, Claude Monet.

Document original.

1628. À G. GEFFROY Londres, 29 mars 1901

Mon cher ami, Je voulais vous écrire depuis longtemps déjà pour me rappeler à votre souvenir, car nous ne nous voyons plus guère (depuis la soirée passée ensemble à l'hippodrome où vous m'aviez si bien promis votre venue à Giverny, c'en a été fini et c'est bien loin déjà).

Bref, si ce n'était le travail, je vous aurais écrit depuis longtemps; puis la maladie est venue et je n'avais de cœur à rien. Oui, malade ici depuis trois semaines d'une pleurésie que j'ai pincée en voulant travailler le soir dans un terrible courant d'air qui a eu raison de ma robuste constitution; trois semaines dans cette chambre d'hôtel sans pouvoir travailler, n'ayant plus même le cœur de regarder cette belle Tamise, voyant tant d'efforts perdus et avec cela ne voulant pas laisser trop voir mon mal à Giverny, où ma pauvre femme a eu en même temps son fils très malade. Enfin, je suis tout à fait bien maintenant, j'ai fait ma première sortie aujourd'hui et d'ici quatre à cinq jours, si le temps se radoucit, je rentre bien vite me dorloter au milieu des miens si inquiets.

Je ne sais plus rien de vous, cher ami, si ce n'est quelquefois par des coupures de journaux où votre nom voisine avec le mien, puis un article que vous avez fait sur

Manet au Louvre, qui m'a fait plaisir. Je ne sais rien non plus de Mirbeau, enfin je suis comme un exilé. Puissent ces lignes vous décider à m'adresser un mot à Giverny, qu'il me serait si agréable de trouver en rentrant, surtout si vous m'y annonciez votre prochaine visite.

Amitiés à Clemenceau, Mirbeau. Votre fidèle Claude Monet.

J'espère bien être à Giverny dans le Ct [courant] de la semaine prochaine.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1629. À GERMAINE HOSCHEDÉ [Londres,] 30 mars 1901

[Monet veut rentrer le plus vite possible, autant pour lui-même que pour retrouver Alice, qui est désespérée. Il a manqué l'arrivée de la nouvelle auto. Fatigué, il aspire au repos sur le divan de l'atelier.]

Ancienne collection Salerou.

1630. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 avril 1901

Cher Monsieur Durand, Je suis en effet rentré depuis fort peu de jours et j'aurais été enchanté de vous recevoir aujourd'hui, mais, outre que je ne suis pas entièrement rétabli, mes caisses ne sont pas encore déballées et c'est tout en désordre. Je comptais du reste vous écrire et vous prévenir de mon retour et j'attendais d'être réinstallé pour le faire.

Ne vous attendez pas à trouver quoi que ce soit de terminé; j'ai beaucoup travaillé, mais j'ai perdu tout un mois avec cette maladie. Enfin, vous verrez cela après votre voyage à Londres. Vous voudrez bien me faire savoir à quel moment vous pensez pouvoir venir.

Recevez les compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1631. À P. DURAND-RUEL Giverny, 15 avril 1901

Cher Monsieur Durand, Voulez-vous choisir un jour de cette semaine pour venir voir mes études de Londres, cela m'arrangerait mieux que dimanche, si cela ne vous gêne pas. Et faites-le-moi savoir par retour du courrier.

À bientôt j'espère, et tous les compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — M. Georges me demande si j'ai pu terminer certain Bassin aux nymphéas qu'il voudrait envoyer à New York, mais ce n'est pas encore le moment d'y pouvoir travailler sur nature, et je ne puis, comme je vous l'avais écrit, que vous donner celui que je m'étais réservé, si vous y tenez absolument.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 381. Archives Durand-Ruel.

1632. À G. GEFFROY Giverny, 15 avril 1901

Mon cher ami, Si je n'ai pas répondu plus vite à votre affectueuse lettre, c'est que je n'étais pas bien quand je l'ai reçue, puis qu'enfin profitant d'un beau jour, j'ai pu me mettre en route. Rentré ensuite dans mon cher Giverny, il m'a fallu quelques jours pour me remettre tout à fait, puis mettre en ordre tout ce que je rapportais. Maintenant ça y est, je suis en bon état et puis vous dire de venir dès que vous le pourrez et ce sera pour moi une grande joie. Je serais aussi enchanté de vous montrer la quantité d'études, pochades, essais de toute sorte que j'ai rapportés, et d'avoir votre impression. J'espère qu'au reçu de ces lignes vous allez m'annoncer votre venue.

En hâte, toutes mes amitiés, vous priant de me rappeler au souvenir de votre famille. A vous, Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1633. À P. DURAND-RUEL Giverny, 25 avril 1901

Cher Monsieur Durand, Si cela ne vous dérange pas, je vous serais bien obligé de remettre pour moi la somme de 3000 francs à mon doreur, M. Bourdier, 54, rue de Châteaudun, et 800 francs à M^{me} Troisgros, 35, rue Victor-Massé.

Merci d'avance, avec tous mes compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1634. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 mai 1901

Cher Monsieur Durand, Deux mots pour vous prier de demander à votre ami M. Pierson s'il connaît le parfait chauffeur mécanicien, homme sérieux, sobre et de toute sécurité, qu'il me faut. Cela me rendrait bien service, ayant dû congédier celui que j'avais, qui, tout en étant très habile dans son métier, avait le tort grave d'être un peu trop vif et batailleur; il a presque assommé un individu et les gendarmes le poursuivent. Ce n'était pas ce qu'il me fallait. Si vous pouvez me donner une bonne piste, je vous en serais bien reconnaissant.

En hâte, tous mes compliments. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1635. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 mai 1901

Cher Monsieur Durand, Tous mes remerciements pour votre obligeance. J'ai un chauffeur à l'essai pour quelques jours et, s'il ne fait pas mon affaire, je m'adresserai à ceux qui vous sont recommandés par M. Pierson auquel je vous prie d'adresser mes remerciements.

Je ne fais rien pour le moment malheureusement; le temps n'est guère beau et la floraison printanière absolument manquée, pas de fleurs aux pommiers et j'en suis à me demander si j'aurai des iris, tant tout est retardé. Je suis à l'affût, tout prêt à me mettre à la besogne.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 381 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1635a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 10 mai 1901

Cher Monsieur, Merci de votre bonne obligeance, mais il m'est arrivé un chauffeur à l'essai, et si je vois qu'il ne peut faire mon affaire, je m'adresserai à celui que vous m'indiquez. Quand vous saurez devoir venir à Giverny, vous serez bien aimable de me prévenir afin de me rencontrer sûrement.

Merci encore, et croyez à mes meilleurs sentiments. Claude Monet.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1636. À GEORGES JEANNIOT Giverny, 14 mai 1901

Mon cher ami, C'est un service que je viens vous demander. Voilà ce dont il s'agit: mon beau-fils Jean-Pierre Hoschedé, à l'occasion de la Pentecôte, va déposer à la date du 22 Ct [courant] une permission de six jours. Mais, comme cette année il se trouve avoir eu un grand nombre de jours de permission (par suite de maladie malheureusement), et qu'à la section le nombre de jours de permission accordé est limité, il faudrait faire appuyer la susdite demande auprès du sous-intendant M. Dinglère par votre ami Burguet qui est justement directeur de l'intendance au ministère de la Guerre et qui a mon beau-fils sous ses ordres au ministère.

J'espère, mon cher ami, que vous voudrez bien me rendre le service d'écrire à votre ami; cela nous fera bien plaisir ayant des projets de ballade pour ce moment.

Je ne veux pas finir cette lettre sans vous demander encore si je n'aurai pas le plaisir de vous voir un jour à Giverny; il en est question depuis si longtemps et l'on se voit si rarement. Voyez donc cela et prévenez-moi.

Merci d'avance et à bientôt, j'espère. Amitiés,
Claude Monet.
Autographes et manuscrits, Marc Loliée, Paris, liste hors série n° 9, janv. 1954, n° 63. Document original, collection P.F. Simon.

1637. À P. DURAND-RUEL Giverny, lundi 3 juin 1901

Cher Monsieur Durand, Je vous demande pardon d'avoir tant tardé à vous écrire, mais tous ces temps derniers nous avons été très souvent en promenade, puis sans domestique; aussi n'ai-je encore rien fait malgré le temps si beau, ce qui me rend d'assez mauvaise humeur. Enfin, il me faudra rattraper cela.

Comme je vous l'ai télégraphié, je vous attends après-demain matin *mercredi*. Vous serez bien aimable de m'apporter un peu d'argent, 10 000 si vous pouvez, puis l'état de mon compte. Les derniers tableaux livrés sont: les deux *Norvège* à 6500 francs, *Le Bassin*, 7000. A *mercredi* donc et tous mes compliments. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1638. À GERMAINE HOSCHEDÉ 3 juillet 1901

[*Alice, désespérée, se distrait en se promenant en auto avec Monet, qui, ne supportant pas de voir sa femme dans un tel état, ne parvient plus à travailler. Jacques est aussi source de soucis.*]

Ancienne collection Salerou.

1639. À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 juillet 1901

Cher Monsieur Durand, Je suis très coupable de ne vous avoir pas donné de nouvelles depuis si longtemps, mais la saison ne m'a pas été profitable jusqu'ici, malgré la persistance de ce temps, peut-être un peu trop beau et surtout trop chaud, ce qui ne me va pas du tout et me rend tout à fait mal à l'aise. Impossible de travailler à l'atelier vu la chaleur, et dehors. C'est une année de perdue. Je n'aspire qu'après la pluie et même le froid, alors je pourrai me remettre à la besogne. Je vous demande donc un tout petit peu de patience, et vous donnerai quelques toiles aussitôt que possible. Pour le moment, je ne suis bon à rien.

Recevez toutes les amitiés de votre tout dévoué
Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 381-382. Archives Durand-Ruel.

1640. À P. DURAND-RUEL Giverny, 13 août 1901

Cher Monsieur Durand, Je viens vous prier de me faire savoir si vous pourriez disposer d'une vingtaine de mille francs dont j'aurai besoin pour le 17 ou le 18 Ct [courant]. Voilà longtemps que j'aurais dû vous écrire, mais je n'avais rien de bon à vous dire et ai préféré m'abstenir.

Je me suis bien remis au travail depuis un mois, mais sans grand succès, et n'ai pas encore pu reprendre vos toiles du jardin, la grande allée n'étant pas encore à son point de floraison complète, mais ce ne sera pas long maintenant, et d'ici là j'espère m'être tout à fait retrouvé, ou alors c'est que je ne serais plus bon à rien.

J'espère que vous êtes toujours bien, ainsi que tous les vôtres, et vous adresse toutes mes amitiés. Votre tout dévoué
Claude Monet.

Vous serez bien aimable de me dire par un mot si je puis compter sur ce que je vous demande.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 382 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1641. AU PRÉFET DE L'EURE

Monsieur le Préfet, J'ai l'honneur de vous demander l'autorisation d'exécuter la dérivation d'un petit bras provenant de la rivière d'Epte, dit «bras communal», dans l'intérieur d'une propriété m'appartenant et située au territoire de la commune de Giverny, sous réserve d'accomplissement des formalités administratives et conditions que ledit projet est susceptible de provoquer.

Agréez, Monsieur le Préfet, l'expression de mes sentiments distingués.
Claude Monet.

Ce 13 août 1901.

À Monsieur le Préfet de l'Eure à Evreux.

Archives départementales de l'Eure, 18 S 28.

1642. À A. COLLIGNON, MAIRE DE GIVERNY Giverny, 14 août 1901

Cher Monsieur, Je ne sais vraiment que vous dire, si ce n'est que je ferai de mon mieux pour me conformer à votre arrêté, tout en restant de plus en plus surpris que ces plaintes ne visent que moi, quand chaque jour bien des voitures traversent Giverny à une vitesse que je ne pourrais atteindre avec la mienne. C'est donc bien de l'acharnement contre moi et rien de plus.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Wendel, mais il se trompe en me traitant de fou furieux et [je] proteste contre ce qu'il lui a plu d'affirmer à M. le Préfet et je certifie que mes fils n'ont jamais fait de match sur la route de Vernon. Je me propose du reste d'adresser une protestation à M. le Préfet, l'Hermitage ne se trouvant ni sur le territoire de Giverny, ni sur celui de Vernon.

Je me demande en quel lieu il sera permis de circuler et le mieux serait alors d'interdire purement et simplement les automobiles.

Enfin, comme je vous le dis, s'il y a un arrêté de pris par vous, Monsieur le Maire, je m'y conformerai, mais je demande que cette mesure soit pour tous et qu'elle soit affichée aux extrémités du pays.

Croyez, Monsieur le Maire, à mes meilleurs sentiments. Claude Monet.

P.-S. — Je reçois à l'instant la copie de la plainte de M. Wendel, j'en suis révolté, et je demande moi-même une enquête et c'est cette lettre qui semblerait être d'un fou furieux. Je veux l'enquête et après je quitterai ce pays.

Vente, Drouot, Paris, 23-24 octobre 1980, n° 247.

Document original communiqué par l'acquéreur.

1643. À JOSEPH DURAND-RUEL Giverny, 20 août 1901

Cher Monsieur Durand, Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 10 Ct [courant], contenant la somme de 20 000 francs en un chèque sur la Société Générale. Tous mes remerciements, avec mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1644. À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 oct. 1901

Cher Monsieur Durand, Vous devez être bien surpris et peut-être m'en voulez-vous un peu de voir combien je suis long à vous donner des tableaux. Excusez-m'en je vous prie, car je me donne bien du mal et il me faut un temps énorme à présent pour arriver à faire quelque chose de bien. Heureux encore quand j'y arrive. J'ai entrepris une série de *Vues de Vétheuil*, que je pensais pouvoir faire rapidement et qui m'a pris tout l'été, de sorte que toutes les autres choses sont restées en route.

Enfin, je vais m'occuper la semaine prochaine de terminer quelques-unes des anciennes choses que vous avez choisies et vous les enverrai d'ici peu. J'espère que vous êtes toujours bien, ainsi que tous les vôtres, et j'espère que nous aurons votre visite bientôt. Mes meilleurs compliments. Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 378 (datée par erreur de 1900). Archives Durand-Ruel.

1645. À BLANCHE ET JEAN MONET Giverny, 15 nov. 1901

Ma chère Blanche, mon cher Jean, Je vous remercie de vos bons souhaits de fête, vous êtes bien gentils et [je] vous aime de tout mon cœur.

Merci à toi, Blanche, de ton excellent fauteuil et aussi de la peine que tu as prise pour toutes les commissions dont tu as été chargée pour ma fête.

Les huîtres étaient délicieuses et [je] n'ai eu qu'un regret, c'est que vous ne soyez pas ici hier.

Je vous embrasse tous les deux comme je vous aime, en attendant demain.

Votre père
Claude Monet.

P.-S. — On refait les bordures de campanules; j'en fais mettre de côté pensant que vous en voudrez.

Document original.

1646. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 novembre 1901

Cher Monsieur Durand, S'il a été entendu que le prix des trois tableaux livrés en avril était de 20 000 francs, il n'y a pas à revenir là-dessus, c'est une affaire entendue. Quant aux derniers tableaux, il y a d'abord erreur de votre part, si je ne me trompe pas: vous dites que je vous livre neuf tableaux pour 47 500, tandis qu'à mon avis, au prix où je vous les compte cela doit faire 60 500. Vous pourrez facilement vous en rendre compte. Maintenant vous comprendrez que n'ayant pour ainsi dire plus de la série des *Matins* et fort peu de *Marines*, j'en demande plus que lorsque j'en avais des quantités. Je vous les compte au même prix que j'en ai vendu précédemment à vos confrères, bien qu'à ce moment j'en étais moins dépourvu, et puis n'est-il pas juste que me donnant de plus en plus de mal, et produisant moins, je ne profite pas, moi aussi, de la hausse? Je suis persuadé d'avance que vous me comprendrez, vous savez que je suis toujours désireux de vous donner l'avantage, il y a certaines toiles que j'aurais souvent pu vendre beaucoup plus cher à d'autres, et [je] ne l'ai point fait; et vous devez me connaître assez pour savoir que je ne suis pas homme d'argent, n'est-ce pas? J'espère donc que nous sommes d'accord, mais je voudrais un mot de vous au sujet de la petite erreur du montant des neuf tableaux. En hâte, compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 382-383. Archives Durand-Ruel.

1647. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 nov^{bre} 1901

Cher Monsieur Durand, C'est chose entendue, les neuf derniers tableaux livrés ensemble pour 60 000 francs. Si vous pouvez disposer de la moitié, soit 30 000 francs, vous n'avez qu'à m'en envoyer un chèque, ou mieux vous me le remettez lundi prochain, venant ce jour-là à Paris.

Quant à la caisse, vous pouvez ou l'envoyer chez M^{me} Troisgros, ou me la faire mettre de côté jusqu'à nouvel ordre.

A bientôt donc et toutes mes amitiés.

En hâte, votre tout dévoué
Claude Monet.

Je compte vous donner sept ou huit *Londres* dans le Ct [courant] de décembre, peut-être même plus si ça marche bien.
Cl. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1648. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 déc^{bre} 1901

Cher Monsieur Durand, Vous seriez bien aimable de m'adresser 8000 à 10 000 francs si cela ne vous gêne pas trop, d'ici trois ou quatre jours, puis de vouloir bien régler pour moi un petit compte de 957 francs à M^{me} Troisgros à laquelle j'écris de se présenter chez vous, vous en remerciant d'avance.

Je m'occupe toujours des *Vues de Londres* que je pensais vous livrer avant la fin de l'année, mais c'est bien plus long que je pensais et je ne pourrai vous en faire un envoi que dans la première quinzaine de janvier.

Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi votre tout dévoué
Claude Monet.

Vous pouvez m'adresser cette somme soit en billets de banque, soit en un chèque.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 383 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

1649. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 déc^{bre} 1901

Cher Monsieur Durand, Je vous accuse réception de votre lettre du 26 Ct [courant] contenant un chèque de 10 000 francs.

Je vous en remercie beaucoup et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

Votre tout dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1649a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 27 déc^{bre} 1901

Cher Monsieur, Il ne me sera pas possible de vous livrer les *Vétheuil* avant le Ct [courant] de janvier, du 10 au 15. Quant aux titres, il ne peut guère y en avoir, comme je l'ai déjà écrit à votre maison, puisque ce sont six vues du même motif variant tout simplement d'effet; il n'y a donc guère lieu à catalogue, c'est du moins mon avis, et cela ne peut constituer qu'une très modeste exposition, même en y joignant un ou deux *Vétheuil* à moi. J'espère, du reste, vous voir avant cela quand je viendrai à Paris. En hâte, croyez à mes meilleurs sentiments. Claude Monet.

P.-S. — Au lendemain de la vente Lazare Weiller, vous m'avez fait écrire pour savoir ce qu'il fallait faire de la *Cathédrale* achetée pour mon compte; j'avais répondu en vous priant de régler pour moi le bordereau et de me faire expédier le tableau: depuis, je n'ai plus entendu parler de rien. Est-ce que ma demande était indiscrette?
Cl. M.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1649b. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 27 janvier 1902

Cher Monsieur, Je vous réexpédie aujourd'hui le tableau en question, qui est de Sisley et non de moi. Dans deux ou trois jours, je vous porterai ou vous enverrai les six *Vétheuil* si longtemps attendus.

En hâte, recevez mes meilleurs compliments. Claude Monet.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1649c. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 31 janvier 1902

Cher Monsieur, Je vous adresse par chemin de fer grande vitesse les six toiles de *Vétheuil*. J'espère vous les apporter moi-même, mais je dois retarder ma venue à Paris de quelques jours. J'espère que cet envoi vous parviendra en bon état et que vous en serez satisfait. En hâte, mes meilleurs compliments, Claude Monet.

P.-S. — Plusieurs toiles ne sont pas tout à fait sèches.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1650. À JEAN MONET

Giverny, 8 février 1902

Mon cher Jean, Je viens te demander si tu peux me procurer les différents engrais chimiques dont suit détail. Si oui, tu seras bien aimable de me les faire adresser de suite par Gde [grande] vitesse en gare de Vernon. Je t'en remercie d'avance et vous embrasse bien tendrement tous les deux. Ton père
Claude Monet.

La liste est ci-contre :

100 kg sulfate de fer pulvérisé
20 kg superphosphate minéral
4 kg sulfate de potasse
10 kg sang desséché

J'espère que tu pourras me procurer cela.

P.-S. — Maintenant c'est à ma petite Blanche que je fais appel, si elle veut bien aller chez un jardinier de la rue Verte qui s'appelle, je crois, Marie lui demander s'il a encore de la fameuse petite capucine vivace comme celle que l'on met tous les ans le long de la grille.

C'est chez lui que j'en avais eu un pot dans le temps, et cet étourdi de Florimond me les a laissés perdre ou à peu près. Bref, si elle peut en trouver chez ledit Marie, que ce dernier m'en adresse de suite deux pots par Gde [grande] vitesse en gare de Vernon. Merci d'avance et un bon baiser d'avance aussi. Cl. M.

Document original.

1651. À ALICE MONET

Giverny, 12 fév. 1902

Ma bonne chérie, Combien je pense à toi depuis le moment de ton départ hier soir, à ton angoisse d'être près de ton enfant, et aussi combien il me tarde d'avoir des nouvelles, non seulement par dépêche ce soir, mais aussi par lettre afin d'avoir plus de détails. Aussi, je t'en prie, ne crains pas de nous adresser chaque jour de très longues dépêches, et puis n'hésite pas à me demander ce dont tu peux avoir besoin, pas plus que de me faire venir si ma présence peut t'être utile. Nous avons eu une dépêche d'Inga [Inge Zurgensen] nous disant que la nuit avait été meilleure, mais qu'elle craignait d'être prise elle aussi. Mais tu vas la remonter sans doute, car peut-être n'y a-t-il chez elle que la peur. Et donc il faut réagir, mais il vous faut à tous beaucoup de prudence et de raison. Ne pas garder Anna dans la maison, pas plus que J.-P. [Jean-Pierre] s'il doit rester même quelques jours.

Enfin tu vas voir le docteur, s'il ne te donne pas confiance, demandes-en plutôt un autre en consultation. Et surtout prends une garde, une sœur, et ne te surmène pas plus qu'il ne faut.

Nous sommes bien anxieux, je t'assure, d'avoir des nouvelles détaillées. Et nous serions si heureux d'apprendre que c'est plutôt la crainte de ce terrible mal que la réalité. Comme tu seras fatiguée! Mais enfin, dans peu de temps, tu vas être près de lui et ce te sera quand même une consolation de pouvoir lui donner tes soins. Mais je t'en conjure, sois raisonnable et écoute le docteur quoi qu'il ordonne.

Marthe t'écrit de son côté, ils sont venus déjeuner. Elle s'occupe de tout, ne te tourmente pas de ce côté ni pour moi. Je m'occupe de terminer mes envois de toiles pour le cas où tu me voudrais près de toi.

Sois courageuse, ma femme chérie. Je t'aime et ne cesse de penser à toi, je t'envoie tout mon cœur. Je t'embrasse ainsi que le pauvre malade, Jean-Pierre, Inga et Anna.

Ton Monet qui t'aime et bien malheureux de te savoir dans la peine. Claude.

Document original.

1652. À ALICE MONET

Giverny, 14 fév. 1902

Ma bonne chérie, Je ne puis te dire combien nous sommes heureux des nouvelles reçues par dépêche. Comme toi, nous étions dans une si grande inquiétude, et il nous tarde d'être à ce soir pour avoir plus de détails encore par J.-P. [Jean-Pierre] et Anna car, jusqu'à présent, nous n'avons eu que ta première lettre écrite le soir de ton arrivée, et ce matin celle de J.-P., écrite le même soir mais partie sans doute plus tard. Donc ne cesse pas de nous adresser chaque matin une dépêche par poste, que Fouillard me rapporte à 11 heures, et donne-m'y [sic] aussi de tes nouvelles. Et je t'en conjure, prends chaque jour un [peu] l'air, une ou deux promenades. Tout le monde ici s'informe de la santé de Jacques, Fouillard et même Delasse.

J'ai pris soin de bien rassurer Germaine, et encore aujourd'hui je lui transmets le sens de ta dépêche; mais la voilà absente de Cagnes et elle ne saura les nouvelles qu'en une seule fois, ce qui au moins ne l'aura pas si bouleversée que nous.

Tout va bien ici sauf la grande tristesse de ne pas te sentir là, mais ne t'en préoccupe pas, tous sont bien gentils et affectueux. Les Butler déjeunent chaque jour avec moi, Marthe s'occupant de tout, et hier soir ils m'ont demandé de dîner chez eux avec Michel (lequel n'a pas manqué un soir de venir me tenir compagnie, mais surtout pour avoir des nouvelles). Marthe et les petits étaient bien heureux de m'avoir à dîner et comme les nouvelles étaient meilleures cela a été une bonne soirée. J'ai assisté au coucher des petits et suis rentré bien seul dans notre grande chambre. Je n'ai pas besoin de te dire que Blanche s'est immédiatement offerte de venir. Mais ça va bien ainsi, et Anna et J.-P. vont un peu mettre de vie dans les soirées si dures dans la solitude. Et tu peux dire à Inga qu'elle peut être tranquille, qu'on aura soin de sa fille, et à Jacques combien nous sommes heureux de le savoir mieux.

Ecris-moi longuement, ma bonne chérie, ménage-toi surtout, dis-moi bien comment tu es. Et si tu as besoin de quoi que [ce] soit, télégraphie-le-moi.

J'ai enfin livré les *Vétheuil* à Valadon, il me reste à livrer ceux de Durand. Il fait très beau mais très froid, chaque nuit il y a entre 5 et 9 au-dessous, les travaux semblent avancer, mais les plantations sont en retard.

En hâte maintenant, toutes mes tendresses et baisers pour toi, Jacques et Inga.

Ton vieux Claude.

Document original.

1652a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE

Giverny, 14 fév. 1902

Cher Monsieur, Je reçois ce matin le petit catalogue de votre exposition remise au 20 Ct [courant], et me demande si je dois ou non envoyer les trois autres *Vétheuil* encadrés parce que, si vous ne devez pas les exposer avec les vôtres, il serait inutile que j'envoie les susdits cadres. Un mot par retour du courrier, je vous prie.

Mes meilleurs compliments, Claude Monet.

Serait-ce indiscret de vous demander de l'argent d'ici quelques jours?

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1653. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 16 fév. 1902

Cher Monsieur Durand, Demain matin lundi, je vous expédierai une caisse contenant les trois *Vétheuil* dont je vous ai parlé; je vous les envoie tout encadrés puisqu'ils doivent être joints à ceux que MM. Bernheim vont exposer.

Si vous en désirez un ou deux, vous voudrez bien me désigner lesquels.

Voici les titres qui sont au dos de chaque toile:

*Vétheuil (temps brumeux),
Vétheuil (après-midi d'automne),
Vétheuil (au soleil couchant).*

Leur prix est de 8000 francs, comme je les ai vendus à M. Bernheim, ainsi qu'à M. Valadon. Je vous avertis qu'ils sont tout juste secs, y ayant encore travaillé ce

matin même. Vous voudrez bien en faire part à ces MM. Bernheim en les leur faisant remettre, car ils attendent après pour leur arrangement.

Nous venons d'être bien bouleversés, le fils aîné de ma femme vient d'être très malade de la fièvre typhoïde. Ma pauvre femme n'avait pas besoin de cette nouvelle épreuve. Elle a dû partir en toute hâte à Saint-Servan voilà huit jours, mais heureusement les nouvelles que je reçois d'elle chaque jour sont de plus en plus rassurantes et le malade va s'en tirer.

En hâte, je vous envoie tous mes compliments pour vous et tous les vôtres.

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 384 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1653a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE

Giverny, 16 février 1902

Cher Monsieur, Demain lundi, j'expédierai à M. Durand-Ruel les trois toiles de *Vétheuil* suivantes: *Vétheuil (temps brumeux)*; *Vétheuil (après-midi d'automne)*; *Vétheuil (au soleil couchant)*.

Vous pourrez donc les faire prendre dès mardi chez MM. Durand-Ruel et, puisque vous m'y autorisez, vous serez bien aimable de m'adresser un chèque soit d'une partie ou de la totalité du montant des six *Vétheuil*, sur laquelle somme il y a à déduire le montant du bordereau de la *Cathédrale* que vous avez soldé pour moi. Avec mes meilleurs compliments,

Claude Monet.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1654. À ALICE MONETGiverny, dimanche 2 h^{es} [16 février 1902]

Ma bonne chérie, Je viens de t'adresser ma dépêche quotidienne, bien heureux que nous sommes tous de ce que la tienne de dépêche [sic] et aussi ta lettre contiennent de si rassurant, et tu penses ce que nous avons parlé de vous à déjeuner et tout le temps, et aussi de Germaine dont les lettres sont toujours joyeuses et heureuses à la pensée de nous voir bientôt, car avec ses absences, elle ne savait encore rien lors de sa dernière lettre; elle a dû avoir toutes ses lettres en même temps, la fâcheuse nouvelle en même temps que celles qui la rassuraient, mais elle a dû néanmoins être bien secourue d'apprendre cela au milieu de ses plaisirs. Et nous n'avons qu'une crainte, c'est qu'elle demande à revenir, ce qui ne changerait rien aux choses. Enfin le grand point c'est que ce pauvre Jacques va de mieux en mieux, il ne faut qu'espérer la continuation de ce mieux et un prompt rétablissement, mais qu'il ne faut pas vouloir trop hâter, je veux dire qu'il lui faut être extrêmement prudent, mais tu es là et c'est énorme. Je suis heureux de voir que tu m'as écouté, et je te demande de sortir chaque jour au moins deux fois, c'est indispensable, et compte sur toi pour le faire, car tu sais que, toujours après ces émotions, tu payes cela par de la faiblesse et quelque malaise. Et je compte non seulement sur toi, mais aussi sur Inga et Jacques pour t'y obliger. Au besoin si le temps le permet, sors un peu en voiture.

Tout va bien ici. Nous sommes tous bien et Anna a très bonne mine. Il fait du reste un temps superbe, un peu froid cependant, puisque cette nuit il a gelé à 11°, ce qui est énorme pour l'époque, et c'est ce qui m'a fait te demander si tu ne désirais pas qu'on t'envoie ton manteau de fourrure. Naturellement Blanche et Jean sont là demandant force détails, mais nous sommes tous si contents de tes dernières nouvelles que nous en sommes presque gais. Enfin je ne fais qu'un vœu et bien vif, c'est que ça aille de mieux en mieux et que tu nous reviennes, car tu me manques bien, ma chérie, mais que cela ne te fasse pas hâter d'un seul jour ton départ qui ne peut avoir lieu que lorsqu'il n'y aura absolument rien à craindre. Ce sera du reste à toi de me mettre au Ct [courant] chaque jour et nous verrons alors que tout ira bien, ce qu'il y aura à faire.

Je t'embrasse comme je t'aime, ma femme chérie, ainsi que Jacques et Inga.

Ton vieux Claude.

Document original.

1655. À ALICE MONETGiverny, [17]¹ fév. 1902

Ma bonne chérie, Je viens d'abord vous dire à tous trois notre joie de savoir chaque jour Jacques mieux, c'est là ce qui nous peut faire supporter ton absence.

Puis je tiens à t'envoyer mes bons vœux de fête avec tout l'espoir de prompt guérison. Nous qui avions justement projeté de te souhaiter ta fête hier, voulant profiter de la présence de Blanche et de Jean. Enfin, quand tu nous reviendras, ce sera doublement fête pour tous et nous serons si heureux de te faire oublier ces jours d'angoisse et nous te fêterons alors. Mais néanmoins, reçois toutes mes tendresses avec tous mes souhaits. Comme je te télégraphie ce matin, la journée s'est bien passée hier, tous bien gentils, bien affectueux, Blanche et Jean arrivés le matin ont donné leur part de gaieté. Blanche toujours avec sa bonne figure réjouie et, le soir, après bien des hésitations, Anna s'est décidée à les accompagner ayant la certitude de revenir dimanche prochain avec eux. Puis elle a préféré aller maintenant à Rouen, pensant que Germaine allait vouloir revenir bientôt. En effet, cette dernière qui m'a écrit ce matin et a enfin reçu nos lettres et dépêches toutes à la fois, heureusement puisqu'elle a reçu l'annonce de la triste nouvelle en même temps que mes dépêches toutes rassurantes. Cependant son premier mouvement était de revenir, mais à quoi bon, et je le lui ai télégraphié ce matin qu'elle profite le plus possible de son séjour, et d'ici quelques jours on verra les décisions à prendre, selon ce que tu nous diras.

Donc [tout] va pour le mieux, et je suis heureux de penser que, suivant mon conseil, tu sors un peu, bien à contrecœur je le vois, et cependant c'est de toute nécessité, il ne faut pas que tu sois malade après cela, et il n'est pas bon de ne pas prendre l'air. C'est donc un ordre que je donne de le faire chaque jour, plutôt deux fois qu'une. Puis je te demande de continuer tes dépêches tous les jours, nous y tenons absolument. Nous continuons à avoir un temps superbe mais très froid, 11 degrés. Les petits ont patiné ce matin avec J.-P., j'ai été les chercher. J'ai enfin terminé tous mes envois de *Vétheuil*. Quant à aller à cette exposition Bernheim, cela ne m'intéresse pas du tout. Qu'ils fassent leur commerce, je n'ai pas besoin de m'y mêler. Je t'envoie ce mot de M^{me} Mirbeau. Je lui réponds et remercie. C'est très bien à eux, mais je tiens à ne pas m'absenter en ce moment.

Enfin dernière nouvelle, la bonne de Marthe lui a donné son compte hier soir et est partie ce matin, de sorte qu'ils mangent ici matin et soir, ce qui rend la maison un peu moins lugubre surtout le soir. Mais je tremble quelquefois de cette vie en commun, car ni Michel pas plus que J.-P. ne peuvent un peu jouer avec les petits, que ce sont de suite des regards et des rougeurs à faire redouter une scène. Et je sens qu'ils se forcent pour ne pas le laisser voir. Combien c'est absurde, ils sont toujours bien gentils les petits, et les grands aussi, du reste.

Mille baisers, ma vieille chérie, je t'aime et pense bien à toi. Embrasse bien Jacques ainsi qu'Inga. Ton vieux Claude.

¹ Monet a écrit par erreur 18 février.

Document original.

1656. À ALICE MONET

Giverny, 18 fév. 1902

Ma bonne chérie, Je vois avec plaisir que le mieux continue et que tu es tout à fait rassurée sur l'issue de cette terrible maladie, bien que sans doute il y aura des hauts et des bas, il faut s'y attendre; mais enfin le moment le plus à redouter est bien passé heureusement.

Je suis heureux aussi de voir que tu suis mes conseils et que tu sors un peu. Songe bien que c'est indispensable pour toi et ne m'en veux pas d'être si tenace. Je ne te le dirais pas si je sentais que Jacques a besoin de soins incessants.

Comme je te l'ai télégraphié ce matin, tout va bien ici; et les nouvelles de Rouen sont excellentes, je parle surtout d'Anna car Blanche, pour changer, a terriblement mal au pied, souffrant de crevasses au talon. Je vois que, même éloignée, il faut que tu te creuses sur tout et que tu penses à tout. Oui, j'ai fait venir du bois et des margotins et aussi de l'andouille; j'ai même écrit au bouilleur qui viendra après-demain. Mais cela n'est pas pour que tu puisses penser un instant qu'il nous est possible de nous passer de toi, tu sais bien le contraire. Et j'espère bien que Jacques et Inga seront les premiers à te renvoyer, quand il n'y aura plus rien à craindre. Et à ce propos je serais bien aise, comme ma dépêche te l'a dit, de me renseigner sur ce que tu penses au sujet de Germaine, quels sont tes projets, tes désirs. Moi, j'ai peur qu'il soit maintenant impossible de l'aller chercher en auto. Et j'ai pensé que peut-être il vaudrait mieux, quand la voiture sera prête, qu'on aille te chercher à Saint-Servan, quitte, si tu avais de l'inquiétude, à y retourner une semaine après en cas d'urgence. Enfin je voudrais savoir ce que tu penses à ce sujet, car, d'après les lettres de Germaine, on sent très bien qu'elle n'est pas tranquille et qu'elle se croit indispensable ici, et pour tout cela il est bon de s'entendre.

Je t'embrasse comme je t'aime, ma vieille chérie, embrasse Jacques pour moi et dis-lui bien de ne pas trop se faire de mauvais sang pour ses affaires. Qu'il se laisse raisonnablement soigner d'abord. Merci à Inga de sa bonne lettre, qu'elle ne se tourmente pas d'Anna... [la fin manque].

Document original.

1657. À GERMAINE HOSCHEDÉ 19 février 1902

[Monet aimerait aller chercher Germaine en auto. En attendant, il lui conseille quelques excursions, et lui propose d'offrir aux Deconchy une promenade en voiture, ou de les inviter. Il attend que Jean-Pierre ramène la voiture pour aller chercher Alice.]

Ancienne collection Salerou.

1658. À ALICE MONET Giverny, 19 fév. 1902

Ma bonne chérie, Reçu ce matin ta bonne lettre et à 11 heures ta dépêche de ce matin me disant: nuit très bonne; quel soulagement et pour toi et pour nous, ce n'est donc plus qu'une affaire de temps et de précautions. J'espère donc que, lorsque tu verras que tout peut marcher sans toi, tu voudras sans doute revenir vers nous, et c'est pour cela que je pense meilleur que l'un de nous aille chercher Germaine à Marseille. Tu dois comprendre qu'en ce moment sans toi, nous n'avons pas le cœur à partir nous amuser et j'espère que mon idée d'aller te chercher à Saint-Servan, lorsque la voiture sera prête, te sourira. Cela ne pourra que te faire du bien et, s'il y a urgence ou que tu aies l'ombre d'un tourment, l'on pourrait y retourner. Je viens d'écrire à Germaine dans ce sens afin que nous nous en entendions si tu partages cet avis.

Je lui envoie de l'argent pour qu'elle ne soit pas gênée, et aussi pour que, pendant ces derniers jours, elle puisse faire quelques excursions, et lui dis d'offrir une belle balade en voiture aux Deconchy, si gentils pour elle, et demain j'écrirai aussi à Deconchy. Mais je veux avant savoir un peu ce que tu penses.

Je ne puis que te répéter que tout va bien ici, Marthe s'occupe de tout et semble s'en acquitter très bien, les petits sont bien gentils, très sages et raisonnables. Marthe s'excuse de ne pas t'écrire aujourd'hui, elle a la blanchisseuse ici et chez elle. Avec cela, personne pour son ménage et elle est très surmenée. Demain elle aura M^{me} Piquet et elle espère, du reste, avoir une bonne. Blanche a écrit, peut-être à toi aussi, que vendredi ils allaient entendre Louise de Charpentier, qu'Anna est naturellement de la partie, ce qui prouvera bien à Inga qu'elle se porte bien, mais je pense qu'elle était rassurée déjà. Elle doit, du reste, revenir sans doute dimanche prochain avec Blanche et Jean; d'ici là j'espère que les nouvelles seront chaque jour meilleures, et que le moment de te revoir approchera, car tu me manques bien aussi, ma pauvre chérie, et ne peux te figurer ce que j'éprouve lorsque le soir, les enfants partis, J.-P. monté, je me trouve seul, combien je pense à toi et comme j'ai peur qu'après cette secousse tu sois malade toi-même; mais je veux espérer que le concours de l'auto te sera utile.

Je t'embrasse comme je t'aime, ma femme chérie, embrasse bien Jacques ainsi qu'Inga. Ton vieux Claude.

Document original.

1658a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 19 fév. 1902

Cher Monsieur, Je vous adresse aujourd'hui par Gde [grande] vitesse une caisse contenant les deux petits *Véltheuil* datés, plus l'*Argentueil*; il m'a été impossible d'y faire plus, ou c'était une toile à refaire totalement. J'espère enfin vous avoir donné satisfaction. Je vous les aurais envoyés plus tôt, mais nous venons d'être très tourmentés, le fils aîné de ma femme étant gravement malade.

En hâte, mes meilleurs compliments, avec bonne chance pour votre exposition. Claude Monet.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1659. À ALICE MONET Giverny, 20 fév. 1902

Ma bonne chérie, Je t'écris un peu à la hâte aujourd'hui, car je viens d'écrire à Deconchy au sujet du retour de Germaine et aussi à Blanche qui revient dimanche avec Anna qui, de nouveau, sera sous notre garde.

Ce que tu me charges de t'envoyer, Marthe s'en occupe en ce moment et partira aujourd'hui même. Nous sommes bien heureux de la continuation du mieux, et j'espère que tu vas bien, car tu ne parles jamais de toi.

Pour en revenir à ces projets de voyage dont tu te faisais une telle fête, certes, je serais heureux de faire ce que tu voudras, mais hélas! cela nous reporterait bien loin. Et à un moment où tout sera beau ici, et où tu seras bien heureuse d'être aussi, et nous rattraperons cela. J'avais fait bien des sacrifices, sans en avoir l'air, pour que ce voyage se fasse et m'arrangerai pour que, l'an prochain, je n'en aie pas à faire. Je vais tâcher de rattraper ce temps perdu et essayer de reprendre confiance en moi, pour toi ma chérie que j'aime.

Je vais attendre les réponses de Germaine et de Deconchy, et s'il n'y a aucune occasion de la faire revenir à Paris, J.-P. ou moi irons la chercher à Marseille, ce sera encore moins coûteux que d'y aller en auto, puis j'en aurais le cœur trop gros sans toi.

Mais il me faut te quitter. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Jacques, mes amitiés à Inga. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Nous n'avons pas vu Michel depuis deux jours, il est, paraît-il, consignés et fâché avec M. Lebourg à cause de cela.

Document original.

1660. À ALICE MONET Giverny, vendredi 21 fév. 1902

Ma bonne chérie, J'ai bien reçu ta bonne lettre de mercredi et jeudi (hier), mais pas la dépêche quotidienne, sans doute que [tu] les juges désormais inutiles, ce qui est bon signe et nous en sommes bien heureux. Tout marche bien ici, seul le temps

me semble long sans toi, mais il me faut prendre patience. Rien encore de Germaine, nous attendons ce qu'elle va décider pour son retour et, comme toi, je souhaite qu'elle puisse profiter du retour de quelqu'un afin d'éviter une dépense de voyage bien onéreuse pour ne pas séjourner. De Rouen, nous avons eu des nouvelles hier, nous attendons Blanche, Jean et Anna dimanche matin.

J'avais bien pensé au frotteur, car le pauvre atelier est terriblement sale. Nous avons en ce moment l'agrément du bouilleur qui, j'espère, en aura terminé demain. Puis lundi, il nous faudra sans doute aller chercher l'auto, je ne puis faire autrement [que] d'y aller pour m'assurer si tout a été bien fait.

Après quoi, nous n'aurons plus qu'à attendre ton signal pour te venir chercher. Certes, j'aurais aimé faire le voyage du Midi, mais, sans toi, j'en aurais eu trop gros cœur. Du reste, sous tous rapports, ma présence est utile ici, car, avec cette gelée persistante malgré des journées splendides, on ne peut rien planter au bassin et, bien que les travaux avancent, il y en aura encore pour longtemps, j'en ai peur, à être dans le gâchis. Et cela m'agace un peu beaucoup. Je vois avec plaisir que tu as pris l'habitude de sortir et suis bien heureux pour toi qu'il fasse beau. Mais ce qui me fait le plus de plaisir, c'est de voir que chaque jour les nouvelles sont meilleures, et que, maintenant, la convalescence ne sera plus longue. J'espère donc pouvoir commencer à te dire à bientôt, n'est-ce pas?

Je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime, ainsi que Jacques, toutes mes amitiés à Inga. Ton vieux Claude.

Document original.

1661. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 fév. 1902

Cher Monsieur Durand, Comme je vous l'avais annoncé il y a de cela plusieurs jours, je vous ai adressé une caisse contenant trois *Véltheuil encadrés*. N'ayant pas eu de réponse à ma lettre, je me demande si vous avez bien reçu l'une et l'autre et serais bien aise de le savoir.

En hâte, avec mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1662. À ALICE MONET Giverny, 24 fév. 1902

Toujours bien à la hâte ma chérie, car j'ai une journée très remplie. L'eau-de-vie à rentrer à la cave, sortir le vin, etc. Marthe ayant dû rester chez elle pour mettre sa nouvelle bonne au courant, puis le frotteur et le rangement de l'atelier, sans compter le courrier compliqué pour Cagnes.

Nous avons déjeuné Anna et moi en tête à tête, faisant très bon ménage, car J.-P. est à Paris d'où il doit me télégraphier si la voiture est prête. Dans ce cas, je partirai demain matin pour revenir aussitôt déjeuner en auto. Fouillard y est parti, et s'il ne fait pas trop mauvais, j'y emmènerai Anna qui n'a plus eu mal aux dents.

Comme te l'a dit ma dépêche, Deconchy fait tout pour entraîner Germaine à rester et à nous avoir, et c'est bien aimable à eux. Sa lettre est on ne peut plus gentille, mais il faut se faire une raison et Germaine le comprend. J'ai donc télégraphié à Deconchy tous nos regrets, et je télégraphie à Germaine de façon à ce que ce soit bien entendu, lui fixant son retour après arrêt à Toulon pour d'aujourd'hui en huit, le mardi au plus tard, et insistant pour qu'elle trouve quelqu'un pour revenir. Ce que Deconchy dit impossible pour la garder encore et nous forcer à venir.

Enfin d'ici là, j'espère que la convalescence de Jacques se présentera bien, qu'une fois levé avec des précautions et de la prudence cela ira comme sur des roulettes et enfin nous pourrions être réunis, ce qui ne sera pas trop tôt. Je t'embrasse comme je t'aime. Il me faut aller à Vernon à la Société Générale en hâte. Embrasse bien Jacques pour nous tous, amitiés à Inga. Ton vieux Claude.

Document original.

1663. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 fév. 1902

Cher Monsieur Durand, Puisque l'exposition de chez MM. Bernheim doit clore demain 28 [ct]urant], je viens vous prier, avant de partir en Bretagne chercher ma femme, de bien vouloir retirer de chez ces messieurs les trois toiles de *Véltheuil* que je vous ai adressées et de me retourner celle que vous n'aurez pas choisie ainsi que les deux cadres des deux autres.

Cependant, si vous ne les trouvez pas de votre goût, ne vous gênez pas pour me les retourner toutes les trois, car en vous les proposant, je n'ai eu d'autre intention que de vous être agréable; donc ne vous gênez en rien, et si vous voulez que je fasse savoir ce que je pense à MM. Bernheim sur leur façon d'opérer, dites-le-moi, ce que vous m'avez raconté ne me plaisant pas beaucoup, ou bien vous pouvez leur dire en mon nom combien je trouve singulier cette manière de faire les affaires.

Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet. P.-S. — Je ne m'absente que pour deux ou trois jours.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1664. À ALICE MONET Giverny, jeudi 27 fév. 1902

Ma bonne chérie, J'ai enfin des nouvelles précises de Germaine qui voulait partir de Nice lundi soir, seule, pour n'arriver que le lendemain soir à 10 heures à Paris et me disant qu'elle ne pouvait trouver d'occasion de revenir avec quelqu'un que le 5 mars, donc à deux jours près. Je viens de lui télégraphier de ne revenir que le 5, ce qui nous permettra de t'aller chercher en auto et d'être ici avant son retour et l'un de nous pourra alors aller chercher à Paris, et c'est là la meilleure des combinaisons, préférant que tu reviennes ici en auto, ce qui ne peut que te faire du bien.

Nous serions bien partis dès aujourd'hui selon ton désir, mais outre que j'ai à faire par-dessus la tête avec ce bassin, il aurait fallu que la voiture soit absolument réglée, ce qui ne peut être après une réparation, et puis le temps était tellement épouvantable cette nuit que nous aurions trouvé des routes impossibles, et elles étaient déjà bien mauvaises pour revenir de Paris l'autre jour. Bref, la voiture sera en état pour demain et si le temps nous le permet, comme il y a apparence, nous partirions demain vendredi pour être près de vous samedi. Sinon ce serait pour samedi, un télégramme t'en préviendra demain.

Ne m'en veux pas de ne t'avoir pas écrit depuis deux jours, mais le jour du voyage à Paris, cela m'a été impossible et, hier, j'ai été pris au bassin par les plantations ainsi qu'aujourd'hui, et c'est ce qui m'a fait te télégraphier que je ne pourrai rester absent plus de cinq jours.

Nous sommes bien heureux des bonnes nouvelles que tu nous donnes, bien heureux à la pensée de te revoir et d'être réunis après toutes ces émotions. Nous sommes tous bien, petits et grands, tout le monde bien gentil. Anna s'est, je crois, bien amusée du voyage à Paris, elle se porte très bien.

A bientôt, ma vieille chérie, je t'envoie toutes mes tendresses, embrasse bien Jacques, amitiés à Inga. Ton vieux qui t'aime, Claude.

Marthe t'écrira demain.

Document original.

1665. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 mars 1902

Cher Monsieur Durand, Je n'ai pu vous répondre plus tôt à cause de mon voyage en Bretagne. En rentrant j'ai trouvé votre envoi, un tableau encadré et un cadre.

J'espère que l'autre me reviendra car j'y tiens spécialement, vous le savez, et M. Camondo ne les prise généralement pas. Voyez donc à ce qu'il me le rende s'il n'y tient pas autrement. Quant au *Portrait* dont vous me parlez, je vous avoue franchement qu'en voilà plusieurs déjà qui m'ont coûté assez cher pour ce qu'ils sont, en dehors du souvenir, et que malgré tout mon désir d'être agréable aux miens, je ne puis me mettre sur ce pied. Je ne le ferai que si ledit portrait vous revient à très bon compte et que vous puissiez me le donner en échange d'une toile de moindre valeur que celle que j'ai l'habitude de vous vendre.

Si donc vous pouvez m'en fixer la valeur je vous donnerai réponse. Et puis, cela dépend beaucoup de l'état de mon compte que je n'ai pas le temps de voir en ce moment, et vous serez bien aimable de m'envoyer le relevé à ce jour.

Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 384-385. Archives Durand-Ruel.

1666. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 mars 1902

Cher Monsieur Durand, Je vous aurais de suite envoyé le *Portrait* de Henner, mais vous savez le culte que ma femme a pour sa chère fille disparue, et vous ne serez pas surpris qu'au premier mot de votre demande, j'ai pu voir le chagrin qu'elle éprouverait de se séparer de sa jeune image. Je n'ai donc pas insisté et vous exprime tous mes regrets. Mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1666a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 22 mai 1902

Cher Monsieur, Je souscris bien volontiers à un exemplaire de 40 reproductions de Carrière, mais, à moins que la famille ne soit véritablement dans une mauvaise situation, ce que je ne crois pas d'après ce que vous m'en avez dit, je ne puis rien donner pour la vente. J'avais déjà souscrit pour l'achat du *Christ* donné à l'Etat; je ne puis mieux faire. Dites-moi cependant ce qu'il en est vraiment; en même temps, vous serez aimable de me dire quand aura lieu votre exposition Vuillard. Quant à la vente Depeaux, ça me paraît devoir être bien inquiétant, étant donné tant et tant de choses, et quel mélange! et comment diable! allez-vous pouvoir montrer tout cela? En hâte, bien cordialement à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1667. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 août 1902

Cher Monsieur Durand, Je viens vous prier de bien vouloir m'envoyer de l'argent, 10 000 francs si vous voulez bien, ce qui sera, je crois bien, près du solde. Vous pouvez m'adresser cette somme soit en billets de banque ou en un chèque.

En dehors de cela, je voulais toujours vous écrire mais je suis si absorbé par le travail que je délaisse toute correspondance. Je ne suis pas trop mécontent de ce que je fais, quoique je sois bien souvent contrarié par le temps, vraiment par trop variable. Ce qui me donne beaucoup de mal pour finir. Enfin j'espère y parvenir d'ici une quinzaine. Je vous ferai signe alors, pour que vous voyiez cela. Je ne vous propose pas de venir avant, parce que j'ai besoin de tout mon temps. J'espère que vous allez bien ainsi que tous les vôtres. Ici tout le monde va bien, et j'ai le plaisir de vous annoncer les fiançailles de Germaine avec un très gentil garçon qu'elle a rencontré chez des amis dans le Midi, ce qui nous attriste un peu car elle habitera près de Nice au grand désespoir de sa mère.

Vous serez bien aimable de me faire l'envoi demandé le plus tôt possible, ayant attendu au dernier moment pour vous écrire.

Merci d'avance et croyez à mes meilleurs sentiments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Je n'ai pas sous la main votre dernier relevé de compte, mais si l'écart n'est pas grand, vous pouvez m'adresser le solde, ce qui serait un compte terminé.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 385 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1668. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 oct. 1902

Cher Monsieur Durand, Je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre, ma femme n'ayant pas été bien portante ces jours passés et, par là-dessus, la maison étant toute désorganisée par manque de domestiques. Enfin, j'ai un moment de tranquillité et j'en profite.

Vous pouvez faire prendre chez M. Charles le marbre de Marthe et l'autre portrait, c'est chose convenue et je vous adresse ci-joint un mot de ma femme pour remettre à M. Charles. Vous serez bien aimable de confier ces deux objets à votre emballer et de me les faire expédier en gare de Vernon. Je vous remercie beaucoup de votre obligeance.

Dès que nous serons pourvus de domestiques, je vous demanderai de venir un jour, bien que je ne sois pas aussi satisfait que je le pensais de ma saison.

En hâte, mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Un autre service encore mon M^d [marchand] de cadres, Bourdier, 54, rue de Chateaudun, me demande le solde de mon compte, soit 2233 francs, dont il est pressé. Vous seriez bien aimable de le régler, cela m'obligerait. Un mot de réponse afin que je l'autorise à se présenter chez vous pour cela. Cl. M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1669. À E. BOURDIER, DOREUR-ENCADREUR Giverny, 9 oct. 1902

Monsieur Bourdier, Vous pouvez vous présenter de ma part chez M. Durand-Ruel, il est prévenu et vous soldera mon compte, soit la somme de 2233 francs.

Recevez mes salutations. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1670. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 oct. 1902

Cher Monsieur Durand, Me voici enfin au calme relativement, car le mariage de Germaine approche, (le 10 nov^{bre}), c'est-à-dire que, pour quelques semaines, je vais ne rien faire, hélas!

Je viens donc vous demander de venir ces jours prochains, soit lundi, mardi ou mercredi, pour déjeuner naturellement; vous verrez ce que j'ai fait cet été, ou du moins ce que je n'ai pu faire. Un mot me disant jour et heure de votre venue afin que l'on aille vous chercher à la gare.

Les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Merci de votre obligeance pour le règlement Bourdier et aussi pour l'envoi Pottier.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1671. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 oct^{bre} 1902

Cher Monsieur Durand, Ce matin j'ai fait remettre au chemin de fer les deux *Cathédrales* qui, je l'espère, vous parviendront en bon état. La semaine prochaine je m'occuperai de la toile promise du *Jardin* et de quelques *Londres*.

Vous serez bien aimable, si vous ne me trouvez pas trop pressant, de m'adresser un chèque de 20 000 francs, je vais avoir une fin de mois très chargée et ne voudrais pas être à court. Merci d'avance en vous priant de m'excuser.

Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 385 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1672. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 27 oct^{bre} 1902

Cher Monsieur Durand, Je vous accuse réception de votre lettre du 25 Ct [courant] contenant un chèque de 20 000 francs sur la maison Claude-Lafontaine et dont je vous remercie.

Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Oui, nous tâcherons de faire une exposition des *Londres* au printemps.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1673. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 nov. 1902

Cher Monsieur Durand, Tous mes remerciements pour votre affectueuse lettre. Mon pauvre Michel va aussi bien que possible, il a la cuisse droite cassée, cela lui est arrivé par la faute d'un voiturier qui ne voulait pas lui laisser le passage libre, mais par quelle émotion nous avons passé! On était venu nous prévenir que mon fils était blessé, qu'il était dans un hôtel à Vernon et qu'il me fallait venir en toute hâte, sans m'en dire plus, hélas! de sorte que je craignais la pire des catastrophes. Il nous a fallu le transporter ici, avec quelle peine et dans quelles souffrances! Enfin, il est là dans l'atelier, bien soigné. On me rassure sur la bonne issue de la blessure, mais je suis néanmoins bien inquiet.

Dire que nous ne pouvons être jamais sans chagrin. Merci de votre sympathie.

A vous bien amicalement,

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 386. Archives Durand-Ruel.

1674. À F. THIÉBAULT-SISSON

Giverny, 28 novembre 1902

... Le tableau en question m'est seulement parvenu hier et je viens de vous le renvoyer par grande vitesse et puis vous certifier qu'il n'est pas de moi... [Il s'excuse du retard dû à un accident d'automobile où son fils s'est fracturé la cuisse.]

Lettres autographes et doc. hist., Charavay, bull. n° 757, mars 1976, n° 36810.

1675. À COQUELIN AÎNÉ

Giverny, 6 déc^{bre} 1902

Cher Monsieur Coquelin, Puisque vous m'y avez autorisé, je vais user de votre amabilité en vous demandant deux places pour ma fille et son mari, M. Butler, qui vont passer deux jours à Paris et seraient bien désireux de voir *L'Aiglon*. Si vous pouvez disposer de deux places pour eux, je vous en serai vivement reconnaissant, ce qui ne m'empêchera pas de vous adresser pareille demande quand je viendrai moi-même à Paris.

Merci d'avance et croyez à ma grande admiration.

Claude Monet.

P.-S. — Mes enfants peuvent disposer de leur soirée de mardi ou mercredi prochain. Où devront-ils s'adresser pour leurs places?

M.L. Proietti, «Lettre di Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 119.

Bibliothèque Nationale, Paris, Dép. des Manuscrits, N. a. fr. 24839, f° 420-421.

1676. À G. GEFFROY

Giverny, 6 déc^{bre} 1902

Oui, mon cher ami, je m'étais imaginé que le mariage de Germaine serait une occasion pour vous de venir à Giverny. Je n'ai pu répondre à votre lettre, ayant été bouleversé par un grave accident arrivé à mon pauvre Michel; il s'est fracturé la cuisse dans une chute d'automobile, et ce n'est que depuis peu de jours que nous avons un peu de tranquillité; il est aussi bien que possible, et ce n'est, m'assure-t-on, qu'une affaire de temps et de beaucoup de patience pour le malheureux blessé. Mais c'est égal, c'est dur d'avoir sans arrêt de pareilles émotions, et ici cela n'arrête pas. Allez donc rêver, peindre. Ah bien oui! Je ne vous en dis pas plus long, je n'aspire qu'au repos définitif. A vous d'amitié,

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1677. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 22 déc^{bre} 1902

Cher Monsieur Durand, Voilà la fin de l'année qui s'avance, ce qui veut dire que, comme tout le monde, je vais avoir grand besoin d'argent, je ne sais au juste où en est mon compte avec vous, et vous prie de me le faire établir. Mais de toute façon, vous m'obligerez beaucoup en m'envoyant un chèque de 20 000 francs.

J'avais espéré pouvoir vous donner quelques *Londres* avant le 1^{er} janvier, mais, après les dérangements causés par le mariage de Germaine, l'accident de mon pauvre Michel est venu bouleverser tous mes projets de travail. Le voilà enfin en bonne voie de guérison heureusement, car il nous a bien inquiétés pendant plusieurs jours par suite de très violentes douleurs dans la poitrine. Nous espérons que le docteur le retirera de son appareil pour la fin de l'année, mais j'avoue que je serai seulement tranquille lorsque je le verrai marcher comme tout le monde.

Le plus dur moment est maintenant passé et je vais, j'espère, pouvoir m'occuper de mes toiles, ce ne sera pas trop tôt, si donc vous voulez bien m'adresser par retour du courrier le chèque en question, vous m'obligerez infiniment.

Mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 386-387 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1678. À G. DURAND-RUEL

Giverny, 25 déc^{bre} 1902

Cher Monsieur Durand, Je vous accuse réception de votre lettre du 23 Ct [courant] contenant un chèque de 10 000 francs. Je vous en remercie et compte sur votre obligeance pour m'adresser même somme dès que vous le pourrez.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de votre père. Ici notre blessé va aussi bien que possible. Mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1679. À G. GEFFROY

Giverny, 26 déc^{bre} 1902

Cher ami, Excusez-moi de ne vous avoir pas remercié plus tôt de votre bonne lettre si affectueuse; elle m'a fait du bien et je vous en remercie.

J'ai bien regretté de ne pouvoir vous informer d'avance de ma dernière venue à Paris, mais, comme toujours, ce n'est qu'au dernier moment et lorsque j'y suis forcé que je me décide. J'étais venu pour embrasser Germaine qui partait dans le Midi avec son mari, et ce n'est qu'après son départ que, me trouvant seul dans ce Paris, j'ai songé à vous faire chercher pour dîner avec moi, mais il était bien tard et le lendemain j'avais promis à Mirbeau de déjeuner avec lui, pour revenir bien vite près de mon blessé que nous ne pouvons guère quitter. Il continue à aller mieux, mais que c'est long et que ce sera long encore! J'espère que votre promesse de venir passer une journée avec moi ne sera pas comme les autres toujours ajournées. J'ai tant besoin de me sentir des amitiés, si vous saviez combien je suis triste au fond de moi, mais je ne veux pas m'appesantir sur ce sujet, venez me voir bientôt, n'est-ce pas? Merci pour l'envoi de votre livre (*Le Louvre*), je n'ai jamais reçu l'autre (*Belleville*). J'espère que votre famille est en bonne santé et vous aussi, mon cher ami, je vous envoie toutes mes amitiés. Votre fidèle

Claude Monet.

P.-S. — Quand vous verrez Carrière, dites-lui bien des choses de ma part et tous mes vœux de prompt rétablissement.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1680. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 janvier 1903
Cher Monsieur Durand, J'ai bien reçu votre lettre du 6 Ct [courant] contenant le chèque de 10 000 francs annoncé dont je vous remercie beaucoup.
Je suis très heureux de vous savoir revenu en très bonne santé et voudrais pouvoir vous dire qu'il en est de même pour mon fils. Voilà aujourd'hui 52 jours qu'il est couché, sans avoir encore pu faire que de très faibles mouvements et, bien qu'étant dans [un] état aussi satisfaisant que possible, ce sera encore bien long, et pour lui et pour nous, car il nous faut être toujours près de lui, ma femme et moi et, maintenant que nous sommes seuls, cela absorbe tous nos instants, et je n'ai pu encore me mettre au travail, cela ne me rend pas très gai, je vous assure.
Le docteur toujours nous rassure et me fait espérer qu'il pourra se lever bientôt, mais l'inquiétude me rend très nerveux et puis, à mon âge, perdre tant de temps cela ne peut se rattraper, d'autant que je m'apercevais de tant de progrès à faire encore pour faire quelque chose de propre. Enfin, j'espère m'y mettre bientôt. Je vous promets des *Londres* sûrement et ferai tout mon possible pour arriver à en faire une exposition. En hâte, recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

1681. À RODIN Giverny, 9 janvier 1903
Mon cher Rodin, C'est bien aimable à vous d'avoir pensé à m'écrire, et je suis bien sensible aux bons vœux que vous m'envoyez. Je vous en remercie pour moi et les miens. Mais, hélas! le travail ne va pas du tout et j'en suis bien attristé. Le doute et le découragement se sont emparés de moi. J'avais cru arriver à faire un jour quelque chose de bien, et voilà que je trouve ce que j'ai fait si peu de chose, et qu'il me faudrait tant progresser que la force me manque. Je vois tout en noir et tout me dégoûte. Vous voyez en quel état votre lettre me trouve. Elle m'a fait cependant bien plaisir, venant de vous. Merci. Votre ami Claude Monet.
Musée Rodin, Paris.

1682. À THÉODORE DURET Giverny, 15 janvier 1903
Mon cher Duret, Excusez ce retard à vous répondre, ce n'est pas indifférence à la question que vous me posez, mais de graves inquiétudes. J'ai eu un fils gravement blessé, il s'est fracturé la cuisse dans une chute d'automobile et jusqu'ici, où cela va mieux, je n'ai guère eu la pensée à autre chose.
Maintenant je vous réponds d'abord que je regrette profondément que Rodin ne soit pas chargé du monument de Zola, parce qu'il s'agissait là d'une question d'art, un hommage d'un grand sculpteur à un grand homme, et que là la question politique ne devait pas surgir. Quant à Constantin Meunier, dont certes j'admire le talent, je vous dirai franchement que je ne le vois pas du tout fait pour cela.
Alors me direz-vous, à qui s'adresser? Eh bien! à un jeune ayant donné de belles promesses et qui, dans un cas pareil, pourra donner des preuves, et je pense tout de suite à Maillol; c'est le seul, à mon avis, hors Rodin.
Voilà tout ce que je puis vous dire. Amitiés cordiales, Claude Monet.
G. Geffroy, 1922, pp. 211-212. Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D 103, ms 90.

1683. À HENRY FOUQUIER¹ Giverny, 15 janvier 1903
Cher Monsieur Fouquier, Je suis désolé d'apprendre que vous avez été malade et vous aurais écrit depuis longtemps, si moi-même je n'avais eu une grande inquiétude par suite d'un grave accident d'automobile arrivé à l'un de mes fils. Il s'est fracturé la cuisse et comme c'est un sujet tout ce qu'il y a de plus nerveux, la guérison, si guérison complète il y aura, s'en ressent beaucoup.
Bref, depuis plus d'un mois sa mère et moi sommes à son chevet et je n'ai guère l'esprit à autre chose. Je n'avais guère besoin de cette angoisse pour m'abattre tout à fait. Enfin je vous demande d'ajourner encore votre venue jusqu'à ce que je sois tout à fait tranquillisé, vous priant de m'excuser de ne vous avoir pas répondu plus tôt. Croyez-moi bien cordialement à vous. Claude Monet.

¹ H. Fouquier, journaliste qui signe Colombin dans *Le Figaro*.
M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Assise-Rome, 1974, p. 120.
Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, Paris, carton 22, Peintres: Claude Monet.

1684. À R. MARX Giverny, 15 janvier 1903
Cher Monsieur Roger Marx, Non seulement je ne vois aucun inconvénient à ce que la famille de mon regretté ami F. Bazille vous communique les lettres que j'ai pu lui adresser lorsque tous deux nous étions jeunes et tout remplis de confiance dans l'avenir, mais je serai heureux de participer en cela à la mémoire de mon ami...
[Monet l'autorise donc à se servir de cette correspondance.]
Donations Claude-Roger Marx, Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, 1980-1981, p. 93, n° 82.

1684a. À G. ET J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 16 janvier 1903
Messieurs Bernheim-Jeune, J'avais très bien reçu la toile que vous m'avez adressée, ainsi que votre lettre du 15 déc. et l'envoi de la photographie du susdit tableau, mais, par suite de l'accident d'automobile arrivé à mon fils, je n'ai pu penser et m'occuper d'autre chose. Je vous prie de m'en excuser.
Je viens de voir la toile qui est parfaitement telle que je vous l'ai retouchée. Je vous la réexpédierai demain par grande vitesse; vous trouverez au dos du châssis la photographie avec l'attestation que la toile est entièrement de ma main.
En hâte, recevez l'expression de mes sentiments les meilleurs. Claude Monet.
Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1685. À PAUL HELLEU Giverny, 17 janvier 1903
[Il est heureux d'apprendre que la fille de Helleu va mieux. Il en est de même pour son fils Michel.] On a pu l'asseoir pendant quelques heures depuis deux jours.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, CDA 1975-66, don de Mme Howard-Johnston.

1686. À P. HELLEU Giverny, 15 fév. 1903
[Michel va mieux, ainsi que la fille de Helleu. Celui-ci sera le bienvenu avec Moreau-Nélaton.]
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Boîte IX.

1687. À P. DURAND-RUEL Giverny, 28 fév. 1903
Cher Monsieur Durand, J'ai reçu votre lettre adressée ici, ainsi que la première à Paris, et ce matin j'en reçois une de M. Depeaux m'informant de votre décision, et me disant également que vous lui laissiez entendre que vous feriez volontiers un échange direct avec lui, ce qui me surprend, puisqu'à moi vous écrivez qu'il vaut mieux pour vous comme pour moi de ne rien promettre et de ne rien faire. J'aimerais assez savoir de vous ce qu'il en est, car de mon côté je serais content de ravoir cette toile des *Dindons* et qu'en somme j'ai accepté l'offre de M. Depeaux contre deux toiles à choisir, hormis parmi les *Londres* et les *Jardins*. Je n'ai pas l'habitude de revenir sur une promesse et ne voudrais pas en somme être le dindon de la farce, puisque *Dindons* il y a. Un mot de vous à ce sujet me ferait plaisir.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 387. Archives Durand-Ruel.

1688. À ? 4 mars 1903
[Monet s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt mais il est d'une indicible paresse. Il peut disposer de sa reproduction selon son désir.]
Lettres autographes et documents historiques, Charavay, n° 12464.

1689. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 mars 1903
Cher Monsieur Durand, Je n'ai plus entendu parler de l'échange des *Dindons*, mais il me suffit de savoir que vous ne vous êtes pas engagé de votre côté, pour le cas où cette affaire reviendrait et pourrait avoir une suite. Je suis en plein travail, et tout à fait attelé à mes *Londres* et, quand j'aurai terminé ceux que je désire exposer, je vous ferai signe pour que cette fois vous puissiez choisir définitivement.
Meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Quand faut-il envoyer pour la vente Vignon?
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 387-388. Archives Durand-Ruel.

1690. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 mars 1903
Cher Monsieur Durand, Non, je ne suis pas à Londres si ce n'est par la pensée, travaillant ferme à mes toiles qui me donnent beaucoup de mal, et je ne connais pas la personne qui vous demande mon adresse, mais vous pouvez néanmoins la lui donner.
Je ne peux pas vous envoyer une seule toile de *Londres*, parce que, pour le travail que je fais, il m'est indispensable de les avoir toutes sous les yeux, et qu'à vrai dire pas une seule n'est définitivement terminée. Je les mène toutes ensemble ou du moins un certain nombre, et ne sais pas encore combien j'en pourrai exposer, car ce que je fais là est du plus délicat. Un jour je suis satisfait, et le lendemain je vois tout mauvais, mais enfin il y en aura toujours quelques-unes de bien. Et à ce propos vous seriez bien aimable de chercher parmi vos catalogues, de combien se composait ma dernière exposition, celle des *Nymphéas*. Ce serait pour me baser sur ce nombre. En hâte, mes meilleures amitiés. Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 388. Archives Durand-Ruel.

1690a. À G. OU J. BERNHEIM-JEUNE Giverny, 26 mars 1903
Cher Monsieur, Le titre du tableau que je destine à la vente au profit de Vignon est celui-ci: *Sur la falaise, près Dieppe*. Je n'ai eu qu'à le signer et vous en ferai l'envoi ces jours prochains; la mesure est de 30 paysage soit 91,5 sur 65 [cm]; quant à la bordure, faites pour le mieux: je m'en rapporte à vous.
Croyez à mes meilleurs sentiments. Claude Monet.
Je reçois l'annonce de votre exposition d'impressionnistes; j'espère que je n'en fais pas partie dans une forte mesure ayant, comme vous le savez, une exposition chez Durand le 1^{er} mai, ce qui sera bien assez.

Document original, Archives Bernheim-Jeune, Paris.

1691. À G. GEFFROY Giverny, 10 avril 1903
Mon cher ami, Hélas! votre lettre me trouve dans un bien mauvais moment. Je suis surmené et en plein découragement, c'en est bien fini de moi. Je me suis engagé à exposer cette année mes *Vues de Londres*. J'y travaille depuis plus d'un mois, c'est-à-dire que je les perds et les détruis, et cependant il me faut aller jusqu'au bout, quitte à les détruire toutes. C'est vous dire le regret que j'ai de ne pouvoir même envoyer le moindre croquis lithographique, je suis dans un état d'esprit qui ne me permet pas ce genre de travail. Excusez-moi, cher ami, et plaignez-moi.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, ancienne collection André Barbier.

1692. À G. GEFFROY Giverny, 15 avril 1903
Mon cher ami, Je suis très peiné de vous avoir mis dans l'embarras par ma faute, mais vous devez bien penser que, s'il ne s'agissait que de faire pour vous une chose qui me soit habituelle, ce serait chose faite malgré tout, mais ce n'est pas le cas, il me faudrait faire essais sur essais, vous le savez vous-même. Quant à vous donner conseil, c'est difficile; cependant j'ai pensé à Forain ou Degas¹ qui avait de l'estime pour vous, avant l'Affaire il est vrai, mais, en admettant qu'il consente, le ferait-il de suite...
Vous me demandez quand aura lieu l'exposition de mes pauvres toiles de *Londres*. J'ai promis pour les premiers jours de mai, mais j'ai peur que toutes soient détruites d'ici là. Vous me dites tranquillement de les mettre telles que [sic] dans des cadres et de les montrer; cela non, ce serait trop bête de convier des gens à voir des essais par trop incomplets. Mon tort a été de vouloir les retoucher; on a si vite perdu une bonne impression; je le regrette bien, car cela me rend malade, car cela prouve mon impuissance. Tandis qu'en les laissant là sans les vendre, on en aurait fait ce qu'on aurait voulu après ma mort. Alors ces essais, ces ébauches pouvaient se montrer; aujourd'hui je les ai touchées toutes, il me faut aller jusqu'au bout coûte que coûte, mais dans quel état d'énergie et de découragement je me trouve, je ne vous en pouvez pas imaginer! Excusez-moi donc, je vous en prie.
Votre ami dévoué Claude Monet.

¹ Nous avons respecté l'orthographe de Monet qui accorde tous les verbes avec le seul Degas.
Document original, ancienne collection André Barbier.

1693. À P. DURAND-RUEL Giverny, dimanche 10 mai 1903
Cher Monsieur Durand, Mon silence vous a peut-être fait espérer que j'étais plus satisfait et qu'enfin j'allais vous arriver avec mes toiles. Il n'en est malheureusement pas ainsi. Je suis à bout de force et plus dégoûté que jamais, bien que travaillant toujours; mais c'est de repos que j'ai le plus besoin pour le moment, en attendant que le beau temps arrive et que je puisse me remettre à peindre devant la nature, ce sera alors mon dernier effort et je verrai bien si je suis encore bon à quelque chose. Mais pour l'instant le principal est de ne plus m'acharner à ces toiles de *Londres* auxquelles je ne voudrais même plus penser. N'y pensez donc pas non plus et ne m'en parlez pas, et s'il n'y a rien d'autre que vous désiriez avoir, faites-moi savoir de quelle somme je vous suis redevable afin que je vous en rembourse, et nous [re]mettrons toute sorte d'affaires à plus tard, si j'arrive jamais à faire quelque chose de bien.
Avec mes meilleurs compliments, croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 389. Archives Durand-Ruel.

1694. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 juin 1903
Cher Monsieur Durand, Maintenant que j'ai mis de côté mes toiles de *Londres*, que l'ordre est remis dans mon atelier, vous pouvez venir voir si vous trouvez quelque chose de votre convenance. Si vous voulez choisir un jour de la semaine prochaine, faites-le-moi savoir à l'avance. Je ne vous propose pas le dimanche parce que nous avons pris l'habitude de sortir souvent ce jour-là en auto. Tâchez de pouvoir venir le plus tôt possible, parce que je veux me mettre au travail le plus tôt possible maintenant pour ne plus m'arrêter de quelque temps.
Recevez mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 389-390. Archives Durand-Ruel.

1695. À GERMAINE HOSCHEDÉ-SALEROU 13 juin 1903

[Monet lui écrit un petit mot pour sa fête, et ce, rien qu'à elle, bien que la correspondance l'ennuie de plus en plus; de nombreuses lettres sont en souffrance. Il donne des nouvelles de Michel, pas encore rétabli, et d'Alice qui a parfois des crises de goutte, et refuse de se reposer.]

Enfin, il y a moi qui étais bien malade, j'entends moralement, et je me sens un peu mieux. J'ai caché tous mes Londres, j'ai détruit pas mal de croûtes, cela m'a fait du bien. Quelques promenades en auto pour m'empêcher de trop penser et je me sens l'envie de peindre. Mais sapristi! comme je devais être assommant pour les autres et que j'ai donc été malheureux!

M. De Decker, «La vie de Cl. Monet à Giverny», in: «Le Démocrate», 12 janvier 1973, p. 10. Ancienne collection Salerou.

1696. À G. GEFFROY Giverny, 3 août 1903

Mon cher ami, Votre lettre me trouve en plein travail, aux prises avec le temps. Bref, en pleine lutte et tout à ce que je fais. Cependant, si demain ou après les éléments m'empêchent de continuer à peindre dehors, je tenterai quelque chose pour vous prouver ma bonne volonté, mais ne vous leurrez pas trop, car je suis devenu si nerveux qu'il se pourrait que, du premier coup, j'envoie pierre et crayons à tous les diables. Enfin, c'est pour vous prouver mon amitié et, si j'échoue ou que j'aie à profiter du temps qui m'est nécessaire, il ne faudrait pas m'en vouloir.

Bien en hâte, amitiés, Claude Monet.

Mais pourquoi ne vous êtes-vous donc pas adressé à d'autres plus capables que moi?

Document original, ancienne collection André Barbier.

1697. À G. GEFFROY Giverny, 1^{er} sep^{bre} 1903

Cher ami, Reçu votre lettre hier soir, je fais expédier ce matin pierres et crayons à Flourey, bien contrarié pour vous de n'avoir pu faire ce que [vous] désiriez. [Je] viens d'être malade toute la semaine et j'ai tant de choses à sauver.

En hâte, toujours votre ami Claude Monet.

Il ne faudra pas me garder rancune.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1698. À G. GEFFROY Giverny, 26 sep^{bre} 1903

Mon cher ami, Vous savez que je n'ai jamais beaucoup aimé faire partie de comités et aujourd'hui moins encore. Je prendrai part à la souscription dont vous me parlez, lorsqu'on s'adressera à moi, c'est tout ce que je puis faire. A vous d'expliquer mon refus comme vous voudrez, et croyez-moi toujours votre fidèle ami.

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1699. À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 nov^{bre} 1903

Cher Monsieur Durand, Vous vous demandez peut-être ce que je deviens, bien que vous ayez eu de mes nouvelles par votre fils que nous avons rencontré il y a quelque temps sur la route de Rouen, et de mon côté, j'ai aussi appris indirectement que vous étiez remis de votre indisposition.

Notre existence a été du reste assez mouvementée tous ces temps passés, par les couches de M^{me} Salerou, et par le mariage très prochain de Jean-Pierre, mon beau-fils. Tous ces événements joints à l'horrible temps que nous avons eu cet été ne m'ont guère favorisé pour le travail, bien que j'aie pioché ferme tout l'été entre les nombreuses averses, mais cela n'a guère été pour moi que du travail d'études et de recherches qui portera ses fruits, je pense.

Comme je ne vous ai pas vu depuis longtemps, il me faut bien vous dire que depuis des mois, comme je l'ai toujours fait du reste, je refuse à tout le monde de vendre aucune de mes Vues de Londres, et comme cela devient presque une scie, que je sens le mauvais effet de mon refus, je serai bien aise de savoir vos intentions à ce sujet, ne pouvant éternellement dire que ces toiles vous sont promises. Puis [je crains] qu'un jour vous ne changiez d'avis pour une raison ou pour l'autre. Vous seriez donc bien aimable de me répondre par un petit mot en me donnant de vos nouvelles. Recevez mes meilleurs compliments pour vous et tous les vôtres.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 390 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1700. À P. NADAR Giverny, 10 déc^{bre} 1903

Cher Monsieur Nadar, J'entends dire que vous allez faire le portrait de mon beau-fils J.-P. Hoschedé et de sa fiancée, que vous leur demandez des draperies, que saisissez-je? Alors je viens, moi, vous demander de les photographier aussi simplement que possible, comme ils sont.

Notez que je ne dis pas aussi bien que possible, sachant par expérience, le parti que vous savez tirer de vos modèles. Ce que je vous dis est seulement pour vous rappeler ma prédilection pour les portraits de complète simplicité, sans aucun apprêt.

Merci de bien vouloir nous traiter encore en ami et croyez à ma complète sympathie. Claude Monet.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 118.

Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24279, fo 98-99.

1701. À P. DURAND-RUEL Giverny, 25 déc^{bre} 1903

Cher Monsieur Durand, Je viens vous demander de bien vouloir m'adresser la somme promise, soit 10 000 francs, que vous [pouvez] me faire parvenir en billets de banque ou en un chèque, selon votre commodité.

Avec mes remerciements, recevez mes meilleurs compliments. Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1702. À P. DURAND-RUEL Giverny, 28 déc^{bre} 1903

Cher Monsieur Durand, Je vous remercie de votre lettre contenant un chèque de 10 000 francs reçue hier matin.

Je serai bien aise d'avoir votre visite lorsque votre fils sera de retour. D'ici là, j'espère bien m'être remis à mes Londres. Quant à l'exposition de Pissarro, jusqu'à nouvel ordre je vais m'en occuper, d'accord en cela avec M^{me} Pissarro et son fils Lucien, et je vous tiendrai au courant. M^{me} Pissarro est du reste absente en ce moment, en province, d'après ce qu'elle m'a dit ici il y a peu de jours.

Merci pour les bons souhaits que vous nous adressez, et recevez les nôtres pour vous et tous les vôtres et surtout bonne santé. Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 390-391 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1703. À GERMAINE HOSCHEDÉ-SALEROU 31 décembre 1903

[Il envoie ses vœux pour la nouvelle année ainsi qu'une petite somme d'argent dont Germaine trouvera bien l'emploi.]

Ancienne collection Salerou.

1704. À JEAN-PIERRE HOSCHEDÉ Giverny, 4 janv. 1904

Mon cher Jean-Pierre, Deux mots seulement pour vous remercier Geneviève et toi des bons souhaits que vous avez eu la bonne pensée de m'adresser, et pour que vous receviez les miens à votre arrivée à Nice. J'y joins le petit cadeau annuel plus une autre somme que tu voudras bien employer pour moi à l'acquisition de ce que tu sauras plaire davantage à Geneviève.

Je vous embrasse tous les deux bien tendrement, recevez tous souhaits de bonheur. A bientôt. Claude Monet.

Merci des envois tous bien arrivés, nous sommes bien heureux de vous savoir satisfaits de votre voyage.

Je fais tout le possible pour activer les travaux de votre maison, mais que de peine avec ces gens de Vernon pour en finir, c'est du reste la fin qui est pire. L'important est que vous vous y trouviez bien.

Document original.

1705. À CLEMENCEAU Giverny, 19 janvier 1904

Mon cher Clemenceau, Excusez-moi de vous tourmenter, mais je vois combien ma femme se tourmente pour son fils¹ et combien elle serait heureuse d'avoir un peu d'espoir ou tout au moins d'être fixée, vous savez ce qu'est l'attente pour une mère. Je vous demande donc de m'adresser un mot sur le résultat de vos démarches. J'espère que vous continuerez à être rassuré sur l'état de votre fils et serai heureux que vous me le confirmiez. Votre ami tout dévoué Claude Monet.

¹ Jacques Hoschedé.

Document original. Musée des Deux Victoires, Mouilleron-en-Pareds, inv. DV 81-1.

1706. À G. GEFFROY Giverny, 20 janvier 1904

Mon cher ami, Je suis bien en retard pour vous remercier de vos envois: les musées du Louvre et Versailles, ainsi que des articles sur Rollinat et Whistler qui sont si bien et m'ont fait plaisir à lire.

Il y avait bien des jours que je voulais vous remercier, et puis vous savez ce que c'est, chaque jour amène une chose sans que l'on fasse jamais ce qu'on veut. Je suis au travail: la dernière toilette de mes Vues de Londres que dont [sic] j'aurais tant aimé avoir votre avis, mais est-ce possible après tant de promesses de vous demander de venir?

Je n'en reste pas moins votre fidèle et vieil ami. Claude Monet.

Vous êtes sans doute tout à L'Apprentie que j'ai tant hâte de lire.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1707. À ? Giverny, 30 janvier 1904

[Lettre au sujet de la restitution d'un dossier secret de son beau-fils, Jacques Hoschedé,] pour que cela ne tourne pas mal pour le pauvre garçon.

Cat. de livres anciens et modernes, autographes, H. Saffroy, n° 11, 1948, n° 4308.

1708. À G. GEFFROY Giverny, 11 février 1904

Mon cher ami, Deux mots pour vous remercier de l'envoi de votre roman reçu ce matin, et pour vous prier de me demander votre jour pour venir comme vous me l'avez dit dans la seconde quinzaine du mois. A vous d'amitié, Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1709. À P. DURAND-RUEL Giverny, 16 fév. 1904

Cher Monsieur Durand, Ces messieurs peuvent venir après-demain jeudi, mais je dois vous prévenir que si [vous] voulez parler d'une des deux grandes toiles qui sont accrochées dans mon atelier, il n'y a rien à espérer, elles sont là et y resteront. En hâte, car je suis pris par le travail, et tous mes compliments. Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 391. Archives Durand-Ruel.

1710. À LUCIEN PISSARRO Giverny, 24 fév. 1904

Mon cher Lucien, Excuse-moi de ne t'avoir pas répondu plus tôt, mais j'ai été on ne peut plus occupé tous ces temps et dérangé par mille choses. Puis Durand-Ruel devait me venir voir et me causer de nos projets et n'est pas venu.

Bref, je vais m'arranger pour venir un jour de la semaine prochaine, je te ferai signe et nous déciderons bien des choses. L'idée de former un semblant de comité n'est peut-être pas mauvaise, ne serait-ce que pour ne pas laisser supposer que l'exposition n'a pas de but commercial et n'est pas l'œuvre de marchands. Car à part ces raisons cela ne sert à rien, les comités ne font généralement rien.

Quant à faire imprimer des lettres, c'est à voir, mais je crois qu'il vaut mieux se donner la peine d'écrire soi-même, on répond mieux en ce cas qu'à un imprimé, mais nous déciderons tout cela ensemble. Il n'y a rien de perdu puisque nous ne pourrions ouvrir que vers le 7 avril, tu peux toujours agir par toi-même auprès de certains amateurs. Mirbeau que j'ai vu s'est chargé de plusieurs.

En hâte, mes amitiés à tout le monde chez toi. Claude Monet.

Eris-moi si tu as à me dire du nouveau.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1711. À P. DURAND-RUEL Giverny, 29 février 1904

Cher Monsieur Durand, Vous m'obligeriez bien si vous pouviez m'envoyer 10 000 francs dont je me trouve avoir subitement besoin, mais comme voilà pas mal d'avances que vous me faites, je serais bien aise que nous nous entendions une bonne fois au sujet des Londres, auxquels je travaille toujours ferme. Si vous les voulez, vous pourriez venir un de ces jours, pas cette semaine mais la suivante.

Je compte venir d'ici là à Paris pour m'occuper de l'exposition de Pissarro. Je vous verrai du reste à ce sujet et nous pourrions décider alors quel jour vous pourrez venir. Si vous pouvez m'adresser la somme ci-dessus en un chèque, par retour du courrier, vous me ferez plaisir. Merci d'avance et croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1712. À P. DURAND-RUEL Giverny, 2 mars 1904

Cher Monsieur Durand, J'ai bien reçu votre lettre ainsi que le chèque de 10 000 francs qu'elle contenait et dont je vous remercie, mais je préfère ne le point utiliser avant que le sens de votre lettre me soit plus clairement expliqué.

Je me rends bien compte que les affaires doivent se ressentir des inquiétudes actuelles et c'est justement pour cela que je tiens à ce que nos affaires soient claires.

Voilà près de quatre années que je travaille à ces Vues de Londres; depuis ce temps je n'ai cessé d'en refuser la vente à de très belles conditions souvent, si bien qu'il y a peu de temps je vous ai écrit pour vous demander si je devais persister à en refuser la vente, ou s'il restait bien entendu que vous étiez toujours décidé à les prendre. Vous m'avez répondu que je n'avais pas à m'inquiéter, m'ayant toujours dit de prendre mon temps jusqu'à ce que je sois pleinement satisfait. Cet arrêt des affaires ne peut qu'être momentané, je l'espère comme vous, et si vous regrettez de n'avoir pu vendre quelques Londres avant cette crise, il ne faudrait pas non plus que j'aie à regretter de vous les avoir réservés et alors je ne voudrais pas m'endetter

chez vous sans savoir où je vais. Il faut donc que je sois absolument fixé sur vos intentions. J'attends donc un mot avant de me servir de votre chèque.

Votre tout dévoué Claude Monet.
Je ne suis pas de votre avis et suis loin de regretter de ne pas vous avoir livré quelques toiles, car la vue de la série complète aura une bien plus grande importance.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 391-392. Archives Durand-Ruel.

1713. À L. PISSARRO Giverny, 7 mars 1904

Mon cher Lucien, Deux mots pour te prévenir que je compte venir à Paris après-demain mercredi, nous pourrions nous rencontrer vers 2 h^{res} chez Durand-Ruel. En hâte, mes compliments chez toi. Amitiés, Claude Monet.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1714. À L. PISSARRO Giverny, 19 mars 1904

Mon cher Lucien, J'ai été très dérangé ces jours passés dans mon travail et me voici obligé d'être demain dimanche à Paris pour les obsèques d'un parent. Je pensais venir vous voir lundi, mais avant de le faire, je voudrais savoir de toi où tu en es, et si ma présence est utile soit lundi ou mardi de préférence.

Adresse-moi donc un mot hôtel Terminus, rue Saint-Lazare, pour que je l'aie avant 3 h^{res} à moins que tu puisses y venir toi-même vers 3 h^{res}, ce qui vaudrait mieux. J'écris dans ce même sens à Durand-Ruel, j'ai tant à travailler pour être prêt en mai que je ne voudrais pas m'absenter inutilement.

En hâte, amitiés, Claude Monet.

J'ai écrit à Mirbeau comme tu le demandais et j'espère bien qu'il ne nous fera pas attendre.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1715. À L. PISSARRO Giverny, 24 mars 1904

Mon cher Lucien, Comme il avait été convenu avec Rodolphe, je pensais recevoir un mot de toi, ce matin. Je l'aurai sans doute demain. Mais en tout cas je viendrai à Paris lundi, et serai chez Durand au plus tard à 11 h^{res}.

En hâte, mes compliments chez toi. Amitiés, Claude Monet.

J'ai su que Mirbeau t'a écrit, en tout cas tu feras bien de l'aller voir si besoin est.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1716. À CLEMENCEAU Giverny, 25 mars 1904

[Monet demande à Clemenceau d'intervenir en faveur de son beau-fils, Jacques Hoschedé.] J'apprends que l'affaire de Saint-Servan, tout en suivant son cours, n'est pas encore terminée, mais... que le dossier a été retourné à la chambre syndicale de Saint-Malo.

[Monet engage Clemenceau à agir, le concurrent de son beau-fils faisant:] tout au monde pour faire traîner la chose dans l'espoir d'un changement de ministère. [En P.-S., Monet annonce une prochaine exposition de ses œuvres à laquelle il conviendra Clemenceau.]

Cat. de livres anciens et modernes, autographes, H. Saffroy, n° 104, mai 1938, n° 39673.

1717. À G. GEFFROY Giverny, 27 mars 1904

Mon cher ami, Oui, j'ai bien reçu *La Vie artistique*, merci avec combien de remords, et puis j'ai lu avec bien du plaisir *L'Apprentie* où vous êtes tout entier, mais dont je regrette certains passages, voulus sans doute, mais ressemblant tant à des découpages de faits divers. Pardonnez-moi ce léger reproche, car je puis me tromper et j'ai sans doute tort. Je suis très affairé en ce moment: je viens chaque semaine à Paris pour l'organisation de l'exposition Pissarro, puis l'autre semaine pour un deuil de famille. J'y vais demain pour Pissarro et j'y serai trop pris pour vous fixer un rendez-vous; mais les 5, 6 et 7 avril, j'y serai de nouveau, ladite exposition devant ouvrir le 7. Je vous ferai signe, et nous pourrions revenir ensemble en auto à partir de Mantes. Arrangez-vous donc pour être libre le 8.

En dehors de cela, je me débats toujours avec mes toiles de Londres que j'expose en mai et sur lesquelles je serais si curieux d'avoir votre avis, car j'ai peur que ce soit bien mauvais. Un jour j'en suis content pour les trouver infectes le lendemain. Enfin, à bientôt, cher ami, à Paris vers le 5 ou 6. Amitiés, Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1718. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 mars 1904

Cher Monsieur Durand, Voilà les dates exactes des deux tableaux de Pissarro que j'apporterai mardi: *Le Marché*, 1885 — *Femmes plantant des rames*, 1891.

En hâte, à mardi. Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1719. À G. GEFFROY Hôtel Terminus, Paris, le 5 avril 1904

Cher ami, J'ai reçu votre mot, c'est entendu pour demain déjeuner. Venez me chercher demain chez Durand-Ruel à midi, ou mieux avant midi, si vous le pouvez. A vous, Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1720. À P. DURAND-RUEL Giverny, 15 avril 1904

Cher Monsieur Durand, Voulez-vous venir vers mercredi ou jeudi prochain pour faire votre choix des *Vues de Londres* dont je commence enfin à venir à bout. Je vous demande cela parce que j'en ai plusieurs qui font double emploi, et que je serai bien aise d'avoir votre avis.

Je pense pouvoir en exposer de 35 à 40 et nous pourrions ouvrir l'exposition pour le 6 mai. Je pourrai même, dès votre venue, en envoyer une bonne partie.

J'espère que la belle exposition des Pissarro a du succès, car elle le mérite et j'y pense souvent.

En hâte, croyez à mes meilleurs sentiments. Votre tout dévoué Claude Monet.

Un mot pour me dire quel jour vous pensez pouvoir venir.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 392. Archives Durand-Ruel.

1721. À J. DURAND-RUEL Giverny, 18 avril 1904

Cher Monsieur Durand, C'est entendu pour vendredi ou samedi, mais [je] vous prie de bien vouloir me fixer lequel de ces deux jours vous choisissez.

En hâte, mes meilleurs compliments. Claude Monet.

Vous viendrez sans doute le matin par le train habituel qui arrive à Vernon à 9 h ½.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1722. À JULIE PISSARRO Giverny, 26 avril 1904

Chère Madame Pissarro, Je ne puis être plus au courant de l'exposition que ne peuvent l'être vos enfants. Ce qui m'en est revenu ici, c'est qu'elle a eu un très grand succès, qu'il y a eu beaucoup de monde et que l'effet produit a été très grand, ce qui ne peut qu'être très bon pour l'avenir, car en ce moment les affaires sont certainement très mauvaises et, si les Mds [marchands] refusent de vendre, c'est parce qu'ils savent le moment mauvais et les offres sans doute insuffisantes.

Mais tout cela ne fait pas votre affaire. J'avais parlé de l'achat pour le Luxembourg à Mirbeau, mais il paraît que l'Etat n'a pas le sou et que le directeur des Beaux-Arts si bien disposé, disait-on, ne marche plus. Reste donc l'achat d'une toile par des amateurs, mais pour cela il faut être à Paris et je verrai quand j'y viendrai à trouver quelqu'un qui s'en occupe; et vous pouvez être assurée que je ferai de mon mieux pour cela.

En ce moment, je n'ai pas une minute à moi, surmené par les préparatifs de mon exposition.

Ma femme se joint à moi et vous envoie ses compliments ainsi qu'à M^{lle} Jeanne. Amitiés aux jeunes gens. Votre dévoué Claude Monet.

J'oubliais de vous répondre au sujet de l'exposition dont vous me parlez, mais je ne puis vous renseigner ne connaissant ni cette maison, ni M. Elias, et n'ayant jamais envoyé en Allemagne. Mais MM. Durand-Ruel qui, eux, en ont l'habitude vous renseigneront sûrement, je crois.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1723. À P. DURAND-RUEL Giverny, 28 avril 1904

Cher Monsieur Durand, Je viens de vous adresser trois caisses contenant seize toiles, vous voudrez bien les faire débiter aussitôt arrivées et me retourner aussitôt par grande vitesse en gare de Vernon les trois caisses vides qui me serviront à vous faire un second envoi. Je vous prie donc de veiller à ce qu'il n'y ait aucun retard et puis de bien recommander à Prosper de me les retourner fermées avec leurs vis et non avec des clous, de me renvoyer également les traverses intérieures ainsi que les coussins de papier, tout ceci parce qu'ici on n'a pas tout sous la main. Ci-joint le catalogue de ce que je compte exposer, il y aura peut-être quelques manques, mais j'espère que non, bien qu'avant-hier j'aie failli vous écrire que j'y renonçais de nouveau; mais la nuit est venue et je me suis calmé. Mais il est grand temps que je n'aie plus ces toiles sous les yeux.

J'ai, selon votre désir, écrit à Mirbeau qui est enchanté et va faire une petite préface. Vous ferez bien de lui téléphoner dès demain pour savoir quand il pourra vous la donner, parce qu'en ce moment il s'absente du samedi au lundi. Je vous envoie également le modèle que je crois le mieux pour les cartes, vous priant, dès que vous les aurez, de m'en adresser un cent pour certaines personnes auxquelles je veux les envoyer moi-même. Pour ce qui est du photographe Druet, il n'y a dans l'envoi annoncé que deux des toiles que M. Kessler désire voir reproduire, l'une a pour titre (il est au dos de la toile): *La Tamise à Charing Cross*, l'autre: *Le Parlement, effet de brouillard*. Il aura les deux autres au prochain envoi, mais il faut qu'il se hâte.

J'oubliais de vous recommander les toiles dont quelques-unes ont été retouchées récemment. Je crois que je n'oublie rien. A bientôt et en hâte, votre tout dévoué Claude Monet.

[Modèle de carte d'invitation:]

Monsieur Claude Monet vous prie de lui faire l'honneur de venir voir quelques œuvres récentes — série de *Vues de la Tamise à Londres (de 1900 à 1904)* — exposées du lundi 9 mai au samedi 4 juin dans les galeries de MM. Durand-Ruel, 16, rue Laffitte.

[Liste:] Série des *Vues de la Tamise à Londres (1900 à 1904)*

n° 1. La Tamise à Charing Cross — 2. *Idem* — 3. Charing Cross Bridge — 4. Passage des trains (Charing Cross Bridge) — 5. Trains se croisant (*idem*) — 6. Fumées dans le brouillard (*idem*) (Impression) — 7. Waterloo Bridge — 8. *Idem* (par soleil) — 9. *Idem* — 10. *Idem* (temps gris) — 11. Effet de brouillard (Waterloo Bridge) — 12. *Idem* — 13. Waterloo Bridge (temps gris) — 14. *Idem* (effet de soleil) — 15. Soleil voilé (Waterloo Bridge) — 16. Matin brumeux (*idem*) — 17. Waterloo Bridge (temps couvert) — 18. *Idem* — 19. *Idem* — 20. Effet de soleil dans la brume (Waterloo Bridge) — 21. Waterloo Bridge (par soleil) — 22. Le Soleil dans le brouillard (Waterloo Bridge) — 23. *Idem* — 24. Waterloo Bridge (effet de soleil) — 25. Le Soleil sur la Tamise — 26. Le Parlement (soleil couchant) — 27. *Idem* (effet de brouillard) — 28. *Idem* (soleil couchant) — 29. *Idem* (effet de brouillard) — 30. Les Mouettes (le Parlement) — 31. Le Parlement (soleil couchant) — 32. *Idem* (coucher de soleil) — 33. Trouée de soleil dans le brouillard (le Parlement) — 34. Le Parlement (effet de soleil) — 35. *Idem* (brouillard) — 36. *Idem* (soleil couchant).

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 393-394 (sans liste). Archives Durand-Ruel.

1724. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1^{er} mai 1904

Cher Monsieur Durand, Je vous ai fait expédier ce matin deux [caisses] contenant 13 tableaux, ce qui fait déjà 29 avec celles que vous avez reçues. Je vous enverrai le reste mercredi ou je les apporterai moi-même le jeudi pour commencer l'accrochage. Dans l'envoi de ce matin, j'ai marqué d'une croix un *Waterloo Bridge* dont M. Kessler désire avoir la photographie, vous pourrez donc prévenir Druet, mais il faut qu'il les rende pour mercredi soir ou *jeudi matin* sans faute. J'espère que Mirbeau vous aura remis la préface.

En hâte et à jeudi. Votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Il est inutile cette fois de me retourner les caisses vides, qu'on me les mette seulement de côté.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1725. À GEORGES LECOMTE Giverny, 14 mai 1904

[Monet remercie de tout cœur] de l'article que vous m'avez consacré dans *La Petite République*... bien que je ne pense pas mériter de tels éloges. Mais ce qui me touche, c'est l'accent de sincérité de votre article... J'ai adressé à M. Durand-Ruel, à votre intention, certaine photographie de moi que vous désiriez beaucoup avoir, m'a-t-on dit. J'espère qu'elle pourra vous servir, bien que l'épreuve n'en soit pas très bonne. Librairie «Les Argonautes», Paris, cat. XV, n° 61.

1726. À J. DURAND-RUEL Giverny, 19 mai 1904

Cher Monsieur Joseph, Je viens vous demander si vous avez pensé à moi pour les renseignements sur la maison Créanche, je crois, et vous prie de me faire savoir ce que votre ami a pu savoir.

J'espère que votre père, ainsi que vous, êtes satisfaits de l'effet de mon exposition, car de ce que j'en entends dire c'est un gros succès, mais je serais bien aise de l'apprendre de vous et de savoir au juste ce qu'il en est.

Je m'adresse à vous, pensant que votre père est encore en route, soit en Belgique, ou en Espagne. En tout cas j'espère qu'il va bien et qu'il est content.

Croyez à mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Vous seriez bien aimable de me faire établir l'état de mon compte à ce jour et de me l'adresser en même temps que quelques renseignements sur mon exposition.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 394 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1727. À L. PISSARRO Giverny, 19 mai 1904

Mon cher Lucien, Je suis bien en retard et te prie de m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à ta lettre, mais comme tu l'as dû penser, j'ai été très occupé par mon exposition et n'étais plus à Giverny lorsqu'elle y est arrivée.

Je ne sais trop que te dire car c'est très délicat, mais il me semble bien dangereux que chacun de vous ayant sa part, sa part des tableaux de votre père, sollicite soit des emprunts ou des ventes et je redoute fort que, par ce moyen, vous n'arriviez à en déprécier la valeur. Et puis je ne comprends pas bien la nécessité de réaliser ou d'emprunter pour rendre à la succession les sommes qui vous ont été avancées puisque vous faites partie vous-même de cette succession. Il serait du reste très difficile en même temps que très imprudent d'emprunter à un Md [marchand]. Je ne vois qu'un moyen, ce serait, si en cela vous tombez d'accord, de décider la vente complète pour l'hiver prochain, de choisir expert et commissaire-priseur. Alors vous pourriez obtenir une avance sur la vente, bien que ce soit encore délicat, mais enfin cela se peut faire, et puisque vous avez pour ami un notaire, il pourrait s'en occuper lui-même sinon faire l'avance qui vous serait nécessaire.

Et en agissant ainsi, rien ne s'opposerait à ce que vous fassiez en dehors de cela le partage des tableaux et ne laissiez vendre que ce que vous voudrez, bien qu'il soit fâcheux de ne pas tout mettre en vente, quitte à racheter les toiles qui vous sont particulièrement chères.

Il est évident que je n'entends pas mettre en vente la part de votre mère, à moins que ce ne soit son avis, mais bien l'ensemble du partage de ses enfants. Mais si vous faites ce partage et que chacun de votre côté vendiez séparément, j'aurais peur d'une grande dépréciation. Je te dis tout cela en toute franchise, je peux me tromper n'étant pas homme d'affaires, te priant dans votre intérêt commun de bien réfléchir et de consulter le notaire de ton père.

Mon meilleur souvenir à ta femme. A toi de bonne amitié, Claude Monet.
Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1728. À L. PISSARRO Giverny, 24 mai 1904

Mon cher Lucien, Je viens te demander si tu peux me dire ce qui est la maison d'édition Methuen et Co, 36 Essex Street, London WC, et qui me demande de publier un ouvrage avec reproductions sur mon exposition des *Vues de la Tamise à Londres*.

Tout en hâte, je n'ai que le temps de te serrer la main te priant de nous rappeler au souvenir de ta femme. Amitiés, Claude Monet.

Vente d'autographes, Sotheby Parke Bernet, Londres, 20 novembre 1979, n° 210.
Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1729. À P. DURAND-RUEL Giverny, 29 mai 1904

Cher Monsieur Durand, Je reçois la réponse de M. Camondo qui laissera son tableau à l'exposition jusqu'au mardi 7 juin au soir. Comme il a été convenu, vous voudrez bien être mon interprète auprès des autres personnes qui vous ont acheté, pour qu'elles consentent également à n'être livrées de leurs achats qu'à la date du 8 juin.

Vous voudrez bien me mettre au courant de vos intentions avec le photographe Druet, et lui bien spécifier que s'il tient à photographier des toiles m'appartenant, ce ne serait pas à mes frais, et que je ne consens à les lui laisser reproduire qu'à la seule condition d'en avoir une épreuve de chaque pour moi, ce qui est bien le moins. J'ai donné mes instructions à Prosper pour le renvoi et le bon emballage des toiles qui doivent me revenir, ainsi que pour les 37 cadres sauf trois que mon docteur Bourdier doit faire prendre pour réparer.

Je souhaite pour vous comme pour moi, que l'exposition se termine comme elle a commencé, par un plein succès et, puisque vous me l'avez offert l'autre jour, je vous demande de vouloir bien m'adresser un chèque de 20 000 francs ou plus si cela ne vous gêne pas.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Dites à votre fils que j'attends sa venue au premier jour avec ses amis comme il a été convenu pour déjeuner, ce qui sera le moment me dérangeant le moins pour le travail.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 394-395 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1730. À G. GEFFROY 30 mai 1904

Mon cher Geffroy, Bien à la hâte. Voici 200 francs pour la souscription du *Penseur* de Rodin. Pour vous, toutes mes amitiés. Je vais me mettre au travail et suis très pressé. A vous, Claude Monet.

Avez-vous de meilleures nouvelles de Fèvre?

Document original, ancienne collection André Barbier.

1731. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1^{er} juin 1904

Cher Monsieur Durand, Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 31 mai contenant un chèque de 20 000 francs dont je vous remercie. Je suis désolé du temps qui m'empêche de me remettre au travail.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1732. À G. GEFFROY Giverny, 4 juin 1904

Mon cher ami, Voici 100 francs pour subvenir aux besoins de Fèvre. Puissent-ils l'aider à recouvrer et la santé et la tranquillité d'esprit! J'ai tardé à vous en faire l'envoi, ne voulant pas vous écrire avant d'avoir lu votre article. Certes, la presse me comble cette fois avec exagération d'éloges, car je sais ce que je vaud mieux que ce qui que ce soit, mais vos compliments à vous, j'y suis sensible et vous remercie de ce bel article ajouté à tant d'autres, et vous suis gré d'avoir rappelé la visite que vous m'aviez faite à Londres avec Clemenceau.

Vous devriez venir nous revoir par ce beau temps et jouir une journée de mon jardin si beau en ce moment.

En hâte, toutes mes amitiés, vous priant de me rappeler au souvenir de votre mère et de votre sœur. Encore merci, mon cher ami. Tout à vous, Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1733. À P. DURAND-RUEL Giverny, 6 juin 1904

Cher Monsieur Durand, C'est entendu pour jeudi matin pour déjeuner avec M. Lucas et son associé. Je compte du reste vous voir demain ayant décidé de venir jeter un dernier coup d'œil à mon exposition.

Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — J'oubliais de vous dire que c'est entendu comme vous me le dites pour Druet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1734. À ? Giverny, 13 juin 1904

Monsieur, Vous voudrez bien m'excuser de ma réponse si tardive mais j'étais absent et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai connaissance de votre aimable lettre.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis flatté de la demande que vous voulez bien me faire, et combien je suis contrarié à la pensée que votre demande n'aboutira sans doute pas plus que lors de nos pourparlers pour l'achat d'une de mes *Cathédrales*, parce que, comme alors, je suis obligé de vous dire que toutes mes *Vues de la Tamise* à Londres sont la propriété de M. Durand-Ruel, sauf un très petit

nombre que je serais obligé de vendre à un prix assez élevé et que je préfère garder. Peut-être M. Durand-Ruel se déciderait-il à un très minime bénéfice. Ce serait à voir et je pourrais lui en parler si vous donniez suite à votre projet.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Claude Monet.

M. L. Proietti, «Lettre de Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 124.
Archives Musée du Louvre (Fonds Heuroux), Paris.

1735. À P. DURAND-RUEL Giverny, 13 juin 1904

Cher Monsieur Durand, Je serais bien aise de recevoir les *Vues de Londres* qui restent ainsi que mes cadres; si Druet n'en a pas fini, il ne doit pas en être loin. En tout cas prenez-les, je serais bien aise de remettre mes affaires en ordre. Un mot à ce sujet me ferait plaisir.

Les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1736. AU JUGE DE PAIX DE BONNIÈRES Giverny, 30 juin 1904

Monsieur le Juge de Paix, Comme il me sera de toute impossibilité de me rendre le 4 juillet à la convocation qui m'a été adressée par M. le Maire de Freneuse, pour m'expliquer sur une contravention qui m'aurait été faite à la date du 13 mai pour excès de vitesse en automobile, je viens vous prier de vouloir bien reporter à quinzaine ladite convocation. Je vous en serai vivement reconnaissant, tenant à m'expliquer personnellement, car je suis tout à fait hostile aux grandes vitesses et depuis quatre ans que je fais de l'automobile, je me glorifiais de n'avoir jamais encouru de contravention, et j'ai à cœur de m'en expliquer devant vous.

Je vous prie, Monsieur le Juge de Paix, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués. Claude Monet.

Document original, collection particulière.

1737. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 juillet 1904

Cher Monsieur Durand, Je travaille tant depuis un mois que je n'ai pu vous écrire que j'avais bien reçu vos envois de tableaux et de cadres. Il est vrai que je n'ai pu davantage m'occuper de faire ouvrir les trois dernières caisses.

Je travaille toute la journée et suis rompu quand vient le soir, surtout par cette chaleur, mais enfin je suis assez content de ce que je fais. Si je vous écris c'est que je vais avoir besoin d'argent pour la fin du mois, pour le 27 ou 28; il me faudra 40 000 francs. Vous serez bien aimable de m'écrire un tout petit mot pour me dire que j'y puis compter. Toutes mes amitiés pour vous et tous les vôtres.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 395 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1738. À P. DURAND-RUEL Giverny, 28 juillet 1904

Cher Monsieur Durand, Je vous accuse réception de votre lettre du 27 Ct [courant] contenant un chèque de 40 000 francs. Recevez tous mes remerciements.

Je ne sais trop que vous dire pour Londres. Evidemment cela serait intéressant d'y faire une exposition, mais que de dépenses, et que de temps cela me fera perdre. Quel cassement de tête aussi. Enfin je suis très indécis à cause de toutes ces raisons, et puis il faudrait que ce soit très bien et dans un très bon endroit, autrement c'est inutile. Mais je vous le répète, je suis très hésitant. Il est vrai que, depuis le changement de temps, je ne vois plus les choses en beau. J'étais emballé et plein d'ardeur, un arrêt de quelques jours et me voilà dégoûté, mécontent.

Mes meilleurs compliments et encore merci. Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 395-396. Archives Durand-Ruel.

1739. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 août 1904

Cher Monsieur Durand, Je ne pense guère à autre chose que ce que je fais. En plus de cela, je me suis absenté pendant les quelques jours de mauvais temps, ce qui vous expliquera mon silence dont je vous prie de m'excuser. Je vous dirai franchement que, malgré tout le désir que j'avais d'exposer à Londres mes seules *Vues de la Tamise*, c'est trop de cassement de tête pour moi en ce moment et je n'y veux pas penser. Mais lorsque le moment du repos viendra, forcément et malheureusement trop tôt, nous verrons à en causer. S'il est trop tard pour trouver un bon endroit, j'y renoncerais et voilà tout, pour le moment je ne veux pas y penser.

Je puis cependant vous dire que tout en vous demandant votre concours, je tiens à faire moi-même cette exposition. Faire une exposition de plusieurs peintres serait, à mon avis, imprudent pour commencer. Celles qui ont eu lieu à Londres et que j'ai vues ont fait plus de mal que de bien et ont, par le nombre et la qualité des exposants, dérouter le public qui nous connaît mal et fort peu. Voilà mon avis. Dès que je serai au repos, je vous ferai signe et nous pourrions en causer.

Mes meilleurs compliments pour vous et les vôtres.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 396. Archives Durand-Ruel.

1740. À P. DURAND-RUEL Giverny, 4 oct^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Me voici au repos depuis quelques [jours], et je me proposais de vous prier de venir déjeuner un de ces jours, et voilà que je viens de décider de mettre à exécution un projet que j'ai depuis longtemps: aller à Madrid voir les Vélazquez. Nous partons vendredi matin en auto pour trois semaines environ et, dès mon retour, si vous le pouvez, je vous demanderais de venir jusqu'ici. Si vous êtes à même de me faciliter la vue de quelques chefs-d'œuvre à Madrid, vous seriez bien aimable de m'écrire un mot de suite, étant donné notre départ qui peut se faire jeudi après déjeuner.

Mes meilleurs compliments, ainsi qu'à tous les vôtres, et à bientôt, j'espère.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 397. Archives Durand-Ruel.

1741. À M. D... Giverny, 5 octobre 1904

Cher Monsieur, Je vous prie de m'excuser de n'avoir pas répondu plus tôt à votre aimable lettre, mais j'étais pris par le travail. J'avais connaissance de l'inscription dont vous me parlez et cela n'est pas sans m'intriguer, ne me connaissant aucune parenté dans le Nord.

Je suis né à Paris et mes grands-parents étaient originaires de Lyon et d'Avignon. Mais peut-être qu'en remontant j'ai eu des parents à Calais. C'est ce que j'ignore et ce que j'aimerais savoir depuis que je connais cette similitude de nom.

Veillez je vous prie me rappeler au bon souvenir de M^{me} D... et recevez l'expression de mes meilleurs sentiments. Claude Monet.

M. L. Proietti, «Lettre de Cl. Monet», Assise-Rome, 1974, p. 121.
Archives Musée du Louvre (Fonds Heuroux), Paris.

1742. À P. DURAND-RUEL Giverny, vendredi 7 oct^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Je suis très content de pouvoir vous rencontrer à Madrid, où vous serez certainement avant nous, puisque nous ne devons partir que demain et que nous ferons le voyage en plusieurs étapes, et qu'en auto il y a toujours de l'imprévu.

Je viens à propos vous demander de me rendre le service suivant, de vouloir bien envoyer [quelqu'un], dès le reçu de ces lignes, au siège du Touring Club, 65, avenue de la Grande-Armée, acheter pour moi la carte de France au 500 000^e par le colonel Prudent, qui s'étend jusqu'à Madrid; elle coûte 1 franc 50 et de me l'adresser *dès demain sans faute* à Bordeaux, Grand Hôtel de France et de Nantes réunis. Nous y serons dimanche soir pour repartir lundi.

Si au Touring Club cette carte n'était pas disponible, s'informer de l'éditeur et se la procurer et envoyer dès demain, car elle nous est indispensable pour notre route, les cartes routières espagnoles étant introuvables en France.

Je compte donc sur votre obligeance et vous dis à bientôt là-bas.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1743. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 nov^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, J'espère que vous êtes tout à fait remis de vos fatigues et serais heureux de le savoir de vous-même. Si, comme je le souhaite, vous avez recouvré votre vaillance habituelle et que, sans vous fatiguer, vous puissiez venir un de ces jours à Giverny, j'en serais très heureux, désireux de causer avec vous au sujet de la possibilité d'une exposition à Londres de mes *Vues de la Tamise*.

On pourrait faire cela vers le 15 mai, si toutefois c'est possible, et dans ce cas, je me mettrais à l'ouvrage pour terminer quelques-unes des toiles qui me restent.

Donc, un mot de vous à ce sujet et me donnant de vos nouvelles.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1744. À P. DURAND-RUEL Giverny, 14 nov^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Je reçois votre lettre et suis heureux de vous savoir remis et très content d'avoir votre visite dimanche avec votre fils. On sera au-devant de vous à la gare. Amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1745. À P. DURAND-RUEL Giverny, 18 nov^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Vous trouverez à la gare de Vernon une voiture fermée et chauffée pour venir dimanche à Giverny. Ne vous trompez pas de train, car il y en a un qui est direct pour Rouen et qui ne s'arrête pas à Vernon.

A dimanche, mes amitiés,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1746. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 nov^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Votre visite d'hier s'est si vite passée et nous avons parlé de tant de choses que j'en ai oublié une assez importante et de première nécessité cependant.

Je voulais vous prier de me réserver pour la fin de ce mois la somme de 30 000 francs, tenant à vous en prévenir à l'avance, j'espère donc que j'y puis compter et vous serais bien obligé de me le faire savoir.

J'espère que votre retour s'est bien passé et que ce petit voyage ne vous a pas fatigué. Mes meilleures amitiés,

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1747. À P. DURAND-RUEL Giverny, 29 nov^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Je m'empresse de vous remercier de l'envoi du chèque de 40 000 francs que vous m'aviez annoncé et que j'ai reçu ce matin.

Tous les remerciements de votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1748. À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 déc^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Je crois bien que je vais me décider à faire une exposition spéciale de mes *Vues sur la Tamise*, à Londres. Des amis me le demandent au nouveau. Je pars donc pour voir où et quand je pourrai la faire et vous tiendrai au courant dès que j'aurai pris une décision. Je suis du reste persuadé qu'une exposition spéciale des *Londres* aura plus de chances de succès que d'en montrer quelques-unes seulement parmi d'autres toiles. Je vous demanderai donc, dans le cas très probable où je m'y déciderai, à ne pas exposer de *Londres* à votre galerie, ces deux expositions devant se compléter l'une par l'autre, celle que je compte faire devant avoir lieu en avril ou mai.

L'important est de les bien soigner toutes deux, et comme je vous l'ai déjà dit, n'hésitez pas à montrer vos meilleures choses et rien que des toiles du groupe, c'est un grand point également. Mais nous causerons de cela à mon retour, comptant toujours venir à Paris la semaine prochaine, le 12 probablement.

Je vous écrirai de Londres pour vous dire ce que j'aurai décidé. En hâte, mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 398. Archives Durand-Ruel.

1749. À JULIE PISSARRO Giverny, 5 déc^{bre} 1904

Chère Madame Pissarro, Il m'est assez difficile de vous renseigner d'une façon positive sur l'état des affaires en matière de tableaux à l'heure actuelle, partant de vous donner conseil. Vous voudrez bien vous mettre un peu à ma place et vous vous rendez compte, je pense, qu'il m'est très délicat de vous influencer d'une façon ou de l'autre. Je ne puis vous dire que ce que j'ai pu entendre dire, et ce que j'en puis augurer, c'est que les affaires semblent être très calmes à Paris. Il en est, du reste, toujours ainsi à l'approche du 1^{er} de l'an, et cependant, s'il en faut croire les on-dit, il y a eu des offres très sérieuses pour des Sisley à la Galerie Rousenbert [*sic*], mais il faut dire que ces tableaux passent pour ne pas être à vendre. En revanche la peinture impressionniste est de plus en plus achetée en Allemagne; donc, si vous avez des offres d'exposition de ce côté, profitez-en.

Ce que j'ai pu constater d'autre part c'est l'emballement général pour les Cézanne que vous pourriez céder en tenant bien vos prix.

De là à vous dire ce que vous devez faire, c'est chose plus grave et je comprends cependant que vous teniez à prendre un parti. Tâchez donc par vous-même de voir Durand et quelques autres et de les sonder, si faire se peut, afin de savoir l'idée qu'ils peuvent avoir d'une vente. Je dois revoir Durand-Ruel la semaine prochaine, je tâcherai sans en avoir l'air d'avoir son opinion et vous la transmettrai aussitôt, bien que je le sente sur la réserve en fait d'achats.

Je vais à Londres après-demain, j'aurais bien voulu y voir Lucien, mais y allant pour une seule journée pour m'y occuper d'une exposition de mes *Vues de Londres*, je serai très pris. Cependant, je ferai tous mes efforts pour le voir ne fût-ce qu'un moment.

Si, de votre côté, vous aviez pris une détermination ou appris quelque chose, vous seriez bien aimable de me le faire savoir par un petit mot.

Ma femme se joint à moi pour vous envoyer ses meilleurs compliments ainsi qu'à tous les vôtres. Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1750. À ALICE MONET

Savoy Hotel, Londres, mercredi soir
[7 décembre 1904]

Ma bonne chérie, Deux mots pour te confirmer ma dépêche et ma bonne arrivée ici. Grosse mer, très grosse pendant deux heures en quittant Dieppe, et devenant plus calme et même tout à fait, en approchant de la côte anglaise.

Dîner ici avec Sargent, et rendez-vous demain matin pour voir les salles d'exposition.

Naturellement j'ai trouvé ici une longue lettre de Durand qui prétend avoir déjà annoncé d'exposer des *Tamise* et, par conséquent, n'est pas disposé à n'en pas montrer, ne fût-ce, dit-il, que trois. Tout cela n'a d'autre but que faire croire et dire qu'il a les meilleures, et que mon exposition sera le rebut qu'il n'a pas voulu. Enfin, je vais d'abord voir ce que sont les salles et la disposition des unes et des autres. Savoy est bien changé et bien trop somptueux à présent, et je le trouve moins bien. Impossible d'avoir une chambre sur le devant, il y a beaucoup de monde.

J'espère que tu es bien, que tu auras passé une bonne soirée chez Marthe, et que vous aurez beau temps demain pour Rouen où je t'adresse ces lignes. Embrasse bien tout le monde pour moi et reçois les tendresses de ton vieux

Claude.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1751. À P. DURAND-RUEL Londres, jeudi 8 déc^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Je vous avoue franchement que je suis surpris que, prenant la décision d'exposer mes *Londres* ici, vous vous mettiez presque contre moi, et refusiez au contraire de m'y aider en me prêtant deux ou trois toiles, ne pouvant admettre que [ce soit] parce que un ou deux journalistes savent que vous comptiez en montrer vous-même, étant donné surtout que l'exposition que vous allez ouvrir comportera bien d'autres attractions.

Je m'étonne de cette rigueur et veux espérer qu'à la réflexion vous reconnaîtrez que ce que je vous demande est chose possible. Je rentre demain à la maison où je serai samedi matin et serai heureux d'y trouver un mot de vous conciliant, car enfin vous ne supposez pas, je pense, que je puisse avoir l'idée de vous faire concurrence, nos intérêts sont trop communs pour cela. J'ai toujours eu le désir de montrer mes *Londres* ici, pour ma satisfaction personnelle. J'y avais renoncé quand vous êtes venu à Giverny m'annoncer vos projets. Mais des amis anglais m'ayant de nouveau écrit à ce sujet, j'ai repris mon idée en vous en prévenant aussitôt et je persiste [à croire] qu'après la bonne exposition que vous pouvez faire vous-même, je pourrai de nouveau, comme artiste, ouvrir une exposition d'un certain nombre de *Vues de la Tamise*, mais non d'une quantité énorme comme vous le supposez. Et cela sans doute deux ou trois mois après vous.

Ecrivez-moi donc un mot à Giverny et puis je vous verrai à Paris. Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 398-399. Archives Durand-Ruel.

1752. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 déc^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Je viens de recevoir votre lettre et suis heureux de voir que nous pourrions nous entendre au mieux de nos intérêts pour les deux expositions de *Londres*. Il eût été bien fâcheux que nous ne soyons pas d'accord et je vous en remercie.

Je vous verrai donc, sinon demain à la fin de la journée, après-demain matin vers 9 h 1/2. Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 399-400. Archives Durand-Ruel.

1753. À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 déc^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Ci-joint les quatre billets de 1000 francs que vous avez eu l'obligeance de m'avancer l'autre jour.

En hâte, mes compliments et tous mes remerciements.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1754. À G. GEFROY Giverny, 19 déc^{bre} 1904

Mon cher ami, Retardé à Londres, je n'ai pu passer que fort peu de temps à Paris, et si affairé par un tas de courses et de rendez-vous avec ma femme et les enfants que je n'ai pu trouver un moment pour vous donner rendez-vous.

Je pense que vous avez reçu ma lettre; alors voulez-vous passer chez Druet pour y faire choix du papier sur lequel vous désirez votre album?

Je vous écris à la hâte, étant fort occupé. Je vous envoie cette lettre de M. Collignon. Faites-en ce que vous voudrez. C'est un rasoir [*sic*] de premier ordre.

En hâte, à vous d'amitié,

Claude Monet.

Document original, ancienne collection André Barbier.

1755. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 déc^{bre} 1904

Cher Monsieur Durand, Lundi dernier, je vous ai adressé une lettre chargée contenant quatre billets de 1000 francs en remboursement du chèque de pareille somme que vous aviez eu l'obligeance de mettre à ma disposition. N'en ayant pas reçu réception, je me demande si ma lettre vous est parvenue ou non, et vous serais obligé de me le faire savoir.

Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1756. À RODIN Giverny, 2 janvier 1905

Mon cher Rodin, Merci de votre bon souvenir et de vos bons souhaits dont je suis bien touché. A mon premier voyage à Paris, je m'arrangerai pour aller vous voir et admirer ce que vous avez fait d'après M^{me} Hunter, tenant aussi à aller voir l'effet du *Penseur* au Panthéon.

Merci encore, et croyez-moi votre admirateur et ami.

Claude Monet.

Musée Rodin, Paris.

1757. À P. DURAND-RUEL Giverny, 14 janvier 1905

Cher Monsieur Durand, Je voulais vous écrire depuis longtemps, mais j'ai été assez souffrant ces temps derniers. Très grippé et malade [*sic*], mais me voilà tout à fait remis. J'espère que de votre côté vous allez bien et que vous avez bien commencé l'année pour laquelle je vous envoie mes meilleurs souhaits, bien qu'ils soient tardifs. Vous devez être bien occupé avec votre exposition de Londres, dont l'ouverture doit être bien proche, je pense.

Vous serez bien aimable, en me donnant de vos nouvelles, de me dire quel accueil aura fait le public à nos tableaux. J'espère pour vous et pour moi que ça marchera bien, ayant reçu des coupures d'articles anglais paraissant plutôt bien disposés. Je travaille ferme aux *Vues de la Tamise* que je compte montrer à Londres et j'espère qu'elles seront à la hauteur des autres, si ce n'est mieux.

Recevez mes meilleurs compliments pour vous et les vôtres.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 400. Archives Durand-Ruel.

1758. À L. PISSARRO

Giverny, 16 janvier 1905

Mon cher Lucien, J'apprends que l'exposition de Durand-Ruel est ouverte et je viens te demander d'être assez aimable pour me renseigner un peu sur ce qu'elle est, et me donner ton avis sur l'impression qu'elle paraît faire sur le public anglais. Je te demande ces renseignements qui m'intéressent d'autant plus que j'ai décidé de faire mon exposition des *Vues de la Tamise* chez Dowdeswell d'ici deux ou trois mois. Je te serais donc bien reconnaissant de m'écrire à ce sujet, t'en remerciant bien d'avance.

Je te prie de me rappeler au souvenir de ta femme et de me croire toujours ton vieil ami.
Claude Monet.

Ta pauvre maman est encore passée par bien des émotions depuis que je ne l'ai vue, elle n'avait pas besoin de ce surcroît d'ennuis.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1759. À L. PISSARRO

Giverny, 22 janvier 1905

Mon cher Lucien, Merci de tes bonnes lignes et de l'envoi du catalogue. J'espère que les toiles de ton père qui sont exposées là y trouveront le succès qu'elles méritent.

Ci-joint les graines demandées, c'est une plante qui est très longue à venir, au début surtout de la végétation et qui, une fois en pleine terre, pousse vigoureusement. Pour la réussite, il faut semer dans des *petits* pots deux ou trois graines. Une fois germées, n'en laisser qu'une et, lorsque la plante a deux ou trois feuilles, mettre en pleine terre en dépotant avec beaucoup de soin, la plante étant très délicate au début de sa végétation. J'oubliais qu'il est utile que le semis en pot soit fait sous châssis ou alors à très bonne exposition, mais ce dernier cas serait douteux. Enfin j'espère que ta femme saura s'en tirer et aura toute satisfaction.

Toutes nos amitiés à tous trois de notre part ainsi que de Lily.
Ton vieil ami,
Claude Monet.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1760. À L. PISSARRO

Giverny, 31 janvier 1905

Mon cher Lucien, Je te remercie bien des renseignements que tu m'as envoyés sur l'exposition de Grafton Galerie. J'espère qu'elle suit son cours avec succès, et m'en réjouis autant pour ton père que pour nous tous. Comme tu le dis, je ne pense pas que ce soit un succès de vente en Angleterre, mais c'est un bon point pour Durand d'avoir enfin fait une exposition digne de l'Ecole.

Je ne suis pas encore décidé sur la date de mon exposition. Ce sera ou en avril ou à [la] fin de mai. Je suis en correspondance à ce sujet avec les Dowdeswell et prendrai une décision d'ici peu.

Si cela ne t'ennuie pas et que tu aies quelque chose à m'apprendre sur l'exposition Durand, cela me fera plaisir.

Merci encore, mon cher Lucien, de ton obligeance. Reçois mes amitiés pour ta femme et pour toi, et si ta mère s'est décidée à venir près de vous, ne m'oublie pas auprès d'elle. Ton dévoué et vieil ami,
Claude Monet.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1761. À CLEMENCEAU

Giverny, 1^{er} février 1905

[Le gendre de Monet est févrex depuis la chute du ministère Combes et il demande si Clemenceau peut le présenter au nouveau ministre de l'Intérieur. Monet annonce qu'il va faire l'exposition à Londres de ses Vues de la Tamise:] C'est moi qui serais content de vous y voir le jour de l'ouverture.

Cat. de livres anciens et modernes, autographes, H. Saffroy, n° 92, juillet 1936, n° 32992.

1762. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 4 fév. 1905

Cher Monsieur Durand, Je viens vous demander de bien vouloir m'envoyer d'ici quelques jours, soit pour la fin de la semaine, un chèque de 15 000 francs, cela me rendrait service, et en même temps vous serez bien aimable de me faire établir l'état de mon compte et de me l'envoyer.

J'espère que vous êtes satisfait de l'exposition de [Londres] qui, me dit-on, a eu un grand retentissement, ce qui est déjà très beau; mais je serais heureux si vous y avez pu faire quelques ventes.

En hâte, recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Vous serez bien aimable de m'adresser un mot de réponse.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1763. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 9 fév. 1905

Cher Monsieur Durand, Je viens de recevoir votre lettre contenant un chèque de 15 000 francs. Je vous en remercie bien.

J'ai reçu un catalogue et reçois chaque jour des coupures de journaux, mais vous avez oublié de m'envoyer l'état de mon compte à ce jour.

En hâte, compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

1764. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 12 février 1905

Cher Monsieur Durand, Vous avez bien tort de vous préoccuper des choses que vous me rapportez, qui ne prouvent que de la malveillance et de la jalousie et qui me laissent absolument froid. Je ne connais ni Mr Rothenstein et, encore moins, Mr Alexander, mais seulement Mr Harrison¹, que Sargent avait chargé de me faire faire une petite photo du Parlement dont je n'ai jamais pu me servir. Mais cela ne signifie pas grand-chose, et que mes *Cathédrales*, mes *Londres* et autres toiles soient faites d'après nature ou non, cela ne regarde personne et ça n'a aucune importance. Je connais tant de peintres qui peignent d'après nature et ne font que des choses horribles. Voilà ce que votre fils devrait répondre à ces messieurs. Le résultat est tout. En hâte, compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

¹ Alexander et Harrison sont, en fait, une seule et même personne; Alexander Harrison, peintre américain, ami de Rothenstein (cf. pièce justificative n° 180).

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 400-401. Archives Durand-Ruel.

1765. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 13 fév. 1905

Cher Monsieur Durand, En réfléchissant à ce que vous m'avez écrit samedi je ne serais pas autrement fâché de faire savoir à Sargent, à qui je dois une réponse, comment se comportent certains de ses amis vis-à-vis de moi, mais bien entendu sans que je laisse supposer un instant que je le tiens de vous ou de votre fils. Je mettrai cela sur le dos d'un mien ami. Car il est bon que Mr Harrison sache que je suis au courant de ses petites machinations. On peut certes manifester son opinion sur ma peinture et la critiquer, mais répandre de pareilles absurdités, c'est autre chose; d'autant plus que j'étais porté à avoir de la sympathie pour Mr Harrison qui, de son côté, m'avait fort aimablement reçu. Quant aux autres personnes, MM. Rothenstein et Alexander que je ne connais nullement, je voudrais que vous me disiez ce qu'ils sont, peintres, marchands ou amateurs, afin de ne pas faire de gaffes dans ma lettre à Sargent. Comme je vous l'ai dit hier, ce que peuvent dire ces messieurs n'a aucune valeur au point de vue de mes œuvres, et il faut me

connaître bien peu et ne pas savoir comment je travaille pour dire de telles bêtises. Je serais bien aise aussi de savoir si Sargent est venu plusieurs fois à votre exposition, et si votre fils ne l'a pas trouvé légèrement hostile lui-même, car il m'a écrit dans des termes si singuliers à l'égard de plusieurs de nous que j'en suis à me demander s'il ne voit pas notre succès d'un cœur jaloux. Je savais du reste d'avance qu'il existait à Londres tout un groupe de peintres hostiles à l'art français et à vos projets d'exposition comme aux miens, mais ils n'auront pu néanmoins empêcher le succès que [je] constate chaque jour par les journaux. J'ai su par ces derniers qu'une conférence a été faite, avec le but de faire acheter une toile de l'un de nous. Pensez-vous que cela a chance d'aboutir?

Vous serez bien aimable de me répondre au sujet de tout cela si vous avez un moment, vous priant, bien entendu, de garder cela entre nous.

Recevez mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 401-402. Archives Durand-Ruel.

1766. À G. GEFFROY

Giverny, 22 fév. 1905

Mon cher ami, Par ce même courrier, je vous adresse copie de l'acte notarié de l'acceptation par l'Etat de l'*Olympia* et un article du *Temps* contenant la lettre de l'offre à l'Etat. Pour la liste des donateurs, elle est plus exacte dans l'acte notarié. J'ai bien d'autres documents, par exemple la correspondance avec le directeur des Beaux-Arts, mais pour cela il faudrait que vous soyez là pour choisir vous-même. Oui, certes, il est temps de mettre l'administration en demeure de placer Manet au Louvre, et il faut mener ça tambour battant.

J'avais bien reçu votre livre, ce qui m'a prouvé que vous étiez vivant et j'en étais à me demander ce que vous étiez devenu et si vous n'aviez pas reçu ma précédente lettre. Enfin j'espère que, malgré toutes les difficultés de la vie, vous êtes toujours vaillant et que vous et les vôtres sont [sic] en bonne santé. Je ne vous demande plus de venir ici, voyant que c'est chose invraisemblable pour vous.

Toutes mes amitiés, mon cher Geffroy, et si vous avez besoin d'autres renseignements, ne vous gênez pas, car, pour Manet, il n'est rien que je ne fasse. A vous,
Claude Monet.

G. Geffroy, 1922, p. 237 (partiel). Document original, ancienne collection André Barbier.

1767. À L. PISSARRO

Giverny, 2 mars 1905

Mon cher Lucien, Merci de m'avoir écrit, mais il est exact que j'ai renoncé pour le moment à exposer mes *Vues de la Tamise*. Je n'étais pas prêt et comme je ne puis rien faire de bon à date fixe, j'ai préféré en prévenir M. Dowdeswell, mais ce n'est que partie remise, si l'on peut appeler cela une partie que faire une exposition. Enfin quand je serai absolument prêt, je la ferai. Tu ne m'as plus parlé d'exposer un certain nombre de toiles de ton père. Je ne pense pas que tu y renonces surtout à présent que le public anglais est si accueillant.

Mes compliments à ta femme ainsi qu'à ta mère, si elle est encore près de toi, et merci d'avoir pris la peine de m'écrire. Ton vieil ami,
Claude Monet.

Document original, Pissarro Family Archive, Ashmolean Museum, Oxford.

1768. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 8 mars 1905

Cher Monsieur Durand, Je suis bien aise du succès que vous me confirmez et dont je me doutais d'après le ton des journaux anglais. C'est une excellente chose que d'avoir porté un coup si décisif à Londres et je vous en félicite.

J'ai cru devoir ajourner mon exposition, n'étant pas assez prêt et ne voulant pas me presser, ce qui est toujours mauvais pour moi, mais je ne suis nullement découragé, loin de là. Je serai très content d'avoir votre visite et si vous voulez venir dimanche, vous serez le bienvenu.

Recevez mes meilleurs compliments. Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 402-403. Archives Durand-Ruel.

1769. À RODIN

Giverny, 8 mars 1905

Mon cher Rodin, Je viens vous demander le service de m'indiquer un bon praticien, capable d'exécuter un buste en marbre. Ce n'est pas pour moi bien entendu. C'est pour la femme d'un ami qui vient de mourir, notre médecin depuis de nombreuses années, et qui justement venait de faire faire son buste par une dame amateur. Ce ne doit pas être une œuvre d'art, je pense. Mais la ressemblance en est paraît-il frappante, et la famille le voudrait avoir en marbre. Et, comme l'auteur ne peut le faire, on me prie de vous demander de vouloir bien indiquer l'homme qui pourrait se charger de ce travail. Je vous serais donc bien reconnaissant de m'envoyer un mot à ce sujet, vous en remerciant bien d'avance.

Toutes mes amitiés, mon cher Rodin. A vous,
Claude Monet.

Je ne suis pas allé à Paris depuis une éternité; dès que je viendrai, je vous verrai.

Musée Rodin, Paris.

1770. À RODIN

Giverny, 17 mars 1905

Mon cher Rodin, C'est bien aimable à vous de bien vouloir vous charger de l'exécution du buste en question; mais comme je vois bien que M^{me} Du Château (c'est le nom de mon ami défunt) est désireuse de savoir à combien lui reviendra ce marbre, et que, de mon côté, je ne voudrais pas qu'il y ait de surprise, je vous serai très obligé de me faire savoir à combien cela lui reviendra.

Merci encore et toutes mes amitiés,
Claude Monet.

J'attends un mot de réponse pour vous faire envoyer le buste.

Musée Rodin, Paris.

1771. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 20 mars 1905

Cher Monsieur Durand, Je viens de recevoir une lettre de MM. Bernheim m'annonçant qu'ils sont chargés par M^{me} Depeaux de la vente de la collection de son mari, mais que ce dernier demande à la cour de Rouen de l'autoriser à faire cette vente à Rouen et non à Paris, ce qui serait évidemment une très mauvaise affaire pour tous.

MM. Bernheim préparent un dossier à opposer à la demande de M. Depeaux et me prient de leur écrire mon avis pour joindre au susdit dossier. Mais, comme je vous sais à Rouen aujourd'hui et que vous reviendrez plus renseigné, je ne leur écrirai que lorsque vous m'aurez vous-même répondu. Je vous prie donc de le faire tout de suite et, puisque je vous écris, j'en profite pour vous demander de me donner pour la fin de la semaine un chèque de 35 000 francs et le reste fin avril si vous le voulez bien. Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 403 (partiel). Archives Durand-Ruel.

1772. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 23 mars 1905

Cher Monsieur Durand, J'ai bien reçu votre lettre contenant un chèque de 35 000 francs dont je vous remercie. Je ne répondrai à la lettre en question qu'après votre réponse. Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.